This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

M. J. J. Garnier,
Historiographe, Professeur d'hébreu
au Collège de France, & Membre de
l'Académie des Inscriptions (et belles-lettres);
Né
à Caron (Maine) en 1780 - mort en 1805.

Vet. Fr. II A. 1657

by J. J. Garner

L'HOMME DE *LETTRES.*

L'HOMME DE LETTRES.

PREMIERE PARTIE.

Où l'on traite de la nature de l'Homme de Lettres, du principe fondamental de toutes les ſciences, de la culture des eſprits, de l'utilité des Gens de Lettres, des récompenſes Littéraires, &c.

Par M. GARNIER, Profeſſeur Royal d'Hébreu, & de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Quem te Deus eſſe
juſſit & humanâ quâ parte locatus es in re
diſce.

A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXIV

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 MAY 1986
OF OXFORD
LIBRARY

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *L'Homme de Lettres*. Je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion, qui ne peut être qu'utile au progrès des Lettres, de l'Hiſtoire & du goût. A Paris ce 20 Février 1763.

GIBERT.

Le Privilége ſe trouvera à un ſecond Ouvrage du même Auteur.

L'HOMME DE *LETTRES.*

CHAPITRE PREMIER.

Définition de l'Homme de Lettres.

LE nom d'*Homme de Lettres* n'eſt pas ancien ; les Grecs & les Romains n'avoient aucun terme équivalent dans leur langue ; ils appelloient Philoſophes, Poëtes, Orateurs, Sophiſtes, Grammairiens ou Mathématiciens, ceux qui s'attachoient à une branche de littérature particuliere ; mais ils manquoient d'une dénomination générique, pour déſigner un homme d'étude, ſans ſpécifier l'objet de ſes travaux. Le mot de *Philologue*

répond, à certains égards, à celui d'Homme de Lettres : il y a cependant cette différence, que le premier ne s'appliquoit qu'à ceux qui avoient embraſſé l'univerſalité des connoiſſances, au lieu que le dernier convient & à celui qui ne s'eſt attaché qu'à un genre de Littérature, & à celui qui en a cultivé pluſieurs. Le nom de *Litterator* étoit chez les Romains un terme de mépris, & déſignoit un demi-Savant.

Pour découvrir l'origine du mot d'Homme de Lettres, je ne crois pas qu'il faille remonter au-delà du ſeiziéme ſiecle. L'Imprimerie ayant alors prodigieuſement multiplié les Exemplaires des bons livres de l'antiquité, ſervit à répandre le goût de la lecture : on fut attiré dans la carriere des Lettres par la facilité apparente qu'on avoit à s'inſtruire. On ne douta point qu'en étudiant les bons modeles, on ne parvînt à les égaler : ce moyen ſuffit en effet à quelques génies heureux qui réuſſirent juſqu'à un certain point. D'autres, & c'étoit le plus grand nombre, ne ſongeant qu'à

ſatisfaire leur curioſité, & ne ſe preſcrivant aucun ordre dans leurs études, amaſſerent beaucoup de connoiſſances; mais parce qu'ils avoient bien plus exercé leur mémoire que les autres facultés de leur ame, ils ſe trouverent chargés de ſcience, & incapables d'en faire un uſage raiſonnable : comme ils n'étoient ni bons Poëtes, ni bons Orateurs, ni bons Grammairiens, ni bons Philoſophes, & que cependant aucun de ces genres ne leur étoit étranger, on leur chercha un nom auſſi vague que leur ſçavoir, & ce nom fut celui d'Homme de Lettres.

Si ce nom n'eût été l'attribut que de ceux dont je viens de parler, il auroit parfaitement répondu au *Litterator* des Romains, & ſeroit probablement devenu une injure; mais comme cette dénomination étoit modeſte en elle-même, & que les vrais Savans ne la dédaignerent pas, l'uſage en étendit l'application à une certaine claſſe d'hommes qui firent de l'étude leur principale occupation, & elle devint, en un ſens, auſſi vague que celle d'homme d'épée & d'homme de robe.

Plus elle étoit vague, & plus il fut aiſé d'en abuſer. A meſure que les Lettres prirent faveur parmi nous, & qu'elles diſſiperent les préjugés gothiques de nos Ayeux, on chercha à ſe parer du titre d'Homme de Lettres, ſans ſe mettre toujours en peine de le mériter : à la fin nous avons vu ce titre tellement proſtitué, qu'il eſt devenu très-difficile d'en donner une bonne définition, & qu'on ne ſait preſque plus à quelles marques reconnoître ceux qui en ſont véritablement dignes.

Le peuple, c'eſt-à-dire la multitude, confond l'Homme de Lettres avec l'Auteur. Comme le métier d'un maçon eſt de bâtir une maiſon, celui d'un tailleur de faire un habit, ils croyent que le métier d'un Homme de Lettres eſt de faire un livre, ils n'apperçoivent un Homme de Lettres qu'au travers d'une reliûre, & ils accorderoient volontiers à un miſérable chanſonnier, ou au premier matelot qui feroit imprimer le journal de ſon voyage, un titre qu'ils refuſeroient aux Thalès, aux Pythagores & aux Socrates qui n'écrivirent ja-

mais rien, & qui aimerent mieux graver leurs découvertes dans la tête & dans le cœur de leurs Contemporains, que ſur les planches d'une matiere périſſable.

Au contraire nos gens à la mode n'imaginent dans l'Homme de Lettres que l'homme amuſant & le beau diſeur. Ils ne peuvent concevoir que la Fontaine dans le commerce de la vie ne fût que ce qu'on appelle un bon-homme, & que le grand Corneille, dans un cercle, fût taciturne & embarraſſé.

Eſt-il ſurprenant que les gens du monde n'ayent pas une idée bien préciſe du nom d'Homme de Lettres, lorſque ceux même qui le portent s'accordent ſi peu ſur la ſignification préciſe de ce terme. J'ai conſulté ceux dont je croyois pouvoir le plus ſûrement l'apprendre, & il m'a toujours ſemblé que chacun d'eux ſe plaçant au centre de la littérature, n'accordoit guères ce titre qu'à ceux qui cultivoient des genres analogues à celui qu'il avoit embraſſé lui-même. Le Poëte ne fait aucune difficulté de l'accorder à l'Hiſtorien & à l'Orateur,

mais il eſt très-porté à le refuſer au Métaphyſicien & au Grammairien; le Géometre le donne à l'Aſtronome & au Phyſicien, mais il craindroit de le profaner, en l'appliquant au Romancier & à l'Antiquaire, &c. J'ai eu recours aux livres, perſuadé que j'y trouverois cette matiere plus développée & mieux éclaircie; mais j'ai reconnu avec ſurpriſe, que de toutes les profeſſions, celle d'Homme de Lettres avoit le moins exercé l'attention de nos Ecrivains: tandis qu'ils dictent des loix aux Magiſtrats, aux Guerriers & aux Artiſtes, ils ont tellement négligé l'art de ſe connoître eux-mêmes, qu'il n'y a peut-être aucun état ſur lequel on ne trouvât des traités plus complets que ſur celui qui les intéreſſoit le plus, & qu'ils devoient le mieux connoître. Perſonne ne s'eſt mis en peine d'en donner une définition exacte: voilà cependant le point d'où il faut toujours partir, lorſqu'on ſe propoſe d'éclaircir une matiere. Eſſayons de ſuppléer à leur ſilence.

Pour définir un Artiſte quelconque, il y a trois choſes à conſidérer: l'objet ſur lequel il s'exerce, les inſ-

ttumens qu'il employe, & la fin qu'il ſe propoſe. Ainſi ayant à définir un Peintre, je dirois que c'eſt un homme dont l'emploi conſiſte à imiter un objet par le moyen des couleurs, pour acquérir de la fortune ou de la réputation. Je définis l'Homme de Lettres *celui dont le principal emploi conſiſte à cultiver ſon eſprit par l'étude, afin de ſe rendre meilleur & plus utile à la ſociété.* Il ne s'agit plus que de développer cette définition.

Je conſidere trois choſes dans l'homme, l'eſprit, le corps & les dépendances du corps, c'eſt-à-dire les beſoins & les agrémens de la vie. Conformément à cette diviſion, je range ſous trois claſſes les ſciences, les arts & les profeſſions. Les arts méchaniques, les profeſſions purement lucratives, celles qui ne tendent qu'à procurer les beſoins ou les agrémens de la vie animale, & qui ne s'exercent que par l'eſpoir du gain, appartiennent naturellement à la troiſiéme claſſe. La danſe, la chaſſe & tous les exercices qui peuvent maintenir la vigueur & la ſanté du corps, ceux qui ſervent à lui donner de la force ou de la grace, ſe

rangent ſous la ſeconde : enfin la premiere comprend les ſciences & les arts qui forment l'ame, ſoit en lui inſpirant le goût de la vertu, ſoit en donnant à l'eſprit plus d'activité, de pénétration, de juſteſſe, d'étendue, de force ou d'aménité : ainſi la Grammaire qui examine les ſignes de nos idées, la Poëſie qui embellit la raiſon, la Rhétorique qui opere la perſuaſion, la Logique qui rectifie les opérations de l'eſprit, la Morale qui dicte nos devoirs, la Politique qui fait mouvoir les reſſorts du Gouvernement, l'Hiſtoire qui affermit par des exemples les leçons de la Politique & de la Morale, la Phyſique & toutes ſes parties qui nous font découvrir l'ordre de l'univers & les rapports des autres êtres avec nous-mêmes ; en un mot, toutes les ſciences & tous les arts qui ont pour but de former le cœur, d'enrichir l'eſprit & d'épurer la raiſon, rendent dignes du titre d'Homme de Lettres, ceux qui en font leur principale occupation, pourvû qu'ils y cherchent moins un gain ſordide, que des connoiſſances utiles, & qu'ils ſoient plus jaloux des

progrès de leur art, que de ceux de leur fortune. Car on peut annoblir les profeſſions les plus viles en apparence, & avilir les plus diſtinguées par la maniere dont on les exerce, & par la fin qu'on ſe propoſe en les exerçant, ſans que la nature de ces profeſſions en ſoit cependant altérée. Ainſi un homme qui, pour s'inſtruire de la méchanique de la forge, mettroit lui-même la main à l'ouvrage, ne ſeroit pas un artiſan; & celui qui ne ſe propoſeroit que de vendre bien cher une leçon de Rhétorique, ne ſeroit qu'un marchand de paroles, ſans que le métier d'Orateur & celui de forgeron changeaſſent pour cela de nature; le premier reſteroit toujours un art libéral, & le ſecond un art méchanique. Il faut diſtinguer l'objet de l'art d'avec la fin particuliere que ſe propoſe l'artiſan. L'objet de l'art du forgeron en lui-même eſt de procurer aux hommes certains beſoins ou certaines commodités de la vie, il appartient donc à la troiſiéme claſſe. L'objet de la Rhétorique eſt de former l'eſprit, de lui donner de la ſoupleſſe & de la grace; il

appartient donc à la premiere, & confere le titre d'Homme de Lettres à celui qui en fait ſa principale occupation, s'il ne s'en rend indigne par la baſſeſſe de ſes ſentimens.

C'eſt ce que Socrate paroît n'avoir pas toujours bien diſtingué dans ſes fréquentes invectives contre les Sophiſtes de ſon tems : il confond quelquefois la profeſſion elle-même avec les vices de ceux qui l'exerçoient. En ſuivant cette méthode, il n'y a aucune profeſſion qu'on ne pût aiſément décrier, & la Philoſophie, dont Socrate faiſoit tant de cas, ne ſeroit pas à l'abri des reproches les plus graves, ſi on lui imputoit tous les vices de ceux qui la deshonorent.

Il me reſte encore une remarque à faire ſur les mots de *principale occupation*. Quoiqu'ils n'excluent point abſolument toute autre fonction civile & politique, il eſt néanmoins évident qu'ils impoſent à celui qui veut mériter le titre d'Homme de Lettres, la néceſſité de conſacrer à l'étude la meilleure partie de ſon tems, & de ne chercher dans les autres fonctions, dont il pourroit être chargé

qu'un délaſſement néceſſaire ou l'application des principes qu'il a puiſés dans la lecture & la méditation, ſans quoi il tireroit ſon nom de l'emploi qu'il exerce, & ſeroit obligé de renoncer à celui d'Homme de Lettres : un exemple éclaircira ma penſée. Auguſte & Adrien avoient un goût décidé pour les lettres, & les cultiverent l'un & l'autre ; mais comme le ſoin du Gouvernement les occupa infiniment davantage que celui de cultiver leur eſprit, on les appellera, ſi l'on veut, des Princes lettrés, mais non des Hommes de Lettres : au contraire Marc Aurele & Julien qui firent toujours de la culture de leur ame, leur principale occupation, & qui ne regardoient les embarras inſéparables du trône, que comme une diſtraction ou comme un moyen de mettre en pratique les grands principes qu'ils avoient puiſés dans l'étude de la Philoſophie, quoiqu'ils ne le cédaſſent peut-être point aux deux premiers dans toutes les parties de l'adminiſtration, étoient proprement des Hommes de Lettres couronnés. Il en eſt de même, proportion gardée, de

toutes les autres conditions : l'Homme de Lettres, dans quelque rang qu'il ſe trouve placé, s'occupe principalement de l'amélioration de ſon ame ; il travaille ſur lui-même, & eſt tout à la fois le bloc de marbre & le Sculpteur.

CHAPITRE II.

De la culture générale de l'Eſprit ou du principe qui unit toutes les Sciences.

LE mot *cultiver* eſt un terme d'Agriculture : dans ſa ſignification primordiale & directe, il déſigne les travaux employés à l'amélioration d'une portion de terre ; il déſigne encore les ſoins que l'on prend d'un arbre, d'une fleur, &c. Par la même analogie, cultiver ſon eſprit, c'eſt travailler à le rendre meilleur : or qui dit meilleur, dit néceſſairement plus fécond, mieux reglé ou plus agréable ; car c'eſt dans l'une de ces trois idées, ou dans les trois à la fois, que l'idée de bonté vient ſe réſoudre en

derniere analyſe. Toute culture proprement dite a pour objet l'amélioration : un travail qui n'auroit pas ce but, ſeroit ou un amuſement ou une dépravation ; comme les images de la culture terreſtre ſont plus familieres & plus ſenſibles, je m'en ſervirai pour éclaircir ce que je me propoſe de dire touchant celle des eſprits.

L'art du Cultivateur conſiſte premierement à connoître la nature du terrein ; comme il n'en eſt peut-être aucun tellement ſtérile, qu'il ne puiſſe avec de la peine & des ſoins, devenir propre à quelque genre de production, il n'y en a point non plus qui ſoit tellement fécond, qu'il puiſſe ſuffire indiſtinctement à tout : *Non omnis fert omnia tellus.* Que pourroit recueillir le Cultivateur qui entreprendroit d'élever des plantes aquatiques dans un terrein ſec & brûlant ?

C'eſt peu de connoître la nature du terrein, ſi l'on ne connoît auſſi celle des ſemences : le Cultivateur doit encore avoir égard aux ſaiſons, aux vents, à la qualité des engrais, à la meſure des arroſemens, &c. L'enſemble de toutes ces connoiſſan-

ces forme l'art ou la ſcience du Cultivateur, on la nommo *Agriculture.* La différence des objets ſur leſquels cette ſcience s'exerce, en modifie l'application, & forme pluſieurs familles de Cultivateurs, le Laboureur, le Vigneron, le Jardinier, le Fleuriſte, &c. il eſt certain que chacun d'eux ſuit des pratiques différentes, & qu'on peut être bon Laboureur & mauvais Vigneron, bon Jardinier & mauvais Fleuriſte; mais il n'eſt pas moins certain qu'il y a des principes communs & un recueil de pratiques & d'obſervations qui conſtitue un ſeul & même art auquel ces différens ouvriers participent, & qu'ils ſont tous Cultivateurs, l'un de blés, l'autre de vignes, le troiſiéme de légumes & le quatriéme de fleurs.

Je voudrois découvrir s'il y auroit pour la culture de l'eſprit un art ſemblable à celui de la culture de la terre; ſi cet art eſt formé de principes généraux, & enfin, ſi en s'appliquant à des ſujets différens, il produiroit différens genres de littérature & de ſciences. Car ſi cet art exiſte, ce ſera infailliblement l'art de l'Homme

de Lettres, comme ce nom s'étend à tous ceux qui cultivent les lettres, & convient également au Poëte, au Géometre, au Grammairien & au Philoſophe, l'art que nous cherchons renfermera en lui tous les genres, & ſera proprement l'art des arts. Mais où le chercherons-nous, & comment nous y prendrons-nous pour le trouver, puiſque nous n'en connoiſſons pas même le nom ? Je crois appercevoir un ſentier qui peut-être nous conduira à cette heureuſe découverte. Eſſayons.

Quel eſt proprement l'objet de l'éducation, & quel but ſe propoſent les parens, lorſqu'ils vouent leurs enfans à l'étude ? Seroit-ce d'en faire des Poëtes, des Grammairiens, des Philoſophes ou des Géometres ? Non, & la plûpart ſeroient bien fâchés d'un pareil ſuccès. Que prétendent-ils donc en leur faiſant étudier la Grammaire, la Poëtique, la Philoſophie & les Mathématiques ? Voudroient-ils leur procurer des demi-connoiſſances dans tous ces genres, ſans leur permettre de rien approfondir ? Ce projet ſeroit encore plus in-

ſenſé, puiſque rien n'eſt ſi dangereux, que les demi-connoiſſances ou les idées ſuperficielles. Quel eſt donc encore une fois le deſſein qu'ils ſe propoſent ? c'eſt de leur former le jugement, d'étendre les lumieres de leur raiſon, de les préſerver de l'erreur, de les accoutumer à réfléchir, d'en faire en un mot des hommes capables de bien remplir leurs devoirs dans la Société civile & politique. Simplifions ces idées, elles ſe réduiſent toutes à celle-ci : *épurer la raiſon*, puiſqu'une raiſon épurée ſuppoſe néceſſairement des lumieres étendues, un jugement droit, l'habitude de la réflexion, qu'elle nous préſerve de l'erreur, & qu'elle nous fait connoître, que pour être heureux, il faut néceſſairement remplir ſes devoirs. L'éducation a donc pour but unique d'épurer la raiſon, & tous les genres de littérature doivent concourir plus ou moins à produire ce grand effet. Tous les arts, dit Ciceron, qui perfectionnent la raiſon ont un lien commun, & ne forment, pour ainſi dire, qu'une même famille ; *etenim omnes artes quæ ad humanitatem perti-*

nent, habent quoddam commune vinculum, & quaſi cognatione quâdam inter ſe continentur.

Ce lien commun qui unit les différens genres de littérature, qui les fait concourir à un but unique, qui n'en fait qu'une même famille ; c'eſt le grand art que je cherche, ſans le connoître, & ſans pouvoir encore lui donner de nom ; je ſens ſeulement qu'il exiſte, & qu'il doit être très-étendu, puiſqu'il embraſſe toutes les ſciences, & en même-tems ami de la raiſon, puiſqu'il tend uniquement à l'épurer. Quelques efforts que je faſſe enſuite, je ne rencontre plus que ténébres, qu'obſcurité ; mais en promenant mes regards ſur l'hiſtoire des lettres, j'apperçois un homme ſingulier qui fait profeſſion de connoître les eſprits, & de ſavoir à quoi ils ſont propres, qui inſtruit ceux qui s'attachent à lui ſans leur rien apprendre, qui ſe contente de les aider à développer leurs propres idées, qui n'enſeigne ni les regles de la Grammaire, ni les figures de la Rhétorique, ni l'art du Syllogiſme, ni les loix de la Méchanique, ni la ſcience de la Na-

ture, ni l'Hiſtoire, ni la Politique ; & qui cependant forme tout à la fois des Philoſophes, des Orateurs, des Grammairiens, des Guerriers, des Magiſtrats, des Peres de famille. Il fait profeſſion publique de ne rien ſavoir, & tous ceux qui l'approchent s'en retournent plus ſavans & plus ſages. Je ne doute preſque plus que cet heureux mortel n'ait trouvé le grand art que je cherche ; mais comment m'y prendre pour m'en aſſurer : je vais l'interroger lui-même. Dites-nous donc, ô le plus ſage des hommes, quel eſt l'art que vous profeſſez, & quel nom nous devons lui donner.

Socrate. La *Maieutique* ; ô étranger ; vous m'appellerez accoucheur des eſprits, ſi vous voulez me déſigner par l'art que je profeſſe. Le Dieu qui préſida à ma naiſſance me rendit ſtérile & incapable de rien produire de moi-même, mais il me donna en récompenſe le talent merveilleux de faire enfanter ceux avec qui je converſe. Après les avoir forcés de produire leurs conceptions, ſans leur épargner les douleurs de l'accouchement, j'examine ſcrupuleuſement la

valeur de leur production, & ſi je la trouve mauvaiſe, je la fais ſans pitié rentrer dans le néant, aux riſques de m'attirer l'indignation du pere, qui quelquefois pleure de dépit, & m'abandonne pour jamais. Ceux au contraire qui ont la force de ſoutenir ces premieres épreuves, ne m'en aiment que mieux, & font en peu de tems des progrès ſurprenans. Etranger, vous voilà parfaitement inſtruit de mon nom & du ſecret de mon art.

» Je reconnois, Socrate, votre ironie ordinaire. Mais oſerai-je vous le dire ? Elle ne plaiſoit pas à tous vos Athéniens, & je doute qu'elle fût du goût de nos François. Nous avons l'eſprit vif, & nous brûlons d'arriver au but : Nous nous impatientons facilement contre tout ce qui nous en éloigne. D'ailleurs nous craignons la fatigue, & nous exigeons pour premiere condition dans ceux qui ſe mêlent de nous inſtruire, qu'ils s'expliquent clairement. Conformez-vous donc aujourd'hui, ſoit à notre foibleſſe, ſoit à notre humeur, & dites-nous clairement quel eſt ce grand art, l'objet & le terme de l'é-

ducation, cet art que tous les peres desirent à leurs enfans, cet art qui entre vos mains suppléoit à tous les autres, & qui opéroit sur vos disciples de si merveilleux effets, cet art enfin que je cherche depuis si longtems, sans pouvoir le découvrir : mais expliquez-vous sans détour, & songez que vous parlez à des François. »

Socrate. Peuple sage & heureux, ce n'est que pour vous que la nature produit des roses sans épines ; vos Poëtes sont vos sages : vous acquerez la connoissance de la vérité, sans effort & sans contrainte. Ce n'est pas ainsi qu'elle se montroit quelquefois à nous. Ceux d'entre les Grecs qui croyoient l'avoir le mieux reconnue, la plaçoient au fonds d'un puits. Jouissez en paix de vos avantages : A quoi bon vouloir connoître mon art ? Je ne l'aurai pas plutôt nommé, que vous allez le mépriser ; n'importe : il faut vous satisfaire : mais n'exigez plus rien de moi. Cet art l'objet & le but de l'éducation ; cet art, dont tous les peres desirent que leurs enfans soient instruits ; cet art qui dans

mes mains ſuppléoit à preſque tous les autres, & qui opéroit ſur ceux qui m'écoutoient des prodiges ; cet art enfin que vous cherchez, & que je vous deſire, n'eſt autre choſe que *l'art d'interroger & de répondre.*

Ceux qui avoient obtenu une réponſe de quelque Oracle chez les Anciens, avoient deux reſſources ; la premiere de tâcher de l'expliquer eux-mêmes, ſi cela étoit poſſible ; la ſeconde, de s'adreſſer à un des Prophétes du Dieu, pour en tirer les éclairciſſemens dont ils avoient beſoin. Heureuſement nous avons, tout ainſi qu'eux, cette ſeconde reſſource. Qui peut mieux que Platon nous dévoiler les énigmes de ſon maître ? Je le conſulte, & je trouve qu'il nomme *Dialectique* ce que Socrate appelloit l'art d'interroger & de répondre. Il eſt vrai que Platon donne au mot *Dialectique* un ſens plus étendu que celui que nous lui accordons ordinairement ; mais ne nous ſera-t-il pas permis, en ſuivant un tel guide, de nous écarter en ce point de l'uſage ordinaire.

La Dialectique priſe dans le ſens

de Platon, ſera donc cette ſcience générale & univerſelle que nous cherchons ; l'organe & le fondement de tous les genres de littérature & de ſciences : auſſi étendue que la raiſon qu'elle épure, elle prendra des noms différens, ſuivant la nature des objets auxquels elle ſera appliquée.

1°. Appliquée aux premieres opérations de l'eſprit, elle prend le nom de *Logique*. Elle examine la nature des idées, la qualité des propoſitions dont ſe forment les raiſonnemens. Elle apprend à diſtinguer ceux qui ſont vrais d'avec ceux qui n'ont qu'une apparence trompeuſe, & qu'on nomme Sophiſmes.

2°. Appliquée aux notions compoſées & abſtraites, on la nomme *Métaphyſique*. Elle diſcute les notions du beau, du vrai, de l'honnête, du juſte, de la vertu, de l'utile, de la poſſibilité, de l'exiſtence, enfin toutes les relations intellectuelles des objets, & ce qu'on nomme leur eſſence.

3°. Appliquée aux ſignes des idées, elle devient la *Grammaire* : elle examine la nature des mots, leurs différentes inflexions, leurs rapports, dont

ſe forme la Syntaxe ou conſtruction.

4°. Appliquée aux actes de la volonté, elle forme la *Morale*. Cette ſcience s'occupe du bonheur de l'homme, étudie & réprime ſes paſſions, dicte ſes devoirs, & lui procure le goût & la connoiſſance de la vertu.

5°. Appliquée à l'examen des liens qui ont réuni les hommes en ſociétés, on la nomme *Politique*, ou ſcience du gouvernement. Elle obſerve la nature des engagemens, que les membres de la même ſociété ont contractés en ſe réuniſſant, & des droits reſpectifs des différentes ſociétés entr'elles. Elle recherche tout à la fois & les cauſes qui rendent un peuple floriſſant, & celles qui le minent inſenſiblement, & le ramenent par dégrés à l'état de ſtupidité & de barbarie.

6°. Appliquée aux moyens d'opérer la perſuaſion, on la nomme *Rhétorique*. Elle apprend à découvrir dans chaque ſujet ce qu'il a de plus propre à faire impreſſion ſur ceux qui nous écoutent, à donner aux matieres qu'on traite un tour favorable, & à les revêtir de toutes les graces de l'élocution.

7°. Appliquée au méchaniſme des paſſions, elle ſe traveſtit, & ſe dérobe à des yeux peu attentifs, & on la nomme *Poëſie*. Elle anime la nature entiere, ſe nourrit de merveilleux & de fables, & cherche moins à perſuader qu'à faire illuſion & à ſéduire.

8°. Appliquée aux principes du goût, à découvrir la nature des beaux arts, à juger des ouvrages d'eſprit, ou bien à connoître les mœurs, les uſages des différens peuples, on la nomme *Critique* ou *Littérature*, Critique, lorſqu'elle porte ſon jugement; Littérature, lorſqu'elle s'occupe de la compoſition des ouvrages de goût.

9°. Appliquée à la ſcience de la Nature, elle ſe nomme *Phyſique* ou la ſcience des êtres naturels. La Phyſique ſe ſubdiviſe en une infinité de branches. Je me contenterai d'indiquer les principales.

Elle ſe diviſe d'abord en ſcience des eſprits & en ſcience des corps.

La ſcience des eſprits renferme la Théologie naturelle ou la connoiſſance de l'Eſprit créateur, & la ſcience des

des ames ou Pſychologie. L'ame ſe diviſe en végétative, ſenſitive & raiſonnable, qui tantôt ſe trouvent ſéparées comme dans la plante, & tantôt réunies comme dans les animaux.

La ſcience des corps embraſſe ou les propriétés des corps, & ſe nomme Phyſique particuliere, ou les propriétés de la matiere, & on la nomme Phyſique générale.

Parmi les propriétés générales on compte la quantité ; les ſciences qui s'en occupent ſont, l'Arithmétique, qui conſidére les nombres ; l'Algébre, qui traite des grandeurs univerſelles ; & la Géométrie, qui conſidére les parties de l'étendue. L'Arithmétique eſt à l'Algébre ce que la Logique eſt à la Métaphyſique.

L'application de l'Arithmétique & de la Géométrie à des objets particuliers, tels que la connoiſſance des aſtres, les loix du mouvement & de l'équilibre, les propriétés de la lumiére, produit l'Aſtronomie, la Méchanique & l'Optique, &c. Toutes ces ſciences, comme l'on voit, ſe réſolvent médiatement ou immédia-

tement en la Dialectique prise dans le ſens étendu que nous lui donnons d'après Platon.

Reſtent encore deux genres de Littérature dont nous n'avons point parlé dans cette énumération, & qui cependant occupent une place conſidérable dans les Lettres.

Le premier, qui par lui-même ne mérite pas le nom de ſcience, conſiſte dans l'amas des matériaux qui entrent, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, dans la compoſition du Sçavant, & comprend, relativement à la connoiſſance de l'antiquité, l'étude des langues & l'érudition proprement dite, ou la connoiſſance des faits, des tems, des lieux, des monumens; &c. & relativement à l'étude de la nature, la Nomenclature des plantes, l'Anatomie comparée, les Obſervations Aſtronomiques, les Expériences de Chymie. Chacune de ces connoiſſances conſidérée en elle-même & d'une maniere iſolée ne mérite pas le nom de ſcience & n'a rien qui l'éleve au-deſſus des connoiſſances les plus vulgaires: auſſi n'eſt-ce point en elles-mêmes qu'il faut les

conſidérer, mais dans leurs rapports néceſſaires avec les arts ou les ſciences les plus utiles. Alors on verra qu'il eſt tout auſſi impoſſible de devenir un Littérateur accompli, ſans une connoiſſance approfondie des langues, des monumens & de tout ce qui concerne l'antiquité, qu'il le ſeroit de bâtir un palais ſans ciment & ſans pierres.

L'autre genre de connoiſſances, dont je n'ai point encore fait mention eſt l'Hiſtoire. Ce genre ne m'a point paru ſimple ni formé immédiatement par la Dialectique, mais compoſé de pluſieurs autres genres qu'il étoit néceſſaire de faire connoître auparavant. De ce nombre ſont la Critique, la Morale, la Politique & la Rhétorique. Chacune de ces ſciences doit dominer dans l'Hiſtoire, ſuivant le genre d'Hiſtoire que l'on traite. Ainſi l'Hiſtoire civile la plus parfaite n'eſt guére que la politique appliquée aux événemens : les vies des grands Hommes, ſont la Morale miſe en action ; l'Hiſtoire littéraire & Eccléſiaſtique n'eſt que le recueil des Arrêts de la Critique ; la Rhétorique

ſe mêle avec chacune de ces ſciences, pour donner une forme & un arrangement convenables aux penſées. Or la Politique, la Morale, la Critique & la Rhétorique ne ſont, comme je l'ai expliqué plus haut, que la Dialectique appliquée à des ſujets différens. L'Hiſtoire, ainſi que tous les autres genres, vient donc ſe réſoudre en la Dialectique, & par une conſéquence néceſſaire, elle appartient légitimement à la raiſon & non à la mémoire, comme l'ont établi de célébres Ecrivains. * Ils ſemblent avoir confondu les matériaux de l'Hiſtoire avec l'Hiſtoire même, ou l'art de l'Hiſtorien, c'eſt-à-dire, la toile & les couleurs avec la peinture ou l'art du Peintre; les pierres & la brique avec l'Architecture ou l'art de l'Architecte.

Ces principes me paroiſſent inconteſtables par rapport à l'Hiſtoire; mais je ne ſuis pas auſſi certain de ce que j'ai avancé par rapport à la Poëſie. Bien des gens trouveront étrange que j'aie aſſigné la Dialecti-

* Bacon, & d'après lui les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique.

que pour fondement à un art qu'ils regardent comme ennemi de toute contrainte, & plutôt comme l'effet d'une inſpiration divine que comme le fruit de la réflexion, &c. La Dialectique, diront-ils, apprend à définir l'objet dont on parle, à le diviſer exactement, à le conſidérer ſous ſes différens rapports pour découvrir la vérité, & ſur-tout à procéder avec ordre dans nos recherches. Or rien de plus oppoſé à l'eſprit de la Poëſie que cette marche ſcrupuleuſe & lente, rien de plus propre à éteindre le feu du génie & à refroidir l'imagination. Qui ne ſait que la Poëſie ſe nourrit de menſonges & de fables, qu'elle ſe vante de ſes écarts & de ſes hyperboles ? C'eſt donc la Muſe de Chapelain & de la Motte que vous avez définie, me dira-t-on, & non celle d'Homere & de Pindare.

J'ai prévû ces objections, & j'avoue qu'elles m'embarraſſent. J'aurois voulu trouver un autre fondement à la Poëſie ; mais d'un autre côté j'ai craint de lui faire injure en cherchant à la bannir de l'empire de la raiſon. Car comment juſtifier après

cela le titre ſuperbe de Précepteurs du genre humain que les Poëtes ſont dans l'uſage de s'arroger; comment expliquer les épithétes de ſages, de profonds, de ſublimes, qu'on leur a prodiguées dans tous les ſiécles. Quoiqu'il y ait très-certainement de l'exagération dans ces éloges, comme je me propoſe de le montrer dans la ſuite, j'ai peine à croire auſſi qu'il faille bannir les Poëtes du domaine de la raiſon & les regarder comme des enthouſiaſtes & des furieux, qui ne diroient de bonnes choſes que par une ſorte diſtinct, & qui ſeroient incapables de rendre raiſon des vérités qui leur échappent. Il y a bien plus d'apparence que ceux d'entr'eux qui ont voulu nous perſuader que leur art n'avoit rien de commun avec la Dialectique ou la raiſon épurée, étoient ou des hommes vains qui meſuroient ſur eux-mêmes les forces de leur art, ou des envieux qui cachoient aux autres les ſources de leur ſageſſe, ou des Charlatans qui croyoient ſe rendre bien plus admirables, en ne ſe laiſſant point pénétrer. Ceux qui ont eu plus de bonne foi & de con-

noiſſance de leur art, n'ont point fait de difficulté de reconnoître la Philoſophie Socratique ou la Dialectique Platonicienne pour le fondement & la baſe de leur art.

Scribendi recte ſapere eſt principium & fons
Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.

Voilà donc Horace qui nous renvoie à l'école de Socrate pour apprendre à devenir Poëtes; le même traite de bagatelles ſonores, *nugæ canoræ*, tous ces morceaux brillans où l'on n'apperçoit qu'une imagination échauffée, ſans frein & ſans guide; & il établit comme un principe inconteſtable, que dans ce genre, de même que dans tous les autres *tout doit tendre au bon ſens.*

Développons ici ce qu'Horace s'eſt contenté de nous indiquer. La Poëſie, ainſi que tous les autres genres, ſe propoſe néceſſairement un but, celui de nous plaire, ou de nous rendre meilleurs, ou bien enfin l'un & l'autre tout à la fois; c'eſt encore Horace qui nous l'apprend.

Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poetæ,
Aut ſimul & jucunda & idonea dicere vitæ.

Le moyen qu'elle employe pour

parvenir à ce but, eſt de nous émouvoir ; il faut expliquer en quoi conſiſte cette émotion & comment elle s'opére.

L'Homme n'eſt pas ſeulement un être pourvû de raiſon ; il eſt né ſenſible & ſujet aux paſſions. Le premier effet des objets ſur l'ame eſt le ſentiment du plaiſir ou de la douleur : non-ſeulement dans les enfans mais à tout âge la ſenſibilité ſe déclare avant la raiſon, & ce n'eſt qu'après que l'ame eſt déja émue qu'elle commence à réfléchir : l'acte de la raiſon n'eſt que le retour de l'ame ſur elle-même. Plus l'impreſſion a été forte plus la raiſon eſt foible & tardive : mais enfin elle ſe fait entendre & finit par être écoutée. Des hommes adroits ayant obſervé que non-ſeulement la préſence des objets agréables ou terribles fait impreſſion ſur nous, mais encore que la peinture ou repréſentation de ces mêmes objets, produit le même effet, avec cette différence que ce qui dans la nature nous cauſoit de l'horreur & de l'effroi, ne nous fait éprouver dans la repréſentation que des paſſions plus douces ;

tes Hommes, dis-je, fonderent ſur cette découverte le projet d'exercer un empire involontaire ſur nos cœurs & ſur nos volontés. Ils ſe forgerent d'abord un langage plus harmonieux & plus élevé, afin de s'introduire plus facilement dans les cœurs en flattant les oreilles. Ils s'attacherent enſuite à la peinture des objets terribles & accablants ou tendres, voluptueux; & pleins de fougue & d'enthouſiaſme ils tenterent de communiquer aux autres une partie de leur yvreſſe en les rempliſſant tour à tour de colere, de pitié, de terreur, d'admiration, ſelon qu'ils jugerent ces reſſorts convenables à leur deſſein. Mais comme il eſt impoſſible d'impoſer tellement ſilence à la raiſon qu'elle ne vienne, pour ainſi dire, à la traverſe; ils voulurent lui donner de la pâture, en ſémant dans leur compoſition des maximes tirées du ſein de la Philoſophie, & qui ſemblent éclorre ſous leurs pas. Telle eſt en général l'origine de la Poëſie : quelle part attribuerons-nous dans tout ceci à la Dialectique ? Sera-ce l'invention ou la découverte de ces maximes dont nous venons de

parler ; je ne le crois pas, puiſqu'elles ne ſont en un ſens qu'accidentelles à la Poëſie, que d'ailleurs elles peuvent n'être que ſpécieuſes, ſans qu'elles perdent pour cela de leur prix & qu'elles n'ont jamais qu'une vérité relative. En quel ſens donc la Dialectique peut-elle être regardée comme la baſe & le fondement de la Poëſie ? Le voici. Pour remuer les paſſions il eſt néceſſaire de les peindre, c'eſt-à-dire, d'expoſer vivement leurs caractères & leurs effets : il faut les mettre en action, c'eſt-à-dire, imaginer un tiſſu d'événemens propre à les développer ſucceſſivement & par dégrés dans toute leur étendue : il faut que ces événemens ſoient tellement enchaînés & dépendans les uns des autres qu'ils ne faſſent tous enſemble qu'une action qui ſoit *une* & *entiere*, c'eſt-à-dire, qui ait un commencement, un milieu & une fin, ſans qu'on puiſſe y rien ajouter, ni en rien retrancher. C'eſt cette action ainſi diſpoſée que les Anciens nommoient *la Fable* du Poëme, & qu'on peut en regarder comme la ſubſtance. Si le Poëte porte lui-même la pa-

role & ſe charge de la narration ; c'eſt le Poëme épique qui ſe diviſe en deux eſpéces : car ou le Poëte raconte des faits merveilleux & propres à exciter l'admiration ; & c'eſt un Poëme héroïque, tels ſont les Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée, ou bien il raconte une action plaiſante & ridicule, & c'eſt le Poëme ſatyrique ; tel eſt parmi nous le *Lutrin*.

Si le Poëte ne ſe montre en aucun endroit, s'il commence par mettre ſes perſonnages ſur la ſcene, & qu'il leur faſſe expoſer leurs propres ſentimens ; c'eſt un *Drame* ; ce Poëme ſe diviſe encore en deux eſpéces ; car ou l'action qu'ils expoſent eſt terrible & pathétique, & c'eſt la *Tragédie*, ou bien c'eſt une image naïve des mœurs ordinaires & c'eſt la Comédie.

Enfin ſi le Poëte peint des paſſions plus douces & les charmes de la vie champêtre, c'eſt la *Paſtorale*.

Dans toutes ces eſpéces de Poëmes qui ne différent que par la nature du ſujet & par la forme du récit, c'eſt toujours la *Fable* ou la compoſition des événemens qui eſt la ſubſtance

du Poëme. Or la Fable eſt eſſentiellement du reſſort de la Dialectique, puiſqu'il n'y a qu'elle qui puiſſe expoſer convenablement les caractères diſtinctifs des paſſions & qu'il ne faut pas moins de combinaiſons & d'analyſe pour arranger une Fable ſemblable à celle de l'Iliade ou du Miſanthrope, que pour réſoudre les problêmes de Géométrie les plus compliqués. J'ai donc eu raiſon de définir la Poëſie, *la Dialectique traveſtie appliquée au méchaniſme des paſſions :* & ceux qui ont aſſigné la Poëſie à l'imagination n'avoient pas bien médité ſur la nature de ce genre de littérature & ſe ſont mis dans la néceſſité, s'ils veulent être conſéquents, de nier que la Poëſie ſoit un art.

On m'objectera que l'Ode eſt certainement un genre de Poëſie & même un des plus anciens & des plus ſublimes : or, ajoute-on, la Dialectique n'eſt certainement point la baſe de l'Ode & ne regle pas ſa marche, puiſque ce petit Poëme ſe plaît dans le déſordre & ſe glorifie de ſes écarts : on connoît la liberté de celles de Pindare.

Je pourrois me contenter de répondre avec un des Légiſlateurs du Parnaſſe : *ſouvent un beau déſordre eſt un effet de l'art.* Mais je crois qu'il ſera plus à propos d'examiner en peu de mots la nature de l'Ode. Il eſt clair que ce genre de Poëme ſe propoſe le même but que les autres, de plaire, ou d'inſtruire en remuant les paſſions : mais comme il eſt beaucoup plus borné, ſa marche doit être plus vive & ſes mouvemens plus impétueux : on doit donc en écarter avec ſoin tout ce qui pourroit lui donner l'air de la réflexion & de la contrainte. Des images fréquentes doivent ſe ſuccéder rapidement, mais peuvent-elles être diſparates & n'avoir aucun rapport avec le ſujet principal ? Non, ſans doute, ou bien la piéce entiere ne ſera plus qu'un tiſſu de délires & reſſemblera, comme le dit Horace, aux rêves d'un malade. On doit y trouver des liaiſons cachées, des liaiſons de génie qui échappent à l'œil du vulgaire, mais que ſçait démêler un Littérateur attentif. Si elles ſemblent plus difficiles à découvrir dans Pindare, ce n'eſt pas la faute du Poëte,

elles n'échappoient pas à ſes contemporains, mais c'eſt parce que les ſujets qu'il traite ſont trop éloignés de nous, que nous ne connoiſſons pas aſſez les uſages, la croyance, les mœurs, la façon de penſer, les intérêts civils, politiques & religieux de toutes les petites Républiques de la Gréce : or la lecture de ce Poëte exige néceſſairement ces préliminaires. Les Scholiaſtes, auxquels nous nous en rapportons trop facilement ſur le vrai ſens de ſes Odes, étoient des hommes très-bornés, comme leur métier le prouve aſſez : ils peuvent quelquefois nous inſtruire ſur la vraie ſignification d'un mot peu uſité, parce que la langue de Pindare leur étoit plus familiere qu'à nous : mais pour ce qui regarde l'enſemble d'une piéce, le rapport de toutes ſes parties & les liaiſons cachées qui les uniſſent, je maintiens qu'ils ne ſont propres qu'à égarer ceux qui les prendroient pour guides. Je citerai pour exemple la ſeconde Ode Pythique adreſſée à Hieron, Roi de Syracuſe, vainqueur à la courſe des chars. Pour bien montrer comment les Scholiaſtes & tous

les Interprétes ſans exception l'ont défigurée, j'en donnerai d'abord une traduction littérale ; j'expoſerai enſuite leurs idées & leurs conjectures : enfin j'en donnerai la véritable explication, dans laquelle je montrerai l'union & l'enſemble de toutes ſes parties. Je ſens d'une part que cette digreſſion pourra paroître longue & déplacée ; mais de l'autre je crois qu'elle ſervira à délaſſer l'eſprit du Lecteur, & à diſſiper l'ennui qu'ont dû lui cauſer toutes les diſcuſſions précédentes. Ceux qui n'auroient pas beſoin de ſe repoſer, ou qui ſeroient fâchés d'être interrompus dans le cours de ces recherches, peuvent paſſer aux dernieres pages de ce Chapitre.

SECONDE ODE PYTHIQUE.

à Hieron, vainqueur à la courſe des Chars.

O vaſte Syracuſe, Temple du Dieu de la Guerre, Mere féconde des Guerriers & des Courſiers invincibles, je t'apporte du ſein de la fertile Thébes ces chants d'allégreſſe, ſur la victoire brillante qu'Hieron vient de remporter à la courſe des Chars. L'é-

clat en réjaillit ſur Ortygie, ſéjour chéri de Diane, qui apprit à Hieron à dreſſer ſes ſuperbes Courſiers. Cette Vierge immortelle toujours parée de ſon carquois, & Mercure qui préſide aux exercices couvroient Hieron de leurs mains reſplendiſſantes, lorſque attelant à un Char docile ſes Courſiers infatigables, il invoquoit le Dieu qui porte le Trident.

Bien d'autres avant moi ont chanté les vertus des bons Rois : les échos de Cypre répétent encore le nom de Cinyre, tendrement aimé d'Apollon, Prêtre & favori de Cytherée. La louange eſt le tribut que la reconnoiſſance aime à payer aux bienfaits. Fils de Dinomene, les Vierges de Locres, ſauvées par toi des malheurs de la guerre, chantent aux portes de leurs demeures la douce tranquillité dont tu les fais jouir : tandis qu'Ixion attaché à la roue aîlée qui ſe meut ſans relâche, crie aux mortels par l'ordre des Dieux, qu'il faut par un juſte retour s'acquitter envers un bienfaiteur. Il en fit la funeſte épreuve ; comblé de faveurs par les enfans de Saturne, il ne put porter le poids de

ſon bonheur. Dans ſa folle yvreſſe, il oſa ſoupirer pour Junon, réſervée à la couche du Souverain des Dieux. Sa coupable inſolence l'entraînoit dans le précipice & lui préparoit un juſte châtiment. Les Dieux punirent en lui deux crimes à la fois; il avoit donné l'exemple fâcheux de verſer le ſang d'un Allié par une lâche trahiſon, & avoit tenté de ſéduire l'Epouſe de Jupiter même, dans les demeures céleſtes. Apprenons à meſurer nos entrepriſes ſur nos forces : l'appas d'un plaiſir criminel entraîne Ixion dans un abîme de maux : tandis qu'il pourſuit aveuglément un agréable fantôme, il embraſſe une nuée; Jupiter l'avoit formée à la reſſemblance de la ſuperbe fille de Saturne : elle en avoit la beauté, mais ce n'étoit là qu'un piége ſéducteur. Irrévocablement attaché à la roue fatale, Ixion ſert d'exemple à l'univers. Cependant la nuée par un prodige inoui enfanta & nourrit un fils orgueilleux & féroce; elle le nomma Centaure; les Graces ne préſidérent point à ſa naiſſance : exclus du commerce des mortels & des Dieux,

il pourſuivit les cavalles de Magnéſie, dans les vallées du Pelion, & de ce bizarre aſſemblage naquit une race de monſtres, moitié hommes & moitié chevaux. Un Dieu diſpoſe à ſon gré des événements; ce Dieu qui atteint l'aigle dans les airs & qui paſſe la viteſſe du Dauphin ſur les flots, briſe l'orgueil du ſuperbe, & donne à d'autres une gloire qui ne vieillit point. Je déteſte le barbare plaiſir de la ſatyre; j'ai connu malgré la diſtance des tems les longues diſgraces du mordant Archiloque, qui s'étoit nourri de haine & de fiel.

Etre riche & poſſéder la ſageſſe: voilà le comble du bonheur. Il eſt entre tes mains, arbitre ſouverain de pluſieurs cités floriſſantes & d'un peuple nombreux; ſi quelqu'un prétend qu'il ait jamais exiſté dans la Gréce un mortel ſupérieur à toi en richeſſes & en dignité; c'eſt un envieux qui lutte vainement contre le témoignage de ſa conſcience. Je m'embarquerai dans le doux récit de tes louanges: la jeuneſſe ſe plaît à braver les périls de la guerre; on te vit à cet âge te couvrir de lauriers immortels,

tantôt enfonçant les ennemis à la tête d'un corps de cavalerie, & tantôt combattant de pied ferme dans la mêlée. La ſageſſe de tes conſeils dans un âge plus avancé, fournit encore une plus riche matiere à mes vers : je te ſalue & t'adreſſe au travers des mers, comme autant de précieuſes marchandiſes de Phénicie, ces chants Eoliens ſur le mode de Caſtor : daigne agréer cet heureux effort de ma lyre.

Mortels connoiſſons qui nous ſommes : le Singe, cet animal imitateur, ne plaît qu'à des enfans : mais Rhadamante jouit conſtamment d'un ſort proſpére, parce qu'il ſut garantir ſon cœur du poiſon de la médiſance : poiſon doublement funeſte, que des ames viles & artificieuſes ſe plaiſent à répandre. Quel avantage peuvent-elles s'en promettre, tandis que la mer engloutit le reſte du filet, je ſurnage comme le liége ſur la face de l'onde. Il eſt impoſſible que le fourbe acquiere un crédit bien durable ſur des hommes vertueux ; mais il peut quelquefois par ſes adulations ourdir une trame dangereuſe, je dé-

teſte ſon impudence ; j'aimerai fidélement mon ami : quant à mon ennemi je le pourſuivrai ſans relâche & dans tous ſes détours, comme un loup s'acharne à ſa proie. L'Homme vrai proſpére dans la Monarchie, dans le Gouvernement populaire, ou dans celui des ſages. Il ne faut pas diſputer contre Dieu, Dieu affermit ou éleve qui bon lui ſemble. Ces maximes ne ſçauroient guérir l'ame de l'envieux ; toujours entraîné par le poids de la haine, il fait à ſon cœur des bleſſures cruelles avant que de parvenir au terme de ſes deſirs : portons ſans murmurer le joug impoſé ſur notre tête ; c'eſt un parti dangereux que de vouloir regimber contre l'éguillon. Puiſſai-je toujours vivre parmi des Hommes vertueux & mériter de leur plaire.

Voilà une traduction fidele de cette Ode qu'on doit regarder comme une des plus obſcures & une des plus embarraſſantes de Pindare. Je me ſuis ſcrupuleuſement interdit toutes ſortes de libertés, de peur qu'on ne me reprochât de vouloir ramener Pindare à mes vues particulieres & à l'explica-

tion que je donnerai enſuite. J'ai mieux aimé que mon ſtile parût gêné & contraint que de lui donner de l'élégance, en m'écartant tant ſoit peu de la lettre : il s'agiſſoit moins de rendre les beautés de Pindare que de montrer le deſſein de ſa compoſition. Il faut convenir qu'au premier coup d'œil, il ne paroît pas bien régulier, & que toute cette piéce ſemble compoſée de parties hétérogènes, dont on n'apperçoit ni les rapports ni la liaiſon. C'eſt du moins l'idée que ſemblent en avoir pris les Commentateurs & les Interprétes, quoique leur reſpect pour un ſi grand Poëte les ait empêchés de s'en expliquer trop clairement. Ils diſtinguent trois parties dans cette Ode : la premiere, diſent-ils, eſt l'éloge d'Hiéron, à l'occaſion de la victoire qu'il venoit de remporter aux jeux Pythiques ; la ſeconde, eſt une digreſſion ſur la reconnoiſſance, dont on ne voit pas bien la liaiſon avec le ſujet principal, & qu'on peut regarder comme un écart Pindarique ; la troiſiéme toute entiere, ne renferme que des conſeils au Roi de Syracuſe, pour le prémunir contre les flatteurs en général,

& particulierement contre les Détracteurs de Pindare qui employoient la ruſe & la calomnie pour le détruire dans l'eſprit du Monarque. Pour appuyer cette opinion, ils nous diſent que la Cour d'Hiéron étoit remplie de beaux eſprits jaloux de la faveur de Pindare, que le plus envenimé étoit un certain Bacchylide, à qui Pindare avoit peut-être procuré la connoiſſance du Roi, & qui n'en étoit que plus animé à détruire ſon bienfaiteur. C'eſt apparemment cet ingrat que Pindare aura déſigné ſous l'emblême d'Ixion, en faiſant entendre à Hiéron le ſupplice que méritoit Bacchylide. Malheureuſement il ſe trouve encore un grand nombre d'endroits dont on ne ſait que faire dans cette explication, & qui ne paroiſſent pas avoir un rapport bien marqué avec tous ces démêlés poëtiques. Par exemple, les maximes ſuivantes : qu'un homme vrai proſpere dans toute ſorte de gouvernement dans la Monarchie, ſous le gouvernement républicain & ſous celui des ſages ; qu'il ne faut point diſputer contre la Divinité, mais porter patiemment le joug qu'elle a impoſé

ſur nos têtes ; que c'eſt un ſentier gliſſant que de vouloir regimber contre l'éguillon, &c. Il eſt clair que toutes ces maximes ne peuvent ſe rapporter ni à Hiéron, ni à Bacchylide, ni à Pindare, mais aux Syracuſains auxquels elles ſont adreſſées : C'eſt donc encore un écart Pindarique dans l'explication des Commentateurs & Interprétes. Enfin il y a pluſieurs paſſages qui, dans cette même explication, ne forment qu'un ſens abſurde & ridicule. Tel eſt ce prétendu conſeil donné à Hiéron de ne pas reſſembler au Singe mais à Rhadamante. Ce conſeil ne ſeroit-il pas bien digne du Poëte qui le donne, & du Monarque qui le reçoit, mais il faut ſe ſouvenir que c'eſt là l'explication des Commentateurs & non le ſens de Pindare. Eſſayons maintenant de découvrir quel eſt le véritable ſujet de cette Ode, & le but que le Poëte s'y propoſe ; enſuite nous montrerons l'accord & l'enſemble de toutes ſes parties.

J'obſerve d'abord que la victoire d'Hiéron n'occupe qu'une bien petite partie de cette Ode, & qu'elle n'en eſt proprement que l'occaſion : j'ob-

ſerve enſuite que le Poëte adreſſe la parole non à Hiéron, mais aux Syracuſains ſes ſujets; que c'eſt encore à eux qu'il parle à la fin de la piéce, lorſqu'il dit que l'Homme vrai proſpere dans toute ſorte de gouvernement, dans la royauté, comme dans le gouvernement républicain; qu'il faut porter doucement le joug, & ne pas regimber contre l'éguillon. Enfin je conſidere l'une après l'autre toutes les maximes répandues dans cette Ode, & je vois qu'elles tendent toutes au même but. Ceux qui ont lû attentivement Pindare, ont dû remarquer que les maximes ou ſentences morales, ſont diſpoſées dans ſes pieces, comme les nerfs le ſont dans le corps humain; elles uniſſent & donnent du mouvement & de la vie à toutes les parties. La méthode ordinaire de Pindare eſt de jetter en avant une ſentence morale qu'il développe enſuite, en laiſſant à la ſagacité du Lecteur, le ſoin d'en faire l'application. Rapellons-nous donc de ſuite toutes les maximes répandues dans cette Ode. Nous trouvons d'abord qu'il faut s'acquitter envers un bienfaiteur par une juſte reconnoiſſance,

connoiſſance ; qu'on doit meſurer ſes entrepriſes ſur ſes forces ; que la Divinité qui diſpoſe des événemens au gré de ſes deſirs, maintient & éleve les hommes ſelon ſon plaiſir ; qu'il faut connoître qui nous ſommes, pour ne point former de projets trop vaſtes, & pour fermer, pour ainſi dire, les avenues de notre ame à l'envie ; qu'il faut ſe défier des médiſans & des fourbes ; que leurs efforts ſont impuiſſans contre l'homme de bien qui ſurnage comme le liege, lorſque la mer engloutit le filet ; qu'on doit aimer & haïr à découvert ; qu'il eſt inutile de diſputer contre la Providence ; & que le parti le plus sûr eſt de porter le joug impoſé ſur notre tête, &c. En voilà aſſez pour faire voir que le véritable but de cette Ode eſt d'exhorter les Syracuſains à la ſoumiſſion & à l'obéiſſance, par des motifs de reconnoiſſance envers Hiéron & par l'intérêt de leur propre ſûreté. Cet objet me paroît plus ſimple, plus grand & plus digne de Pindare, que tous ceux qu'on pourroit lui prêter. Y avoit-il un moyen de ſervir Hiéron plus utilement & plus conformément à ſon

goût que de travailler à l'affermiſſement de ſon autorité. Avec quelle adreſſe le Poëte n'a-t-il pas ſaiſi l'occaſion la plus favorable pour travailler à ce grand deſſein ? on ſait que les victoires remportées aux jeux ſolennels de la Gréce étoient regardées comme le dernier dégré d'honneur auquel un mortel pût parvenir. L'honneur ne ſe bornoit pas au vainqueur, ſa patrie y participoit. On célébroit cet heureux événement par des fêtes publiques : on faiſoit une brêche aux murs de la ville pour y recevoir le Vainqueur avec plus de pompe & plus d'éclat. L'hymne qui célébroit ſa victoire étoit chanté par toutes les bouches ; c'étoit un monument qui devoit illuſtrer la patrie dans tous les ſiécles. Il faut encore ſe rappeller le goût que tous les Grecs & les Syracuſains en particulier avoient pour la Poëſie & la Muſique, Ces deux arts, qui dans les tems reculés n'en formoient qu'un, étoient la baſe de l'éducation publique & particuliere. Combien n'importoit-il donc pas à Hiéron que les Syracuſains, ſes ſujets, qui ſe ſouvenoient encore d'avoir été

libres perdiſſent inſenſiblement ce ſouvenir dangereux & s'imprimaſſent bien les maximes que Pindare tâche de leur inſpirer ? Avec quelle adreſſe ce Poëte, ſans déclarer trop ouvertement ſon deſſein, n'a-t-il pas ramaſſé tout ce qui pouvoit faire valoir Hiéron auprès de ſes ſujets, & les prémunir contre tout eſprit de nouveauté. Il a caché ſa marche pour deux raiſons. La premiere afin qu'on fût moins révolté d'entendre un homme libre, citoyen d'une République zélée pour la liberté, prêcher trop ouvertement en faveur de la tyrannie. La ſeconde afin de s'inſinuer plus facilement dans les eſprits en leur cachant adroitement le terme où il vouloit les amener. Voilà ſans doute les cauſes de l'obſcurité & du déſordre apparent qu'on croit appercevoir dans cette Ode.

Il n'y a plus que deux choſes qui m'embarraſſent : la premiere c'eſt l'application de l'Epiſode d'Ixion, trop long pour n'avoir été inſéré dans cette piéce, que pour prouver le devoir de la reconnoiſſance : la ſeconde eſt l'eſpéce de violence que le Poëte ſe fait

enſuite, pour réprimer ſa bile & ne pas reſſembler au Poëte Archiloque; ſi connu par ſon humeur cauſtique & mordante, & qu'Horace a ſi bien peint dans ce vers.

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Pindare ne laiſſe échapper aucune occaſion d'inſulter à la mémoire d'Archiloque, quoiqu'il n'eût aucun motif perſonnel de ſe plaindre de lui, puiſqu'il y avoit près de deux ſiécles qu'il étoit mort; mais a-t-il voulu déſigner ici par le nom d'Archiloque quelqu'autre Poëte ſatyrique ſon contemporain & ſon ennemi? Je ne le crois pas, puiſque ce ſeroit le faire tomber dans le ridicule de ces mauvais Poëtes, dont Boileau s'eſt tant mocqué, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que Pindare eût voulu mêler ſes intérêts perſonnels, dans un ſujet qui avoit ſi peu d'analogie avec des démêlés Poëtiques. Cherchons donc dans l'hiſtoire du tems quelqu'autre perſonnage auquel ces applications conviennent mieux.

Je remarque qu'entre toutes les villes de la Gréce, celle de Syracuſe étoit la plus turbulente & la plus ſé-

ditieuſe ; qu'Hiéron qui la gouvernoit alors avec le titre de Roi ou de Tyran, car ces deux mots étoient preſque ſynonimes chez les Grecs, étoit d'un caractére ſoupçonneux & défiant. Que dès le commencement de ſon régne il avoit été ſi fort allarmé de l'amour que les Syracuſains avoient pour Polyzéle ſon frere, qu'il l'avoit forcé par ſes mauvais traitemens à s'exiler & à chercher de l'appui contre les mauvais deſſeins du Roi. Il eſt vrai que le commerce des gens de Lettres, attirés à ſa Cour de toutes les parties de la Gréce, avoient un peu adouci la férocité de ſon caractére ; mais dans ſa vieilleſſe il devint plus défiant & plus ombrageux qu'il n'avoit encore été : les Hiſtoriens rapportent qu'il fit mourir pluſieurs Citoyens diſtingués, & quelques-uns même de ceux qui poſſédoient le plus ſa confiance, ſans qu'on ſache ſi en effet ils le trahiſſoient ou s'ils en furent ſeulement ſoupçonnés. Je crois donc que c'eſt dans une de ces fâcheuſes circonſtances, & dans le tems où les eſprits des Syracuſains étoient peut-être effarouchés par quelque ſcène ſanglante, qu'Hiéron

ayant remporté la victoire aux jeux Pythiques ; Pindare composa l'Ode que nous examinons. Ixion sera ce Courtisan, ce Ministre artificieux, mis à mort par ordre du Roi, peut-être sur de faux soupçons, mais on sait que dans ces sortes d'avantures les malheureux ont toujours tort. Reprenons maintenant le fil de cette Ode pour en montrer la marche & l'ensemble.

Le Poëte adresse d'abord la parole aux Syracusains pour leur annoncer la victoire d'Hiéron : il l'attribue à une protection spéciale des Dieux. Lorsque le char d'Hiéron entroit dans la carriere, Diane & Mercure le couvroient de leurs propres mains. Mais si les Dieux se montroient si favorables au Tyran, les Grecs en récompense pensoient bien différemment sur son compte. Le nom de Tyran étoit détesté chez un peuple libre : en voici un exemple remarquable. Quoique la carriere des jeux Olympiques fût ouverte à tout Grec de condition libre ; Themistocle avoit représenté dans une de ces assemblées solennelles, qu'il étoit contre l'hon-

heur de la Grece, d'y ſouffrir les chars du Tyran de Syracuſe, & peu s'en étoit fallu que, conformément à cet avis, ces chars n'euſſent été mis en pieces. Pindare qui ne pouvoit ignorer cette diſpoſition générale des Grecs à l'égard des Rois, commence par ſe juſtifier, en montrant que parmi ceux qui avoient porté le ſceptre, quelques-uns avoient mérité l'eſtime univerſelle : c'eſt le ſens naturel de ces paroles : *Beaucoup d'autres avant moi ont chanté les vertus des bons rois* ; il ne manque pas de ſaiſir une ſorte de reſſemblance qui ſe trouvoit entre Cinyre, ancien roi de Cypre, honoré pour ſes bienfaits, & Hiéron qui venoit par ſon autorité de préſerver la ville de Locres des malheurs de la guerre ; la reconnoiſſance eſt un devoir ſacré, dont le mépris mérite les plus grands châtimens. Ixion en eſt un exemple. Admis aux feſtins des Dieux, il ne ſe ſervit des bienfaits de Jupiter que pour lui faire un outrage, en tentant de ſéduire Junon. Pindare rapporte aſſez au long l'entrepriſe du coupable & ſa punition. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il appuye ſur cet exem-

ple. Junon dans les fables eſt la diſtributrice des royaumes & le ſymbole de la royauté, & Ixion retrace aſſez naturellement l'image d'un favori ingrat, qui ne ſe ſert des bienfaits de ſon maître, que pour tenter de le ſupplanter. L'application s'en faiſoit naturellement au favori d'Hiéron ſoupçonné d'avoir aſpiré à la couronne. Cette idée échauffe la bile du Poëte; il eſt prêt à ſe déchaîner contre la mémoire du perfide. Puis, comme cette ancienne Prêtreſſe qu'on vouloit forcer à prononcer des imprécations contre Alcibiade, il ſe ſouvient qu'il eſt Prêtre pour bénir & non pour maudire. Il ſe confirme dans ce parti par l'exemple du mordant Archiloque qui avoit fait profeſſion publique de Satyrique & de Médiſant, & qui étoit mort dans la diſgrace & l'abandon. Le mot κακηγορίαι dont ſe ſert Pindare ne ſignifie pas médiſance dans cet endroit, mais imprécation *maledictum*; il eſt oppoſé à l'εὐφημισμός ou bénédiction. Après avoir fini ce qui regarde Ixion, l'eſprit du Poëte ſe trouve comme partagé entre Hiéron & ſon perfide favori. S'il parle de ce dernier, il va ſe

répandre en imprécations, mais cet emploi si cher à Archiloque, lui paroît vil & funeste, il va donc entamer l'éloge d'Hiéron, & prononcer des Euphémismes ou bénédictions. On sait combien les Anciens, par principe de religion, attachoient d'importance à ces sortes d'Euphémismes. On se rappellera sans peine toutes les tentatives que fit inutilement Crésus auprès de Solon, pour obliger le Philosophe à déclarer que le riche Crésus étoit le plus heureux des hommes. Pindare en use ici plus libéralement avec Hiéron; il lui donne en partage les richesses & la sagesse, & soutient que jamais dans la Grece aucun mortel ne l'a surpassé en dignité. Il célebre ses vertus civiles & militaires, & après lui avoir fait la salutation usitée, χαῖρε & lui avoir recommandé ses vers, il revient à son premier sujet par une maxime semblable à celle qui étoit gravée sur la porte du temple de Delphes : *Homme, connois qui tu es*, γένοιο δοῖος ἐσσὶ, μαθών Les Scoliastes qui ont donné cinq ou six explications de ce peu de mots, semblent avoir pris à tâche de n'omettre que la plus naturelle & la seule

vraie. Ce qui les a trompés, c'eſt que n'ayant pas apperçu le véritable objet de cette Ode, ils ont cru que le Poëte adreſſoit partout la parole à Hiéron, & lui donnoit le conſeil abſurde de devenir ce qu'il étoit déja : ceux qui ont traduit : *Sois toujours tel que tu es*, ont viſiblement altéré la vraie ſignification du mot γίνομαι qui ne veut pas dire continuer d'être, mais devenir : γένοιο μαθὼν n'a point d'autre ſignification que *fias* ou *ſis diſcens*, *diſce*. Ce tour eſt ſi familier dans la langue grecque, qu'il eſt ſurprenant que d'habiles gens aient pu s'y trouver embarraſſés. Pourquoi Pindare conſeille-t'il à tous les hommes en général d'apprendre à ſe connoître, de conſidérer ce qu'ils ſont ? C'eſt afin de ſe tenir à leur place, & de ne pas tomber dans la vicieuſe imitation qui caractériſe le Singe. Il oppoſe à ce caractere celui d'un homme droit qui a fermé tout accès à la ſéduction & à l'impoſture, d'un Rhadamante. Ce ſage conſeiller du roi Minos avoit rendu ſon nom immortel par une équité inflexible, c'étoit le Caton de la fable ; & il contraſte admirablement bien en

cette Ode avec l'inſinuant, & le traître Ixion. Le Poëte met enſuite les Syracuſains en garde contre les Frondeurs qui ſement la diſcorde & la calomnie. Quel profit, ajoute-t'il, peuvent-ils s'en promettre ? tandis que la mer abſorbe le filet, je ſurnage comme le liége ſur la face de l'onde ; cet èndroit eſt encore un de ceux qui a le plus dérouté les Commentateurs & les Interpretes. Pindare y parle en premiere perſonne, le moyen de croire qu'il ne parle pas de lui ? mais il faut faire attention 1°. à ce qui ſuit & à ce qui précede, & ſecondement, aux figures hardies qui caractériſent l'Ode en général, & le ſtyle de Pindare en particulier ; & alors on s'appercevra que ce n'eſt ici qu'un tour plus vif pour exprimer une maxime générale. Le Poëte ſe met ſubitement à la place de l'homme vertueux, & s'écrie dans ſon enthouſiaſme : *Que peuvent tous les efforts des méchans contre la vertu ? Que la mer engloutiſſe le reſte du filet ; je ſurnage comme le liege.* C'eſt par une ſemblable figure, qu'il donne dans l'Ode ſuivante des conſeils ſalutaires au même Hiéron ; car au lieu de lui dire :

Conformez-vous à ceux qui vous approchent ; ſoyez petit avec les petits ; grand avec les grands ; uſez avec reconnoiſſance de la fortune qui vous eſt échue en partage ; mettez vos richeſſes à profit pour votre gloire, en récompenſant libéralement les Poëtes qui ſont les diſpenſateurs de la renommée, il ſe met tout-à-coup à la place du roi, & dit : Si la fortune me comble de ſes dons, je ſerai petit avec les petits, grand avec les grands, &c. Nous trouverons encore un autre exemple de la même figure dans l'Ode que nous expliquons. *Il eſt impoſſible qu'un fourbe acquiere un crédit durable ſur des hommes vertueux, mais il peut par ſes artifices ourdir une trame dangereuſe : je déteſte ſon impudence, j'aimerai fidelement mon ami. Quant à mon ennemi, je le pourſuivrai ſans relâche & dans tous ſes détours, comme un loup acharné ſur ſa proie.* Voilà le ſecond exemple de cette figure poëtique : car c'eſt comme ſi le Poëte diſoit : on doit aimer fidelement un ami ; quant à un ennemi déclaré, on doit le pourſuivre ſans relâche, &c. C'eſt ici une de ces maximes de la morale

des tems héroïques, où tout ce qui portoit l'empreinte du courage & de la liberté paſſoit pour vertu : Socrate dans la ſuite combattit cette maxime, en montrant que la vertu ne peut conſiſter à faire du mal, même à un ennemi. Au reſte, on ne doit pas s'étonner que Pindare s'emporte ici contre les traîtres & les eſprits diſſimulés. Il eſt clair que c'étoient les ſeuls dont Hiéron eût quelque choſe à redouter dans Syracuſe. Quel citoyen eût oſé lui déclarer publiquement ſon mécontentement & ſa haine ? & puiſque le Poëte dans toute la piece travaille à l'affermiſſement du tyran, il ne pouvoit trop s'attacher à décrier dans l'eſprit des Syracuſains ces hommes ſéditieux & chagrins qui décrioient le gouvernement : il oppoſe à ces caracteres celui d'un homme vrai & ſincere, & il maintient qu'il eſt également heureux dans toute ſorte de gouvernement, dans la monarchie, comme dans l'état républicain. Enfin il termine ſa piece par des réflexions ſur la néceſſité de ſe ſoumettre à l'autorité établie, qui ſont toutes ſi claires & ſi préciſes, qu'un commentaire ne ſerviroit qu'à les affoiblir.

Voilà une piéce de Pindare remplie d'écarts, & preſque déſeſpérée, en ſuivant l'explication des Interprétes & des Scholiaſtes, ramenée tout naturellement à l'unité de deſſein la plus rigoureuſe : je ne doute point qu'avec de l'application & des recherches, on ne pût facilement ſoumettre à la même épreuve tous les ouvrages qui nous reſtent de ce Poëte, & ſi quelques-uns, en très-petit nombre, ſembloient s'y refuſer, ce ſeroit moins au Poëte qu'il faudroit s'en prendre, qu'aux cauſes que nous avons expoſées plus haut; mais ne ſuis-je pas bien ridicule de tomber moi-même dans un ſi long écart, en cherchant à juſtifier Pindare de ceux qu'on lui reproche ? je reviens donc à mon ſujet : Il s'agiſſoit de vérifier cette maxime d'Horace : *Denique ſit quodvis ſimplex duntaxat & unum.*

& de montrer que l'Ode n'eſt pas moins aſſujettie que les autres genres de Littérature à cette unité de deſſein : que la Dialectique Platonicienne eſt l'inſtrument univerſel de la raiſon, le fondement & la baſe de tous les genres de Littérature & de ſciences. Cette

premiere doit donc être regardée comme un centre de réunion pour tous les gens de Lettres ; ils ſont tous freres, puiſqu'ils ont une origine commune, &, pour ainſi dire, la même mere. La diſtinction des gens de Lettres en Orateurs, en Poëtes, en Grammairiens, en Philoſophes, en Théologiens, n'eſt que la diſtinction d'une même famille en pluſieurs branches.

CHAPITRE III.

De l'Eſprit, ou des diſpoſitions naturelles requiſes pour devenir Homme de Lettres.

J'Ai dit, dans le Chapitre précédent, que le premier ſoin du Cultivateur étoit de connoître la nature du terrein, afin d'y proportionner le genre de culture & la qualité des ſemences, ſans quoi il ne retireroit point de ſes travaux le fruit qu'il pourroit s'en promettre. Il faut donc tâcher de connoître quelles ſortes d'eſprits ſont propres aux Lettres en général, & à cha-

que genre de Littérature en particulier.

Quant aux diſpoſitions générales, propres à former l'Homme de Lettres, Platon s'eſt plu à les détailler dans pluſieurs de ſes dialogues. La premiere qualité qu'il exige eſt une certaine élévation d'ame qui lui faſſe regarder avec dédain les honneurs, les richeſſes & tout ce qui ne ſauroit contribuer à le rendre plus éclairé & plus vertueux. La ſeconde, eſt une fermeté de courage qui non-ſeulement le défende contre les attraits de la molleſſe & de la volupté; mais qui l'éleve au-deſſus de la crainte de la pauvreté, du mépris, & même de la mort, lorſqu'il doit la braver, pour ſe maintenir dans le poſte qu'il s'eſt choiſi. La troiſieme, eſt un violent amour de la liberté, qui lui fait briſer tous les liens nuiſibles aux progrès de ſa raiſon. La quatrieme, eſt une ſoif inſatiable de connoiſſances, & l'amour de la retraite. Comme le ſoin de ſon ame eſt le ſeul qui le touche, eſt-il ſurprenant qu'il ſoit plus avare de ſon tems, que ne l'eſt communément de ſon argent le reſte des hommes? Enfin

le même Philoſophe exige dans celui qui ſe conſacre aux Lettres une certaine opiniâtreté de caractere qui l'empêche de ſe laiſſer abbatre par les difficultés, une conception facile & une mémoire excellente, deux qualités qui ſe trouvent rarement réunies, & ſans leſquelles cependant il eſt difficile de faire des progrès conſidérables ; car un travail infructueux inſpire inſenſiblement le dégoût. Le même demande des paſſions fortes, parce que c'eſt là, pour ainſi dire, l'étoffe dont ſe font les grands hommes en tous les genres, & une raiſon ſupérieure à ces paſſions, pour les contenir & les diriger vers un but utile. Voilà, en peu de mots, les qualités que Platon exige dans celui qui ſe conſacre à la Philoſophie & aux Lettres : mais il eſt évident par cette expoſition, ou que Platon a voulu donner l'idée d'un Homme de Lettres accompli, & tel qu'il ne s'en trouve plus, ou qu'il s'eſt peint lui-même dans ce tableau. Ce n'eſt point pour des hommes de cette trempe, qu'on doit écrire des traités, ils portent en eux-mêmes un guide plus sûr que Platon lui-même ; la nature qui les a ſi

heureuſement formés, ſaura bien, ſans qu'on s'en mette en peine, les amener à la place qu'elle leur a deſtinée : il n'en eſt pas de même de la plûpart des hommes qui naiſſent avec des talens ordinaires; ſouvent ils s'ignorent eux-mêmes, & ſont ſujets à ſe méprendre ſur le choix de leurs études : le plus ſouvent des raiſons de convenance, d'intérêt, de bienſéance, les liaiſons, le hazard même en décident, & ce n'eſt qu'après bien du tems & des travaux longs & inutiles, que quelques-uns commencent à s'appercevoir qu'ils s'étoient trompés. Quel ſervice plus important pourroit-on rendre aux lettres, que de mettre tous ceux qui s'y deſtinent en état de bien choiſir le genre auquel ils ſont naturellement propres ? Cette entrepriſe, pour être bien exécutée, exigeroit, je l'avoue, des lumieres qui me manquent ; je ne laiſſerai pas cependant de rapporter ici ce que la lecture & la réflexion ont pu m'apprendre à ce ſujet.

Toutes les ames humaines ſont eſſentiellement les mêmes, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont toutes douées de la perception ou de la faculté de connoître

les objets qui frappent les ſens, de celle de comparer leurs idées, & d'en former des raiſonnemens, de celle de conſerver ces idées comme en dépôt, pour ſe les rappeller au beſoin : enfin elles ſont toutes ſenſibles, c'eſt-à-dire, capables de ſe paſſionner, ſoit par la préſence, ſoit par le ſouvenir des objets. Ces différentes opérations de l'ame ſont appellées des facultés, & on les diviſe ordinairement en trois, *jugement*, *mémoire* & *imagination*. Quoique cette diviſion ne ſoit peut-être ni bien sûre ni bien exacte, puiſqu'elle ne comprend point la premiere perception des objets, rien n'empêche que nous ne nous en ſervions ici au défaut d'une meilleure : Seulement nous établirons au-deſſus de ces facultés premieres, une faculté ſupérieure pour diriger leurs opérations vers un but, & les faire concourir au même objet, & nous la nommerons la raiſon. C'eſt cette faculté ſupérieure, épurée & perfectionnée par l'art, que nous avons établi pour principe de toutes les ſciences & de tous les genres de Littérature dans le chapitre précédent. D'où il ſuit que tous les hommes, ſans

distinction, étant doués essentiellement des mêmes facultés naturelles & d'une raison capable d'être perfectionnée par la Dialectique Platonicienne, ont au moins des dispositions éloignées pour tous les genres de Littérature & de sciences, & qu'il n'en est point pour lequel ils n'ayent quelque aptitude : mais d'un côté, ces différentes qualités étant inégalement partagées dans les individus, puisque l'un excelle par l'imagination, l'autre par le jugement, un troisieme par la mémoire ; & d'un autre côté, les différens genres de Littérature empruntant plus ou moins de secours de ces diverses facultés de l'ame ; de-là naissent les différentes dispositions que l'on remarque dans les hommes, plutôt pour un genre que pour un autre. Plus ces facultés naturelles sont, pour ainsi dire, à l'unisson, sans qu'aucune domine sur les autres, plus le goût est vague & a de peine à se décider pour aucun genre en particulier ; plus, au contraire, elles sont inégalement distribuées dans le même individu, & plus l'une est dominante, plus le goût est décidé pour un genre exclusive-

ment à tous les autres. Ces deux ſortes d'eſprits ont des avantages reſpectifs l'un ſur l'autre : pour faire connoître en quoi conſiſtent ces avantages, il faut encore recourir à une diviſion ; car ou les premiers, en qui ſont dans une égale proportion toutes les facultés, ne les ont que foibles, & tels ſont les hommes ordinaires ; ou ils les ont exquiſes, & ils forment alors la claſſe des gens d'eſprit, dont les connoiſſances ſont étendues, qui raiſonnent bien ſur toutes ſortes de ſujets, & qui ſont également propres à tout entreprendre ; & ce ſont là les perſonnes les plus agréables dans le commerce de la vie, & qui brillent le plus dans l'uſage ordinaire de la ſociété : mais ces hommes aimables deviennent rarement de grands Auteurs, parce que leurs goûts trop variés, ſe croiſent & s'embarraſſent mutuellement, ils forment ſucceſſivement un grand nombre de projets qui ſe détruiſent avant que de pouvoir être exécutés : peut-être même ceux dont je parle ici, ſont-ils entierement incapables de réuſſir en aucun genre, ſi ce n'eſt dans ceux qui ſont

compoſés comme l'Hiſtoire, qui offrent une grande variété, & qui demandent le concours de pluſieurs qualités, ſans exiger abſolument qu'aucune ſoit dominante. La même diviſion doit s'obſerver à l'égard de ceux qui ſont pourvus de quelque faculté dominante; car ou cette faculté n'eſt elle-même que dans un dégré médiocre, ſans avoir rien d'éminent; & alors, quoiqu'elle ſuffiſe pour attacher fortement celui qui la poſſede à un genre décidé, elle ne ſuffit pas pour l'y rendre excellent, & n'en fait jamais qu'un Auteur du ſecond ordre; ou elle agit dans toute ſon énergie, & elle eſt tellement dominante qu'elle ſubjugue toutes les autres, & les empêche de ſe développer même au dégré où elles ſe trouvent dans le commun des hommes; & alors elle produit des hommes à talens, mais ſinguliers & biſarres, merveilleux dans leur genre, ſtupides ou extravagans dans tout le reſte: ou bien enfin cette qualité dominante & exquiſe brille & ſe diſtingue par deſſus toutes les autres, ſans les effacer ni les empêcher de ſe montrer à leur place, elle les embel-

lit, & en revanche elle en tire du luſtre ; c'eſt de cette trempe que ſont forgés, ſi j'oſe employer cette expreſſion, les eſprits ſupérieurs, & un petit nombre de grands hommes dont les ouvrages ſont & feront à jamais l'admiration de l'univers.

Ceux qui ſont nés avec des paſſions fortes, une imagination ardente, qui ſont vivement émus & comme tranſportés hors d'eux-mêmes par la préſence ou par le ſouvenir des objets touchans, terribles ou gracieux, ont des diſpoſitions pour la Poëſie, & peuvent ſe diſtinguer dans ce genre.

Ceux qui aux mêmes qualités, dans un dégré moins éminent, joignent encore de la ſoupleſſe dans l'eſprit, de la pénétration, une élocution naturelle & facile, ſe diſtingueront dans l'Eloquence.

Les eſprits naturellement ſyſtématiques qui enchaînent leurs idées, qui analyſent leurs ſenſations, qui ſont plus jaloux de ſavoir pourquoi ils reſſentent du plaiſir que d'en goûter ou d'en inſpirer, formeront des Littérateurs habiles.

Ceux qui réuniſſent à cet eſprit ſyſtématique un génie actif & inquiet, que tous les événemens intéreſſent, pour qui rien de ce qui concerne l'humanité n'eſt indifférent, s'attacheront avec ſuccès à la Politique ou ſcience du Gouvernement.

Il eſt une autre trempe d'eſprits réfléchis & contemplateurs, concentrés en eux-mêmes, & peu curieux de tout ce qui ſe paſſe au-dehors, dont toute l'étude tend à ſe connoître, & à perfectionner leur raiſon; ce ſont les eſprits philoſophiques.

Les Géometres peuvent être regardés comme les bâtards de la Philoſophie. A l'exemple de leurs freres, ils ſe conſacrent tous entiers à la recherche de la vérité; mais incapables de la ſaiſir dans les opérations pures de l'intellect, ils lui donnent du corps pour la ſaiſir par les ſens & tâchent de la circonſcrire dans des figures: quoique leurs ſpéculations ſoient toujours étrangeres à l'amélioration de leur ame, ils y reſtent attachés par le ſeul plaiſir des découvertes. Quelques-uns portent leurs ſpéculations ſur les arts & ſur

ſur les différentes parties de l'univers, & ſe rapprochent davantage des beſoins de la ſociété, ils deviennent Méchaniciens, Aſtronomes, Phyſiciens, &c.

Enfin il y a des hommes en qui la mémoire domine ſur toutes les autres facultés, qui ſemblent ne vouloir rien ignorer de tout ce qui s'eſt paſſé, qui tiennent regiſtre des faits, des tems, & des opinions. Tels ſont les Grammairiens, qu'on nomme *Erudits*, & qu'on peut regarder comme les dépoſitaires des tréſors littéraires.

Le premier ſoin de ceux qui ſe deſtinent aux lettres, doit donc être d'examiner attentivement quelle eſt leur faculté dominante, & à quel genre de littérature ils ſont naturellement propres: mais ce point eſt difficile à connoître. Tous les hommes ſont ſujets à ſe flatter ſur cet article, & à ſe croire munis des plus brillantes qualités; une longue & malheureuſe expérience ſuffit à peine pour leur faire ouvrir les yeux. Des Maîtres habiles qui ſe ſeroient long-tems occupés de la connoiſſance & du diſcernement des eſprits, & qui appliqueroient

leurs disciples dans un age mûr aux différens genres de Littérature, pour lesquels ils se sentiroient le plus de penchant, seroient sans contredit les meilleurs juges de leurs talens respectifs. Telle étoit la pratique des Anciens. Isocrate, après avoir long-tems étudié les dispositions de ceux qui venoient l'entendre, engageoit les uns à embrasser la politique, exhortoit les autres à écrire l'Histoire, & en réservoit quelques-uns pour l'exercice de sa profession : Socrate, le modele des Maîtres, ne se vantoit que de son adresse à bien connoître les esprits, & à les appliquer au genre de travail auquel ils étoient propres : les anciens Maîtres avoient en cela un grand avantage sur les Modernes; ceux qui alloient les entendre, étoient des hommes faits qui ne cherchoient dans leur commerce qu'à perfectionner leurs talens; l'esprit dans toute sa force laissoit bientôt appercevoir à des yeux observateurs de quoi il étoit naturellement capable; au lieu que parmi nous, il n'y a guere, que des enfans qui aillent écouter des Maîtres, & on a grand soin de les retirer d'entre

leurs mains au moment où ils commencent à en avoir beſoin. Abandonnés enſuite à eux-mêmes, ils errent long-tems, ſans ſavoir quelle route ils doivent ſuivre; ce n'eſt qu'en tatonnant, & après bien des écarts inutiles, qu'ils parviennent à ſe mettre ſur la voie. Je ſais qu'il eſt des hommes qui ont moins beſoin d'être inſtruits, que d'être ſimplement avertis: ils ſont nés avec des diſpoſitions ſi heureuſes, qu'un léger ébranlement ſuffit pour leur donner toute l'activité qui leur eſt néceſſaire. C'eſt, pour ainſi dire, un atlas de matieres combuſtibles qui n'attend qu'une légere étincelle pour produire un vaſte incendie. Ainſi Thucydide aſſiſtant à une lecture publique de l'Hiſtoire d'Hérodote ne put contenir ſes larmes, pendant que tous les autres ſe répandoient en applaudiſſemens, & devint dès ce moment un Hiſtorien accompli. Le fameux Diogene ayant trouvé dans Antiſtene le maître qu'il cherchoit, ne voulut jamais conſentir à ſe ſéparer de ce Philoſophe, quelque violence que celui-ci employât pour l'éloigner; & comme il en vint aux outrages & aux

menaces : frappe, lui dit Diogene ; mais continue de parler, tu ne trouveras point de bâton assez dur pour m'éloigner de toi : parmi nous le jeune Moliere conduit par hazard à la Comédie, n'eut plus de repos qu'il ne fût devenu le modele des Auteurs comiques. Mallebranche, après s'être essayé inutilement sur divers genres de Littérature, tomba par hazard sur un livre de Descartes, & devint tout-à-coup le plus profond Métaphysicien de notre Nation. Enfin Ovide, Despréaux, Racine se sentirent irrévocablement entraînés dans la carriere poétique, malgré les persécutions qu'ils eurent à essuyer de la part de leur famille. De pareils caracteres, comme je l'ai déja dit, peuvent sans risque être abandonnés à eux-mêmes : mais il ne faut pas croire que ce soient là les seuls hommes propres aux Lettres, ni même qu'on doive toujours les regarder comme les génies de la meilleure trempe. Il y a des esprits naturellement pésants & tardifs, qui croupiroient dans l'inaction, abandonnés à eux-mêmes, & qui à l'aide d'une excellente culture

deviennent ſouvent ſupérieurs à ceux qui montroient les plus heureuſes diſpoſitions. Tels furent dans l'antiquité Xenocrate & Cléanthe, comparés l'un & l'autre par leurs Condiſciples à l'animal le plus ſtupide & le plus lent, & qui à force de travail devinrent les lumieres de leur ſiécle & les précepteurs du genre humain. C'eſt ſur-tout à ceux là qu'il importe de ſe bien connoître & de ſuivre conſtamment la route où ils ſont entrés ſans regarder en arriere ni ſe laiſſer rebuter par les obſtacles. Mais comment s'y prendront-ils pour choiſir ſûrement. Depuis que nous avons ſubſtitué le commerce des livres à celui des Maîtres ; ce n'eſt plus qu'aux différentes impreſſions qui nous viennent de la lecture que nous pouvons reconnoître notre goût & le genre de Littérature auquel nous ſommes naturellement propres : on peut dire en général que les ouvrages qui font ſur nous l'impreſſion la plus profonde, ſont les plus analogues à notre façon de ſentir & de penſer ; il y a encore quelques obſervations à faire ſur la nature du ſentiment qu'ils

nous font éprouver. Il faut prendre garde ſi c'eſt ſimplement comme hommes que nous ſommes affectés, ou comme hommes de Lettres. La peinture vraie & naïve du ſentiment a des droits ſur notre cœur; il ſuffit d'être homme & ſenſible pour en être affecté; il en eſt de même d'une vérité démontrée clairement, elle ſubjugue notre eſprit & arrache notre aſſentiment: il en eſt encore à peu près de même de tout ouvrage excellent en quelque genre que ce ſoit; il a des droits ſur le ſuffrage de tous ceux qui ſont en état de l'apprécier & de l'entendre, il procure néceſſairement une ſorte de plaiſir; mais ce plaiſir eſt plus ou moins vif, ſelon nos diſpoſitions naturelles & l'analogie qui ſe trouve entre la nature de notre eſprit & celui de l'Auteur: les ouvrages qui nous ſaiſiſſent, qui s'emparent de toutes les facultés de notre ame, qui en déploient l'activité naturelle qui nous pourſuivent, pour ainſi dire, juſques dans le ſommeil & dans nos rêves, ſont inconteſtablement ceux qui ont le plus d'analogie avec la ſorte d'eſprit dont nous ſommes pour-

vus, & auxquels par conſéquent nous devons nous attacher par préférence & preſque excluſivement. Si après nous être pénétrés de la lecture d'un Auteur, nous éprouvons fortement le deſir de lui reſſembler, ſi nous nous trouvons diſpoſés à marcher ſur ſes traces ou à ſes côtés; notre choix eſt fait, il ne faut plus que du travail & de l'ardeur pour parvenir au terme que nous nous propoſons. Si avec cette précaution nous ne réuſſiſſons pas encore, ce ſera ou la faute de la nature, qui ne nous avoit donné qu'une meſure trop foible de talens, ou la nôtre pour nous être trop hâtés & n'avoir pas attendu le point de maturité néceſſaire pour toutes les ſortes de productions.

Comme la lecture d'un ouvrage peut nous affecter de pluſieurs manieres, & exciter l'activité de notre eſprit ſur des objets totalement différens; il eſt néceſſaire, pour éviter les mépriſes ſur une matiere auſſi importante, de faire encore quelques obſervations. Je ſuppoſe que pluſieurs de ceux qui ſe deſtinent aux Lettres ouvrent un livre quelconque, les

Poëmes d'Homere par exemple. Tous ceux à qui la nature a donné le goût du vrai & du beau, ſeront affectés de cette lecture, mais ſur le plus grand nombre elle ne produira qu'une impreſſion vague & une admiration ſtérile qui n'excitera l'activité de l'ame ſur aucun objet en particulier : parmi les autres, l'un portera ſon attention ſur la beauté du ſtile ; il en admirera la nobleſſe, la rapidité, la ſimplicité majeſtueuſe ; il remarquera l'artifice & la vérité des harangues : l'autre voudra découvrir l'art du Poëte ; il cherchera comment d'un ſujet ſi ſimple & ſi ſtérile en apparence il a ſu tirer une ſi grande variété d'événemens ſurprenans & inattendus ; avec quel art il mêle l'action au récit : comment il ſait ſe transformer en cent manieres différentes, ſans ceſſer d'être le même ; il diſtinguera l'action du Poëme d'avec les Epiſodes dont il eſt enrichi. Un troiſiéme ne ſe piquera que de bien entendre cet Auteur, il fixera la vraie ſignification des mots, il étudiera les uſages, la forme des habits & des armes, il voudra connoître tout ce qui regarde les prin-

cipaux Acteurs, leur âge, leur patrie, leur famille, &c. Un quatriéme ſera ſurpris de ſe trouver au milieu d'une aſſemblée de rois, égaux en naiſſance & ſoumis volontairement à un chef, il examinera quels liens les tenoient réunis & quelle cauſe alluma entr'eux une diſcorde fatale; d'où une armée ſi nombreuſe pouvoit tirer ſa ſubſiſtance, quelles étoient les reſſources des deux partis, & quels étoient les principes de l'adminiſtration politique; enfin en quoi conſiſtoit le Droit des gens. Un cinquiéme croira voir les paſſions perſonifiées & des préceptes de morale déguiſés ſous le voile de l'allégorie. Il obſervera avec le plus grand ſoin les malheurs qu'entraînent l'orgueil, la vengeance, la complaiſance aveugle des peres pour leurs enfans, l'ambition des rois, les foibleſſes de l'amour, &c. Un ſixiéme, le compas à la main, demandera compte au Poëte de ſes hardieſſes, analyſera le ſentiment & traitera le merveilleux d'abſurde, tandis qu'un ſeptiéme plein d'enthouſiaſme ſe livrera tout entier aux paſſions dont le Poëte étoit agité lui-

même. Il verra la nature entiere s'animer ſous ſon pinceau & ſans pouvoir ſe rendre compte des mouvemens qu'il éprouve, il s'abandonnera au plaiſir d'admirer & de jouir. Le premier eſt un Orateur, le ſecond un Littérateur, le troiſiéme un Grammairien, le quatriéme un Politique, le cinquiéme un Philoſophe, le ſixiéme un Géometre, le ſeptiéme un Poëte; ou du moins ils ont reçu de la nature chacun en particulier les diſpoſitions requiſes pour réuſſir dans chacun de ces genres différens, ils acheveront de s'en aſſurer en répétant la même épreuve ſur des ouvrages d'une autre nature, & particulierement ſur ceux qui ont le plus de réputation dans le genre pour lequel ils ſe ſentent le plus de goût, & en mettant eux mêmes la main à la plume : ils s'examineront, non-ſeulement dans leurs lectures, comme je viens de le dire, mais encore dans les momens où l'ame débarraſſée de toute occupation & de toute inquiétude retombe, pour ainſi dire, ſur elle-même; ils tâcheront de la ſurprendre dans ces momens pour découvrir de quel côté ſon pen-

chant l'entraîne, enfin ils étudieront juſqu'à leurs rêves ; car dans un choix de cette importance, il n'y a rien à négliger. Si après un ſcrupuleux examen ils ſont encore embarraſſés & ne ſavent à quoi ſe décider, c'eſt une marque ſenſible que la nature ne leur a donné aucune diſpoſition décidée pour les Lettres, ils les abandonneront, s'ils ſont ſages, ou du moins ils n'y chercheront que leur amuſement & leur ſatisfaction particuliere, ſans ambitionner la gloire de s'y diſtinguer. Si au contraire ils ont été aſſez heureux pour ſaiſir les indications de la nature & pour s'aſſurer de la route qu'ils doivent tenir.

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.

C'eſt alors qu'il faut ſe remplir de courage & d'ardeur & ſuivre opiniâtrement leur premier deſſein ſans porter leurs regards en arriere ni ſe laiſſer détourner à droite ou à gauche. Ils doivent regarder comme autant de piéges dangereux ces dégoûts paſſagers, cet amour de la nouveauté & du changement, ces illuſions de l'amour propre qui nous perſuadent que nous pouvons tout entreprendre, en

un mot tout ce qui tendroit à les ralentir dans leur courſe & à leur faire enfanter de nouveaux projets. Parlons maintenant des divers inconvéniens qui peuvent troubler les diſpoſitions de la nature, & empêcher qu'on ne tire de ſes dons tout le parti poſſible.

Indépendamment des deux écueils communs à toutes les profeſſions, l'amour du plaiſir & la nonchalance; il en eſt encore deux à redouter pour ceux qui entrent dans la carriere des Lettres.

Le premier eſt une émulation mal entendue; je veux parler de l'empreſſement aveugle avec lequel on imite quiconque a réuſſi en traitant quelque ſujet. Comme on ſe perſuade aiſément n'être inférieur en rien à ces auteurs du côté de l'eſprit, on ſe flatte d'obtenir les mêmes lauriers, & l'on s'embarque dans une entrepriſe ſur laquelle on n'a point aſſez médité, & qui demanderoit ſouvent, pour être exécutée avec ſuccès, une ſorte d'eſprit entierement différente de celle dont on ſe trouve pourvû par la nature. De-là cette foule d'avortons qui

ſe traînent à la queue d'un ouvrage qui a fait ſenſation dans le public. Ce n'eſt pas qu'on doive blâmer l'émulation lorſqu'elle eſt contenue dans les bornes de l'honnêteté & de l'utilité publique ; nous devons à ce principe d'excellens ouvrages, témoin le Traité du ſublime de Longin, qui probablement n'eût jamais vu le jour, ſi Cécilius n'eût donné un Traité médiocre ſur cette matiere : mais cette rivalité n'eſt pardonnable qu'à des hommes qui ont long-tems médité ſur la même matiere, & qui ſont en état de préſenter des vues plus profondes & plus ſaines. Quant à ceux qui ne laiſſent appercevoir qu'une malignité inſolente & l'envie de déprimer les talens ; on ne peut que les mépriſer & les plaindre : on regrette quelquefois que des gens, qui d'ailleurs ne manquent pas d'eſprit, n'en faſſent pas un meilleur uſage.

Il eſt une autre ſorte d'émulation qui part d'un motif plus pardonnable, & qui ne laiſſe pas d'être néceſſairement très-funeſte à ceux qui s'y livrent ſans examen. C'eſt celle que nous inſpire l'exemple de nos

peres ou de nos proches, qui ſe ſont rendu célébres dans quelque genre de Littérature. On regarde leur réputation comme la partie la plus précieuſe de leur héritage, & l'on s'engage par ce ſeul motif dans la même carriere, ſans faire attention que les qualités de l'eſprit ne ſe tranſmettent point avec le ſang, & que c'eſt un phénomene bien extraordinaire dans les Lettres qu'un fils qui remplace dignement ſon pere. Les Periclés, les Socrates, les Cicerons, ſi capables de bien former leurs enfans, & qui n'épargnerent ni ſoins ni dépenſe pour leur éducation, ne purent parvenir à en faire même des hommes médiocres.

Le ſecond inconvénient eſt encore plus dangereux dans l'application des facultés naturelles & dans le choix des études; je veux parler de cette complaiſance aveugle pour les caprices & pour les goûts du public qui nous fait tout ſacrifier & tout entreprendre pour parvenir à lui plaire; on ſe jette dans le genre que l'on voit le plus applaudi, ſans ſeulement examiner ſi l'on eſt en état de s'y diſtin-

guer, & l'on néglige les études ſouvent plus ſolides & plus analogues à nos talens, parce qu'elles n'offrent point une réputation auſſi brillante. On ne ſauroit dire à quel point cette aveugle complaiſance a nui parmi nous aux progrès des Lettres. Comme la Poëſie par ſes ornemens eſt propre à faire une impreſſion plus profonde ſur l'ame du peuple, elle a tellement pris le deſſus dans l'eſtime publique qu'elle a pour ainſi dire étouffé tous les autres genres de littérature. Les bienſéances & les devoirs d'une Profeſſion grave nous ont à peine conſervé quelques Orateurs : l'Hiſtoire, la Philoſophie, la Littérature, la Politique, n'ont été regardées que comme le partage des eſprits du ſecond ordre, de ceux qui ne pouvoient aſpirer à rien de plus grand : on ſent aiſément combien ce préjugé ridicule a dû être funeſte aux progrès de ces genres. Citons-en quelques exemples. Perſonne ne refuſe à la Motte & à Saint-Evremond de la délicateſſe, de la ſuite, & même de l'étendue dans l'eſprit : avec du travail ils euſſent pû devenir l'un & l'autre excellens Littérateurs : mais

comme la Poëſie étoit le talent dont on faiſoit le plus de cas en France, ils ont mieux aimé ſe rendre ridicules par de méchans vers, que de ſe renfermer dans les bornes que la ſage nature leur avoit preſcrites. Saraſin a fait connoître par quelques échantillons qu'il avoit ſaiſi le vrai ton de l'Hiſtoire, mais il ſacrifia ſans peine ce talent ineſtimable au goût futile des Poëſies galantes, qui étoient alors à la mode. Je cite ces exemples entre mille : à voir l'effroyable multitude de Poëtes & de Romanciers, dont la France a été infeſtée depuis environ deux ſiécles, on jugeroit que jamais nation n'a été ſi libéralement partagée des dons des Muſes ; cependant beaucoup de gens doutent encore que nous ayons ſaiſi le vrai goût de la Poëſie, & que la France ait produit un Poëte. Il eſt certain du moins qu'aucun peuple ne ſembloit plus éloigné de ce genre de Littérature, ſoit par la nature de ſa langue inflexible & monotone, ſoit par ſa croyance ennemie de la fiction & des fables, ſoit enfin par la légereté & la douceur de ſon caractère qui le rend peu ſuſcep-

tible des grandes paſſions & des élans du génie. Si malgré ces obſtacles les ouvrages de nos Poëtes ont acquis de la célébrité & ſont parvenus à ſe faire rechercher de nos voiſins, il faut admirer ce que peut l'induſtrie humaine, encouragée par la voix publique. Je compare nos meilleurs ouvrages de Poëſie à ces palais que le luxe des Romains ſe plut autrefois à conſtruire au milieu des lacs & même au ſein de la mer : ce n'étoit pas ſans doute une choſe ſans mérite que d'avoir forcé la nature, mais ils faiſoient regretter aux vrais connoiſſeurs qu'on n'eût pas mieux employé tant de travaux & de dépenſes

A Dieu ne plaiſe que je veuille déprimer ici le mérite de la Poëſie, ni rien diminuer de la juſte admiration qu'on doit aux vrais Poëtes. Mais je voudrois que ce ſentiment fût moins excluſif pour les autres genres de Littérature qui, tout bien examiné, ne cédent peut-être point à la Poëſie du côté de l'agrément dans l'eſprit des hommes ſenſés & qui la ſurpaſſent infiniment du côté de l'utile. Ce que j'avance à ce ſujet deviendra très-ſen-

ſible ſi l'on conſidére la nature de la Poëſie & les reſſorts qu'elle employe pour nous plaire. Il eſt certain que bien analyſée elle ſe réduit à une douce illuſion, & qu'elle ne nous émeut qu'en flattant les paſſions, c'eſt-à-dire la partie inférieure de l'ame, le ſiége du déſordre & des paſſions. Plus nous ſommes foibles & paſſionnés, plus elle a d'empire ſur nos cœurs; ainſi les femmes & les enfans en ſont beaucoup plus vivement affectés que les hommes ſages & ſenſés. Si l'on ſuppoſe un homme éclairé, ſolidement vertueux, appliqué à ſes devoirs & accoutumé à ſuivre conſtamment la voix de la raiſon; à peine la Poëſie la plus paſſionnée pourra-t-elle effleurer ſon ame, le tendre Racine ne ſera pour lui qu'un preſtigiateur adroit, qui a épié le côté foible de nos ames, & qui par là n'a fait que les rendre plus foibles encore (*). On ne ſera guère plus diſpoſé à juger favorablement de la Poëſie ſi l'on conſidére les matieres dont elle s'occupe

* Je ne parle point ici de Corneille; ce n'eſt point un Poëte; c'eſt un Politique profond, c'eſt un génie ſublime, un grand homme enfin, qui s'eſt énoncé en langage meſuré.

& ſe nourrit, ce ne ſont que des fictions & des fables, c'eſt-à-dire des menſonges auxquels elle s'efforce de donner un air de vérité, ou bien des matieres triviales qu'elle tâche d'embellir pour leur donner un air de nouveauté : elle ſe plaît à faire éclorre des roſes ſur des ronces. Les ſublimes ſpéculations, les raiſonnemens profonds ſont des écueils qu'elle doit éviter ſous peine de devenir froide & languiſſante. Elle peut ſéduire & perſuader, mais elle ne peut éclairer ni convaincre. Conſidérons-la maintenant dans les Poëtes qui l'exercent avec le plus de ſuccès. C'eſt une ſorte d'yvreſſe habituelle qui les emporte ſans ceſſe loin d'eux-mêmes & qui uſe les facultés de leur ame ſur des objets qui lui ſont étrangers & qui ne peuvent contribuer à ſon amélioration. Loin de préſerver des paſſions, elle les nourrit & les enflamme; elle rend ordinairement l'eſprit vain, préſomptueux, violent emporté, trop ſenſible au mépris & aux louanges de la multitude, c'eſt-à-dire, des ignorans & des ſots. Je ne nie pas qu'un Poëte ne puiſſe avoir des ver-

tus morales, mais je crois qu'il en eſt moins redevable à l'exercice de ſon art qu'à la Nature, & à l'étude de la Philoſophie. Que l'on mette en balance la joie pure, la douce ſatisfaction que procure l'étude de ſoi-même & l'application à tous les autres genres de Littérature, avec les tranſports, l'inquiétude & tous les autres inconvéniens qu'entraîne l'exercice de la Poëſie, & qu'on juge après cela ſi les faveurs des Muſes ſont véritablement dignes d'envie, & ſi l'on a eu raiſon d'accorder une préférence auſſi décidée aux Poëtes ſur tous les autres gens de Lettres.

CHAPITRE IV.

Des Inſtrumens ou Organes propres à cultiver l'Eſprit.

APRÈS avoir reconnu les diſpoſitions que la nature nous donne pour quelque genre de Littérature ; il ne s'agit que de les ſeconder & d'en favoriſer le développement en y appli-

quant à propos les inſtrumens propres à la culture de l'eſprit.

Le premier eſt un inſtrument animé, c'eſt-à-dire, un bon Maître. Si pour apprendre les arts & même les jeux un peu compliqués, nous avons beſoin qu'on nous les montre; ſi pour devenir habile Horloger ou bon joueur d'échets, il ne ſuffit pas de lire les Traités faits ſur ces matieres; doit-on préſumer que l'art le plus difficile de tous, celui de former ſon cœur & de perfectionner ſa raiſon, demande moins d'application & moins de ſecours? Il faut expliquer ici ce que nous entendons par un Maître. Je ne parle point ici d'un Maître de langues, ni d'un Profeſſeur gagé pour donner des leçons d'Eloquence ou de Philoſophie à une troupe d'enfants ramaſſés au haſard & qu'il connoît à peine: qu'on me trouve un homme qui regarde ſon emploi comme une des fonctions les plus importantes de l'Etat, qui ſe croie choiſi par la Patrie pour lui former des Citoyens capables de la ſervir utilement un jour, qui ait fait une étude approfondie des eſprits, & qui ſache tou-

jours les appliquer au genre de travail auquel ils ſont propres, qui puiſſe & qui veuille dans tous les tems ſe mettre à la portée de ceux qui l'écoutent, qui leur faſſe naître des doutes & leur inſpire à la fois le déſir & les moyens d'en trouver la ſolution; qui croie qu'enſeigner ne conſiſte pas à planter ſes propres idées dans des têtes peu diſpoſées à les recevoir, mais à développer & à rectifier celles que la nature y fait germer; qu'on me trouve, dis-je, cet homme rare & je reconnoîtrai un véritable Maître. Si ce même homme s'étoit long-tems nourri des préceptes d'une ſaine Philoſophie, s'il joignoit à l'étude de la ſageſſe une éloquence douce, naïve & inſinuante; ſi ſa conduite & ſes actions, expoſées au grand jour, ne démentoient jamais ſes préceptes, s'il réuniſſoit dans ſa perſonne des qualités qu'on regarde ordinairement comme incompatibles, la ſimplicité & l'élevation, la douceur & la force, la délicateſſe & la profondeur, ce ſeroit là le plus beau préſent que le ciel pût faire à la terre. Socrate vivroit encore. Bientôt de

ſon école ſortiroient de nouveaux Platons, des Xenophons, des Antiſthenes, &c. qui feroient de leur patrie le ſanctuaire de la ſageſſe & des Lettres. Mais à quoi ſert de former des vœux inutiles : les Maîtres tels que celui que je viens de dépeindre, ont toujours été rares, & vraiſemblablement ils le deviendront tous les jours de plus en plus.

Au défaut de pareils Maîtres on a recommandé le commerce des morts ou l'étude des livres. C'eſt le ſecond inſtrument de la culture de l'eſprit & le plus uſité parmi nous : quoique je ſois éloigné de le regarder comme auſſi ſûr & auſſi efficace que le premier, je ſais parfaitement tout le cas qu'on en doit faire; il peut, lorſqu'il eſt bien dirigé, ſervir infiniment au développement des facultés naturelles, & c'eſt à lui que nous devons en grande partie tous les hommes célébres qui ont illuſtré notre nation. Il faut donc chercher les moyens de le rendre auſſi utile qu'il peut l'être en prémuniſſant l'eſprit contre les inconvéniens qui peuvent s'y rencontrer. Le pre-

mier de ces inconvéniens eſt un plaiſir vague que donne la lecture, qui ſuffit à la vérité pour amuſer l'eſprit, mais incapable de l'attacher fortement & de le rendre propre à rien produire de ſon propre fonds. Cet amuſement reſſemble fort par ſa nature & ſes effets à celui que procure aux enfans le ſpectacle de la lanterne magique : c'eſt une illuſion paſſagere qui répétée trop ſouvent ne ſerviroit qu'à rendre l'eſprit oiſeux & futile. Pluſieurs années employées de la ſorte, loin de perfectionner l'eſprit, ne pouroient manquer de le détériorer en lui faiſant perdre l'habitude de penſer & de rien engendrer. Epictete comparoit ces hommes toujours avides de nouvelles lectures & qui ne ſe donnent jamais le tems de rien produire d'eux-mêmes, à une perſonne forcée d'aller chercher du feu chez ſes voiſins pour ſes propres beſoins, & qui y rencontrant un grand braſier, s'amuſeroit à s'y chauffer.

Un ſecond inconvénient qui tient de près à celui dont nous venons de parler, eſt une admiration ſans bornes pour les anciens Auteurs, qui nous

nous les fait regarder comme infaillibles, & qui nous fait adopter leurs ſentimens ſans nous permettre de les examiner. Ce défaut ſe laiſſe facilement appercevoir dans les écrits des Savans du moyen âge. Des citations accumulées leur tenoient lieu de preuves & de raiſonnement ; auſſi la lecture de leurs ouvrages eſt-elle fatigante & preſque inutile ; car ces Ecrivains s'étant bornés à compiler des paſſages, ſans diſcuter le dégré d'autorité qu'on pouvoit leur accorder, il faut recourir ſans ceſſe aux ouvrages mêmes d'où ces paſſages ont été extraits, pour ſavoir à quoi l'on doit s'en tenir. Les meilleurs Ecrivains des ſiécles dont nous parlons, n'ont pû ſe préſerver de ce défaut, & le célébre Grotius, qui le premier oſa preſcrire des loix aux Nations, n'a pas dédaigné d'appuyer ſes excellentes maximes ſur l'autorité d'un Poëte ou d'un Sophiſte, ſans conſidérer que de pareils Auteurs, toujours livrés à l'enthouſiaſme & au délire de l'imagination, ne ſont point adſtreints à répondre de leurs maximes, qu'il leur en eſt échappé de fauſſes comme de

TAYLORIAN OXFORD

vraies ; ſans que cela tire à conſéquence pour leur réputation, lorſqu'ils ont d'ailleurs le talent d'intéreſſer par la variété de leurs peintures. Au reſte l'inconvénient dont nous nous plaignons ici n'eſt preſque plus à craindre en France, au contraire on a donné dans un défaut totalement oppoſé. Quelques eſprits préſomptueux s'étant imaginés, ſur je ne ſai quel fondement, que la nature engourdie juſqu'à eux ne commençoit qu'à ſe développer, ont inſinué qu'on devoit faire aſſez peu de cas de tout ce qui les avoit précédés, que dis-je, il n'a pas tenu à eux que nous n'ayons perdu l'expérience de plus de deux mille ans. Entre ces deux excès il y a un milieu à tenir, il conſiſte, ſi je ne me trompe, à regarder les livres comme des inſtrumens qui n'ont de valeur par rapport à nous, qu'autant qu'ils agiſſent ſur notre ame, qu'ils l'éguillonnent & qu'ils excitent ſa fécondité naturelle. Les lectures qui s'emparent de toute notre attention, qui tendent, pour ainſi dire, tous les reſſorts de l'ame, qui nous jettent dans un profonde revêrie, ſont cer-

tainement les plus propres en tout genre à former des hommes de Lettres. En général le meilleur livre eſt celui qui reſſemble le plus au meilleur maître, & par conſéquent je n'en connois point qu'on puiſſe préférer aux Dialogues de Platon ou la grande ame de Socrate ſemble vivre & reſpirer encore. Ce n'eſt point un Précepteur qui dogmatiſe ſur des matieres abſtraites, c'eſt un ami qui raiſonne avec vous ſur des ſujets intéreſſants, & d'un uſage familier, qui vous expoſe ſes doutes, & qui faiſant en apparence mille efforts pour s'en tirer, ne fait que vous y plonger plus avant. La forme du Dialogue que Platon a choiſie eſt la plus propre de toutes à traiter des matieres philoſophiques & à captiver l'attention, 1°. par la néceſſité où elle met d'enviſager un objet ſous toutes ſes faces, & de rapporter le pour & le contre, 2°. par l'intérêt qu'elle ne manque point d'inſpirer pour quelqu'un des Acteurs, 3°. par la facilité qu'elle procure de repoſer l'attention & de s'interrompre lorſque cela eſt néceſſaire, 4°. par la maniere adroite

dont elle donne des leçons ſans bleſſer l'amour propre. Les Dialogues de Platon peuvent donc être regardés comme l'ouvrage le plus utile pour la culture des eſprits. Aucun autre n'eſt auſſi propre à faire germer cette Dialectique générale, la baſe de tous les genres de Littérature & de Sciences : ceux qui peuvent lire Platon avec fruit n'ont plus beſoin de chercher d'autre guide ; ſeul il ſuffira pour développer leurs facultés naturelles & pour les mettre à la place que la nature leur avoit aſſignée. Mais cet Introducteur a beſoin lui-même d'une autre introduction ; l'expérience nous apprend que peu d'eſprits ſont naturellement à portée de le ſuivre. On ſe ſouvient de cette inſcription gravée autrefois ſur la porte de ſon école ; *Qu'aucun homme, ſans être initié dans la Géométrie, n'entre ici.* On peut même ajouter que le plus grand nombre des Géométres tenteroit vainement de s'y introduire. La Géométrie de Platon eſt celle de l'eſprit & du cœur ; elle procéde ſans le ſecours des ſignes & ſur un très-grand nombre d'objets elle ne donne pour réſultat que le

doute Philoſophique. Or rien n'eſt plus oppoſé, comme on le voit, aux procédés & aux réſultats de la Géométrie ordinaire. Auſſi voit-on Théodore, le plus grand Géométre de ſon tems, ſe trouver autant embarraſſé avec Socrate que les autres interlocuteurs; il perd la tête en perdant ſes triangles & ſes lignes, & ſe trouve pour ainſi dire tranſplanté dans un nouveau monde. Après Platon les Auteurs, dont la lecture peut être le plus utile, ſont ceux qui lui reſſemblent davantage. Ainſi Ciceron, qui l'a pris pour modéle dans ſes ouvrages Philoſophiques, ſera d'un très-grand ſecours, tant à cauſe des excellentes choſes qu'il renferme, que parce qu'il peut ſervir d'introduction à la lecture de Platon. Il a trop ſacrifié aux graces, & il ſemble s'être moins occupé des choſes que de la maniere de les dire. En traitant des matieres Philoſophiques, il a ſuivi la maniere des Orateurs, il ſe contente ordinairement de ramaſſer des probabilités pour & contre, & au défaut de la conviction qu'il ne peut opérer, il s'efforce de perſua-

der & de ſéduire. Platon a écrit tout à la fois pour les hommes de Lettres & pour les Philoſophes ; Ciceron ſemble n'avoir eu en vue que la multitude & les beaux eſprits. L'un & l'autre cependant peuvent être infiniment utiles à toute ſorte de Littérateurs, parce qu'ils ont eu le plus de cet eſprit univerſel qui s'applique à tout, & qu'ils ont le mieux cultivé cette Dialectique univerſelle, la nourrice de l'eſprit. Ils ſerviront à nous décider pour le genre de Littérature, dans lequel la nature nous a rendus plus propres à réuſſir : ce choix une fois fait, il ne s'agit plus, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, que de s'attacher aux Auteurs qui ont acquis le plus de réputation dans ce genre, & ils ne ſont pas difficiles à connoître. Homere, Virgile, le Taſſe, pour le Poëme épique ; Teocrite, Bion & Virgile pour la Paſtorale ; Tibulle, Ovide & Deshoulieres pour l'Elegie ; Pindare, Anacreon, Horace, Malherbe & Rouſſeau pour l'Ode ; Sophocle, Euripide, Corneille & Racine pour la Tragédie, &c.

On demande de quelle utilité peut

être pour un Poëte l'étude de la Poëtique ou la théorie de ſon art. Je croirois que pour les petits Poëmes, tels que l'Ode, l'Elegie, la Paſtorale, &c. cette connoiſſance ne peut lui être d'une grande utilité, elle ne peut même que lui devenir funeſte, en ce qu'elle donne des entraves au génie. L'aiſance & la liberté forment le principal mérite de cette ſorte d'ouvrages, qui ne doivent être que l'expreſſion vive du ſentiment. Or comment preſcrire une marche reglée & uniforme à la joie, à la douleur, à la plainte? L'imagination échauffée ſait bien s'ouvrir une route, & elle eſt toujours plus éloquente que la réflexion. Quant aux longs Poëmes, tels que l'Epopée, la Tragédie, la Comédie, comme ils ne peuvent être le fruit de l'enthouſiaſme ſeul, & qu'ils demandent une longue ſuite de combinaiſons, ils ſembleroient devoir emprunter de grands ſecours de l'étude de la Poëtique pour la conduite & le deſſein: cependant il ne faut pas encore s'imaginer que cette étude ſoit abſolument néceſſaire, puiſque les meilleurs

Poëmes dans tous ces genres ont précédé les premiers traités de Poëtique. Homere, Sophocle & Euripide avoient perfectionné leur art avant qu'Ariſtote recueillit ces obſervations connues ſous le nom de *Poëtique*, & qu'on a voulu, contre l'intention de l'Auteur, transformer en autant de loix. Ce que le génie pouvoit avant Ariſtote, pourquoi ne le pouvoit-il plus depuis ? Ce Philoſophe auroit donc ſans le vouloir porté la plus funeſte atteinte aux Lettres. La Dialectique Platonicienne, dont j'ai déja parlé, aidée de la lecture des meilleurs Poëtes, n'eſt-elle pas ſuffiſante pour diriger un Auteur dans le plan & dans la contexture de ſon ouvrage ? Je croirois même qu'une étude trop ſcrupuleuſe des prétendues régles, enchaîneroit le génie & le feroit ramper à la ſuite des Poëtes plus anciens. On a écrit que la fameuſe Pucelle de Chapelain eſt le plus regulier de tous les Poëmes ; j'aime beaucoup mieux le croire que de m'en aſſurer. Toujours eſt-il certain que le Taſſe qui avoit mis au jour la Jéruſalem délivrée, ſans trop s'embarraſſer des ré-

gles, ayant voulu par complaiſance pour les Critiques compoſer un nouveau Poëme plus régulier ſur le même ſujet, ne ſe trouva plus le même homme, & ne donna, à la honte des régles, qu'une compoſition froide & inſipide. Le Poëte doit ſe borner à l'étude des ouvrages de ceux qui l'ont précédé, à l'obſervation des mœurs & au ſpectacle de la nature animée. La Poëtique & les obſervations appartiennent naturellement aux Littérateurs & aux Philoſophes qui ne veulent pas mettre leur ame à la merci d'un furieux, & qui veulent du moins ſavoir pourquoi ils pleurent & pourquoi ils rient.

Puiſque les Poëtiques ſont faites pour les Littérateurs & pour les Philoſophes ; elles doivent tirer leur principal mérite de la profondeur & de la netteté des idées : tous les ornemens y ſont en pure perte ; la Poëtique d'Ariſtote eſt un modele parfait en ce genre ; en moins de cent pages il a renfermé plus de choſes, & des choſes mieux vues que l'on n'en trouvera en plus de deux cens gros volumes écrits depuis ſur le même objet.

Ce que je viens de remarquer, touchant la Poëtique, s'applique également à la Rhétorique & à l'art de l'Hiſtoire. C'eſt moins pour les Orateurs & les Hiſtoriens que pour les Littérateurs & les Philoſophes que ſont faits ces traités; non que je veuille en interdire la lecture à ces premiers, mais qu'ils ne s'attendent pas de devenir Orateurs ou Hiſtoriens en les liſant. Je crois pouvoir aſſurer en général que la théorie & la pratique des arts appartiennent à des facultés différentes & contraires, & qu'exceller dans l'une c'eſt preſque une preuve certaine de médiocrité dans l'autre. Les Traités de Rhétorique écrits par l'Orateur Romain ne me font point changer de ſentiment, j'y admire par-tout une brillante imagination; mais quand je viens à les comparer, pour le fonds, avec la Rhétorique d'Ariſtote, ouvrage que Ciceron avoit certainement lu; je ſuis toujours étonné comment la plume n'eſt pas tombée des mains de l'Orateur. Or cette Rhétorique d'Ariſtote ſert à confirmer la diſtinction que nous venons d'établir. Les Litté-

rateurs & les Philoſophes ne peuvent ſe laſſer d'y admirer ce génie vaſte, qui embraſſe l'univerſalité des êtres, à qui rien n'échappe dans la nature, & qui réduit en ſyſtême des idées éparſes, dont perſonne n'appercevoit ni la liaiſon, ni l'uſage; mais je doute que ce livre, ſi admirable à tous égards, ait jamais formé un Orateur. Une lecture réfléchie, des Oraiſons de Demoſthene & de Ciceron, un exercice aſſidu de la parole, donneront une fécondité qu'on attendroit vainement des préceptes. Il en ſera de même de la lecture de Thucydide & de Tite Live par rapport à l'Hiſtoire.

Nos Maîtres nous ont recommandé de choiſir parmi les Auteurs les plus célébres un modéle auquel nous nous efforcions de reſſembler, de choiſir toujours le plus excellent, celui avec lequel nous nous trouvons plus de conformité, & de nous demander en écrivant, comment il s'y ſeroit pris pour traiter cette matiere? Ce conſeil ſeroit merveilleux, ſi nous avions le bonheur de poſſéder des qualités na-

turelles, parfaitement ſemblables à celles de notre modéle ; mais comme cette heureuſe conformité eſt rare, & qu'une imitation mal-adroite ne peut produire que des copies impertinentes ; j'aimerois mieux qu'après nous être nourris de la ſubſtance des eſprits les plus excellens, nous perdiſſions de vue nos modéles, pour donner l'eſſort à notre génie & voler de nos propres aîles. En accordant la préférence à un Auteur, je ne voudrois donner l'excluſion à aucun de ceux qui, avec des qualités différentes, ſe ſont diſtingués dans la même carriere. Un Ecrivain qui accorde la préférence à Thucydide ſur les autres Hiſtoriens, peut encore profiter avec Polybe pour la ſcience du Gouvernement, & avec Tacite pour le développement des paſſions & l'anatomie du cœur humain. Pourquoi ne pas imiter la conduite d'Homere dans le portrait qu'il nous trace d'un de ſes Héros, lorſqu'il lui donne la tête de Jupiter, la poitrine de Mars & les épaules de Neptune, & qu'il met ainſi trois divinités à contribution pour former un ſeul homme. C'eſt ainſi qu'Horace avoit imité tout à la fois Alcée,

Sappho, Simonide & Pindare, ſans en copier aucun en particulier. Une imitation ſervile fut toujours le ſceau de la médiocrité.

Il y a des genres de Littérature, tels que la Philoſophie, la Poëſie, l'Eloquence qui ne demandent pas un grand fonds de lectures, & auxquels même des lectures trop ſuivies & trop variées nuiroient plus qu'elles ne ſerviroient : il en eſt d'autres, tels que la ſcience du Gouvernement, la Littérature, proprement dite, la Grammaire, qui demandent des lectures immenſes & des connoiſſances preſque univerſelles. Il ſuffit à ceux qui cultivent les premiers de ces genres, de s'attacher, comme nous venons de le dire, au petit nombre des Auteurs qui y ont excellé : les autres ne doivent rien négliger, Poëtes, Hiſtoriens, Philoſophes, Orateurs, Juriſconſultes, Grammairiens, tous leur appartiennent, parce que tous peuvent les éclairer ſur quelque point de leurs recherches. Les livres ſont proprement leur héritage, c'eſt à eux à le faire valoir par une culture opiniâtre. Il faut pour réuſſir dans ces

genres d'étude, une ſanté robuſte; des veilles, de la retraite, de la ſagacité & une mémoire excellente. Mais quelqu'excellente que ſoit cette derniere faculté elle ne peut ſuffire à la longue pour garder tout ce qu'il eſt néceſſaire de lui confier; il faut donc la ſoulager par l'écriture. Les Savans des derniers ſiécles écrivoient aux marges de leurs livres leurs obſervations, perſuadés de l'utilité qui leur reviendroit de ce procédé par la ſuite. Nous avons ſubſtitué à cet uſage celui des extraits qui fait moins de tort à nos exemplaires, mais qui eſt ſujet à de grands inconvéniens dans la pratique. Nos prédéceſſeurs, en recueillant leurs obſervations pour les ranger dans la claſſe qui leur convenoit, n'étoient point expoſés à faire une fauſſe application d'un paſſage, parce qu'ils retrouvoient d'un coup d'œil ce qui le précédoit & ce qui le ſuivoit, au lieu que nos faiſeurs d'extraits ſont ſouvent expoſés à citer à faux. Un Savant, que la mort vient d'enlever dans un âge fort avancé, a rempli, dit-on, cinquante mille cartes de ſes remarques, travail im-

menſe & digne des Savans du moyen âge ; cependant s'il eût été queſtion de donner une forme à ce cahos d'érudition ; je doute qu'une nouvelle vie encore auſſi longue eût pû y ſuffire. Le Savant dont je parle s'apperçut enfin du vice de ſa méthode, mais dans un âge où il n'étoit plus tems de recommencer. Pour les gens du monde une bibliothéque eſt un meuble, pour les gens de Lettres, c'eſt un outil ; & quel artiſan peut eſpérer de bien exercer ſon art, s'il craint d'uſer ſes outils ? celui qui ſera ſage ne recherchera pas les plus beaux, mais les plus commodes, & ceux qui peuvent lui rendre le plus de ſervice.

Un Maître, des livres, ſont des inſtrumens propres à préparer l'eſprit, à lui faire choiſir la route qu'il doit ſuivre, à lui fournir les germes des connoiſſances ; mais ils ne peuvent donner la ſcience proprement dite, elle ne s'acquiert que par la méditation. Cet exercice que nous établiſſons pour le troiſiéme moyen de la culture des eſprits, eſt à l'ame ce que la digeſtion eſt au corps : de même que les alimens ne peuvent ſe

changer en notre propre ſubſtance, s'ils n'ont été auparavant broyés par l'eſtomac, de même les connoiſſances que nous recevons du dehors, ne nous appartiennent que lorſque l'eſprit les a digerées à force de méditation. Les Médecins nous apprennent que ce ne ſont pas les hommes qui chargent le plus leur eſtomac qui acquierent la ſanté la plus robuſte : on peut aſſurer dans le même ſens que ce ne ſont pas toujours ceux qui chargent le plus leur mémoire, qui deviennent des Littérateurs du premier ordre ; mais ceux qui combinent le mieux leurs idées, qui penſent davantage, & qui ſe livrent le plus conſtamment à la réflexion. Tout ce qui peut nuire à cet exercice, comme le tumulte, les affaires, les viſites, le jeu, la diſſipation, les inclinations, même paſſageres, nuit donc eſſentiellement aux progrès de l'eſprit, & ne peut ſe concilier avec la profeſſion d'Homme de Lettres. Sa vie eſt une méditation continuelle, & la retraite eſt ſon élément. C'eſt ainſi qu'en ont jugé la plûpart de ceux qui ſont parvenus à rendre leur

nom immortel. Heraclite abandonne le trône d'Ephéſe, pour vivre dans un déſert où il ſe nourriſſoit de fruits & de racines ſauvages. Démocrite quitte un riche patrimoine pour s'enſévelir dans des cavernes, & même dans les tombeaux où rien ne troubloit ſes méditations. Et quoique Socrate préférât, comme il le diſoit, la compagnie des hommes à celle des arbres & des rochers qui ne lui apprenoient rien de nouveau; il avoit trouvé le ſecret de ſe faire une ſolitude profonde au milieu des rues, dans les places publiques, & même parmi le tumulte des Camps. On le voyoit ſouvent retiré à l'écart, paſſer des nuits entieres dans la méditation, malgré l'inclémence des ſaiſons. Dans nos tems modernes n'a-t-on pas vu Deſcartes cacher ſa retraite au ſein de la capitale, avec plus de précautions que n'en prennent ceux qui ſe dérobent aux pourſuites de leurs créanciers, & quand il s'apperçut que tous ſes ſoins étoient inutiles, ne prit-il pas le parti de s'expatrier pour aller vivre dans un miſérable hameau de la Hollande, à l'abri des viſites

& des importuns. On ne manquera pas de m'objecter l'exemple de Rouſſeau, & de quelqu'autres encore qui paroiſſent s'être rouillés dans la retraite, & qui en s'éloignant de la capitale, ſemblent avoir perdu ce goût & cette légéreté qui caractériſent leurs premieres productions. Je conviendrai, ſi l'on veut, que les ouvrages dont le principal mérite conſiſte dans le coloris, ſemblent exiger l'uſage de ce qu'on nomme la bonne compagnie; mais il n'en eſt pas de même du génie, ni des talens ſupérieurs. C'eſt dans la retraite qu'ils ſe déployent & qu'ils acquiérent une parfaite maturité. Quels Ecrivains ont mieux peint les hommes qu'Euripide, Corneille & Moliere; cependant aucun des trois n'étoit, ce qu'on appelle, un homme répandu. En liſant la vie de ce dernier on peut voir avec quelle ardeur il ſoupiroit après la retraite; avec quelle ſatisfaction il ſe livroit à l'étude, & ce qu'il lui en coûtoit pour s'en arracher. Pythagore interrogé par le Tyran de Sycione ſur l'idée qu'on devoit ſe former d'un Philoſophe, compare le monde à

l'aſſemblée des jeux Olympiques : on s'y rend, ajoute-t-il, de toutes les parties de la Gréce, les uns pour y étaler leur force & leur adreſſe, les autres pour y faire briller leur éloquence, d'autres encore pour y vendre ou acheter différentes marchandiſes ; enfin il y en a quelques-uns qui n'y vont que pour être ſpectateurs de tout ce qui s'y paſſe, & ceux-là reſſemblent aux Philoſophes. L'idée que Pythagore donnoit du Philoſophe convient à tous les gens de Lettres obligés de ſe prêter à la ſociété ; ils doivent s'en tenir le plus ſouvent qu'ils peuvent au rôle de ſimples ſpectateurs. Leur vraie occupation les attend dans leur retraite, c'eſt-là qu'ils déploient toute l'activité de leur ame : ailleurs ils aſſiſtent à un ſpectacle & peuvent s'en amuſer, pourvu que ce ſoit avec modération & ſans trop d'attachement.

Je me ſouviens d'avoir entendu agiter la queſtion ſuivante : pourquoi notre ſiécle, ſi fécond en Ecrivains, comptoit peu d'Hommes de Lettres comparables à ceux du ſiécle de Louis XIV, chacun s'efforçoit de la réſoudre ſui-

vant ſes intérêts & ſes préjugés. Quelques uns vouloient nier le fait & reſtoient ſeuls de leur opinion. D'autres s'en prenoient au goût de la Philoſophie moderne qu'ils regardoient comme le fleau du génie & la perte du goût : d'autres encore mettoient en jeu les cauſes Phyſiques & prétendoient que la nature obſerve certains périodes dans la production des eſprits, & qu'après s'être, pour ainſi dire, épuiſée pendant un ſiécle, elle ſe retiroit en elle-même comme pour reprendre de nouvelles forces : ils citoient en preuve les ſiécles d'Alexandre, d'Auguſte, de Leon X & de Louis XIV. Ceux qui convenoient des faits, mais qui rejettoient les cauſes Phyſiques, recouroient aux morales, telles que la bizarrerie & l'inconſtance de l'eſprit humain, la fureur pour la nouveauté, &c. Nous ne pouvons, ajoutoient-ils, nous contenter de ce qui eſt bien, de ce qui ſe préſente naturellement ; nous cherchons du neuf, du merveilleux, & nous tombons dans une affectation puérile & ridicule. Perſonne ne s'en prit au changement arrivé dans nos

mœurs & à la diſſipation dans laquelle vivent aujourd'hui les gens de Lettres. Il me ſemble pourtant que cette cauſe eſt bien plus naturelle & plus ſimple que toutes celles qu'on allégue communément. Car d'aller croire que depuis cinquante ans le bras de la nature ſe ſoit racourci, & qu'elle fabrique aujourd hui nos têtes d'un autre limon que celles de nos peres; c'eſt ce qu'on ne ſe perſuadera jamais. Les autres cauſes que je viens d'expoſer peuvent avoir lieu à l'égard de quelques individus; mais il s'en faut bien qu'elles ſoient générales. Le goût de la Philoſophie moderne, même en le ſuppoſant auſſi pernicieux qu'on le publie, n'eſt pas encore univerſel à beaucoup près. La manie du bel eſprit ne ſéduit que des gens dont la Littérature doit peu regretter la perte, mais qu'il eſt rare aujourd'hui de trouver des hommes à talens qui ſe conſacrent tout entiers à leur emploi, qui veuillent être hommes de Lettres, & rien de plus. Nos Prédéceſſeurs concentrés dans leur cabinet ou dans un petit cercle de leurs pareils, vivoient frugalement, veilloient tard

& ſe levoient matin, faiſoient une viſite par ſemaine. De nos jours on eſt devenu moins ſauvage, on veut vivre en ſociété. Or pour vivre dans une ſociété il faut y plaire, pour y plaire il faut reſſembler à ceux qui la compoſent, c'eſt-à-dire, ſe livrer aux mêmes goûts & aux mêmes paſſions. Examinons donc les principes qui uniſſent & qui font mouvoir la ſociété ordinaire : l'amour, l'intrigue, la diſſipation, le déſœuvrement, la jalouſie; comment une ame en proie à ces Tyrans trouveroit-elle le calme & la tranquillité néceſſaires pour ſe livrer à la méditation? En perdant le goût de la retraite on abandonne bientôt le ſoin de cultiver ſon eſprit, & par une conſéquence néceſſaire on ceſſe d'être véritablement homme de Lettres pour devenir homme de ſociété. On n'écrit plus; ou ſi ce goût reſte encore, on n'écrit que ſur des matieres à la portée de la ſociété, dans laquelle on vit, & avec le ton qui y régne.

Ce que je dis ici du danger des ſociétés pour les gens de Lettres, ne peut en aucune ſorte convenir à celle qu'ils forment avec leurs pareils, &

qu'on pouroit appeller une autre ſorte de méditation plus douce & non moins utile; car ſi la premiere eſt plus propre à creuſer un ſujet; la ſeconde en récompenſe a l'avantage de diriger plus ſûrement l'eſprit dans ſes recherches. Un homme qui médite dans le ſilence eſt ſujet à ſe prévenir. Il apperçoit un objet ſous un point de vue qui le frappe, il prononce, puis il examine: mais il n'eſt déja plus tems, & tous les pas qu'il fait en avant ne font que l'égarer davantage, plus il a d'étendue & de ſuite dans l'eſprit, plus il rend ſon erreur contagieuſe: au lieu que dans une conférence, une objection imprévue l'auroit arrêté, & en l'obligeant de ſe replier & de tourner tout autour de l'objet, l'auroit mis dans le vrai point de vue pour en juger ſainement. Si l'utilité de ces conférences eſt inconteſtable, pour combien doit-on encore compter le plaiſir qu'elles procurent. En effet quoi de plus doux pour une ame ſenſible qu'un commerce mutuel de lumieres, ou tantôt bienfaiteur, & tantôt obligé, on ſent augmenter ſes tréſors, ſans faire

de tort à ceux de ſon ami, ou celui qui reçoit devient plus riche, ſans que celui qui communique s'apauvriſſe ! Comment ſeroit-il donc poſſible que de véritables hommes de Lettres préféraſſent quelqu'autre commerce à celui de leurs pareils. Quant à ceux qui uſurpent ce titre ſans ſe donner la peine de le mériter, c'eſt tout autre choſe. Semblables à ces hommes également effrontés & obſcurs, qui viennent ſe parer dans la Capitale de titres qui ne leur appartiennent pas; ils redoutent ſur-tout la préſence des vrais Savans, qui ne tarderoient pas à dévoiler l'impoſture. mais ils briguent le commerce des grands, la faveur des gens en place, & ils emportent par leurs importunités les récompenſes dûes aux talens. Voulez-vous connoître l'état des Lettres chez un peuple; obſervez la conduite de ceux qui en font profeſſion. Si vous découvrez qu'en général ils ſont diſſipés & répandus, qu'ils s'eſtiment aſſez peu pour ne montrer aucun empreſſement à ſe voir; qu'ils ſont envieux, médiſans & baſſement jaloux : y eut-il des milliers

liers d'Auteurs dans cette nation ; prononcez hardiment, qu'il y a fort peu d'hommes de Lettres.

Le quatriéme inſtrument propre à cultiver l'eſprit, c'eſt la Compoſition ; avec quelque ſoin que nous ayons médité ſur une matiere, nous nous trouverons embarraſſés à la traiter, ſi nous n'avons acquis de bonne heure l'habitude d'écrire & de donner une forme convenable à nos penſées. Bien des gens s'imaginent qu'il ſuffit d'écrire comme l'on parle : cela n'eſt vrai que pour le ſtyle épiſtolaire, encore y a-t-il de la différence, puiſqu'on peut exceller dans l'un & ne pas atteindre à la médiocrité dans l'autre ; on rencontre tous les jours des perſonnes dont la converſation enchante, & qui ne peuvent lier deux idées la plume à la main ; il ſemble que cet inſtrument éteigne tout le feu de leur imagination : ſi cette différence eſt ſenſible, même dans le genre épiſtolaire qui approche ſi fort de la converſation, elle eſt énorme par conſéquent dans les compoſitions ſoutenues. C'eſt ſe mocquer de quelqu'un, que de dire de lui qu'il parle

comme un livre : en effet je crois qu'un homme feroit peur s'il employoit dans le commerce de la ſociété le ſtyle de Boſſuet ou de Bourdaloue : un Auteur ne ſe rendroit pas moins ridicule s'il ſe mêloit d'écrire l'Hiſtoire ou un morceau de Littérature avec le ſtyle haché de la converſation. Puiſque ces deux talens ſont ſi différens, il eſt évident que ceux qui ſe deſtinent aux Lettres ne ſauroient de trop bonne heure s'exercer à écrire, afin de ſe procurer cette heureuſe facilité de ſtyle qui ne peut être que le fruit d'une longue habitude. Cet exercice eſt d'autant plus indiſpenſable qu'il demande plus d'efforts & plus d'activité, & qu'après un certain âge il devient comme impoſſible de s'y livrer. L'eſprit n'eſt plus ſi capable de ſe plier au travail, & le plaiſir de la lecture auquel on s'eſt trop abandonné, s'eſt changé en un beſoin qu'on n'a plus la force de ſe refuſer. Les années s'écoulent ſans que le moment de la compoſition arrive : on forme des projets qu'on ne trouve plus le moyen d'exécuter : quel-

ques eſſais informes qui ne répondent point au travail & à la peine qu'ils ont coûtés, achevent d'inſpirer du dégoût & de l'averſion pour ce métier ingrat. Auſſi arrive-t-il ordinairement que les hommes d'une vaſte lecture ſont de foibles écrivains ou des Compilateurs ſans goût. Le ſeul moyen d'entretenir l'activité de l'eſprit & de le tenir toujours en haleine, c'eſt de faire marcher la lecture à côté de la compoſition, deſorte que ces deux exercices ſe prêtent mutuellement des forces & que l'un délaſſe de l'autre. Les Anciens, & Ciceron entr'autres, nous recommandent l'uſage des *lieux communs*; comme leur profeſſion d'Orateurs publics les obligeoit à parler ſur le champ en beaucoup de rencontres, il leur étoit avantageux d'avoir, pour ainſi dire, un Magaſin des matieres, qui par leur généralité, pouvoient s'adapter à preſque toutes les Cauſes, & qui contribuoient d'autant plus à la réputation de l'Orateur qu'elles paroiſſent naître du ſujet ſans étude & ſans efforts. Mais cette méthode ne ſeroit pas également bonne pour la

compoſition d'un ouvrage. Un Auteur qui auroit travaillé d'avance pluſieurs morceaux, dont il ne ſeroit pas mécontent, ne chercheroit que l'occaſion de les inſérer, & ſeroit violemment tenté de négliger le fonds de ſon ſujet, pour s'étendre avec complaiſance ſur ces morceaux d'apparat, qu'il croiroit plus propres à faire briller ſon génie ; ce qui ne pouroit guéres manquer de déranger l'économie de ſon ouvrage, & de le faire tomber dans une déclamation vicieuſe & puérile. Comme ce qu'il y a de plus difficile dans la compoſition, c'eſt de bien ſaiſir tous les rapports de l'objet qu'on examine, & de donner de l'ordre & de la liaiſon à ſes idées, je crois que l'exercice le plus utile, & auquel on devroit ſe livrer par préférence, ſeroit d'analyſer tous les ſujets intéreſſans qui ſe préſenteroient à notre eſprit. Je ſubſtituerois donc des eſquiſſes & des analyſes d'ouvrages à l'uſage des lieux communs. Le premier exercice accoutumeroit à penſer & occuperoit l'eſprit de l'étude des choſes, au lieu que le ſecond ne le remplit guéres

que de phraſes & de mots. Non que je prétende blâmer l'étude du ſtyle & les ſoins qu'on prend pour le rendre pur & facile; cette étude eſt non-ſeulement utile, mais, comme je l'ai déja dit, elle eſt abſolument néceſſaire : quoique de deux ouvrages, dont l'un ſeroit recommandable uniquement par le fond des choſes, & l'autre uniquement par la diction, le premier ſoit préférable au ſecond; il eſt pourtant vrai que l'autre ſera plus applaudi & qu'il parviendra plus ſûrement à la poſtérité. De tous les livres des Anciens nous n'avons aujourd'hui que ceux qui, toutes choſes égales d'ailleurs, étoient le mieux écrits. Que nous reſte-t-il de Cléante, de Chryſippe, de Panætius, de Poſſidonius & de tous ces anciens Héros du Portique : leurs noms, qui nous ont été tranſmis par quelques beaux eſprits, qui du côté des connoiſſances & des découvertes, n'auroient oſé ſe comparer à eux, & n'étoient pour ainſi dire que des enfans. La même choſe eſt arrivée aux écrits nombreux d'Epicure & de Metrodore. Nous en ſommes réduits à quelques fragmens

ſur leur morale, quoique ce ſoit la partie ſur laquelle ils s'étoient le plus exercés, & ſi Lucréce n'eût mis en beaux vers latins leur ſyſtême ſur la Nature, nous ignorerions preſqu'entiérement les principes d'une ſecte ſi fameuſe dans l'antiquité. C'eſt que ces Philoſophes, de même que les Stoïciens, mépriſoient trop l'élocution. Puiſque les priviléges de la diction ſont ſi étendus, pourroit-on regretter le travail qu'elle exige? Il ne faut pas même croire qu'il ſoit en pure perte pour la raiſon : une diction pure & châtiée exige néceſſairement de la préciſion dans les idées ; elle force l'eſprit à ne pas ſe contenter de notions vagues & à mettre de la clarté & de la liaiſon dans ſes raiſonnemens. Enfin ce travail ne peut être blâmé que lorſqu'il eſt porté à l'excès, & qu'il dérobe la principale attention à l'étude des choſes pour la porter ſur l'arrangement des mots.

CHAPITRE V.

Des cauſes de l'infériorité d'un grand nombre de Gens de Lettres.

J'Ai défini l'Homme de Lettres ; j'ai tâché de découvrir le lien qui unit les diverſes branches de la Littérature, & de faire connoître les diſpoſitions naturelles pour chaque genre de Littérature en particulier ; j'ai indiqué les inſtrumens ou les moyens de la culture de l'eſprit : il ne me reſte donc plus qu'à expliquer les derniers mots de ma définition & à montrer en quoi les gens de Lettres peuvent être utiles à la ſociété ; mais avant que d'entrer dans cette matiere, il ſe préſente un problême difficile à réſoudre : on demande pourquoi les gens de Lettres, n'ayant point d'autre emploi que celui de cultiver leur eſprit, y réuſſiſſent quelquefois ſi mal, que la plûpart d'entr'eux ſont inférieurs pour les qualités de l'eſprit aux perſonnes uniquement cultivées par l'uſage du monde ? pourquoi devant être

l'élite des eſprits d'une nation, ils tombent ſouvent dans des ridicules dont les hommes ordinaires ſavent ſe préſerver? enfin comment, avec tant d'avantages pour ſe rendre aimables & vertueux, il s'en trouve de méchants, de vicieux, d'extravagans, &c? La comparaiſon dont je me ſuis déja ſervi tant de fois, fournira encore ma réponſe. Si une plante ſituée dans l'expoſition la plus avantageuſe, plus cultivée & mieux arroſée que toutes les plantes voiſines de la même eſpéce, rapportoit moins de fruits, ou des fruits d'une qualité inférieure, on ne manqueroit pas de s'en prendre ou à la nature du germe qui l'auroit produite, ou à quelque vice caché du ſol, ou bien enfin à quelque défaut dans la méthode du Jardinier; appliquons cette réponſe à la culture des eſprits.

Quoiqu'on puiſſe dire en général que les meilleurs eſprits ſont toujours ceux qui montrent le plus de diſpoſitions & de goût pour les Lettres, il s'en faut bien que ceux qui s'y conſacrent ſoient toujours l'élite des eſprits d'une nation. Tant de cauſes

naturelles, telles que la véhémence des paſſions, l'ambition des parens, la ſéduction de l'exemple, concourent à déranger l'économie de la nature, qu'on doit regarder comme une ſorte de prodige, que ceux qui ſont naturellement appellés aux Lettres perſiſtent conſtamment dans un parti ſi ſage & ſi difficile. Platon faiſoit déja cette réflexion dans le plus beau ſiécle de la Gréce & au ſein de cette république, où la ſcience & le mérite perſonnel pouvoit tout, où la naiſſance & les richeſſes ne pouvoient preſque rien, où l'éloquence & les talens ouvroient la carriere des honneurs & conduiſoient infailliblement aux premieres dignités. Que ſera-ce donc dans nos gouvernemens modernes où les rangs ſont preſque marqués par la naiſſance, les richeſſes & les alliances, où les Lettres iſolées, & pour ainſi dire étrangeres à la conſtitution politique, ne procurent par elles-mêmes ni honneurs bien éclatans, ni places diſtinguées? Doit-on naturellement ſe flatter que des ames fiéres, indépendantes & courageuſes; car tel a toujours été le carac-

tere des grands hommes dans tous les genres, renoncent volontairement à l'eſpérance d'un brillant avenir, aux inſtances d'une famille ambitieuſe, pour ſe concentrer dans une carriere obſcure, qui n'offre que des privations, ſans preſque aucun dédommagement ? Il n'y a qu'une naiſſance obſcure, ou une fortune modique qui puiſſe encore retenir dans les Lettres quelques-uns de ceux que la nature y deſtinoit. Le nombre en eſt petit en comparaiſon de ceux qui abandonnent lâchement le poſte glorieux qui leur étoit aſſigné; d'autres viennent, avec des diſpoſitions différentes, occuper les places vuides & peupler la république des Lettres; il faut eſſayer de les faire connoître.

Les premiers ſont ceux qui, nés avec les diſpoſitions dont j'ai parlé plus haut, ont été arrachés de bonne heure du ſein des Lettres, par quelque cauſe violente & tyrannique, telle que l'ambition, l'amour du plaiſir, la ſéduction de l'exemple, &c. Les germes des ſciences jettés dans une ame neuve, ſe conſervent longtems dans le ſilence & dans l'oubli.

Si quelque heureuſe diſgrace, ſi le vuide des honneurs & des plaiſirs obligent l'ame de ſe replier ſur elle-même, elle y retrouve ce précieux dépôt, ſon premier amour ſe réveille, elle briſe tous les obſtacles, & ſe livre à ſes anciens goûts avec une ſorte de fureur. Lorſque ce premier égarement n'a pas été long, que le corps & l'ame conſervent encore leur vigueur, le dommage eſt bientôt réparé. Les hommes, dont je parle, avancent à pas rapides & vont encore s'aſſeoir aux premiers rangs; tels ont été dans nos tems modernes l'illuſtre Bacon, Jules Scaliger, Montagne, Deſcartes. Mais, tel qu'un cheval vigoureux, il arrive le plus ſouvent que l'eſprit devient péſant faute d'exercice, que les fibres du cerveau ſe durciſſent, & que l'ame long-tems eſclave des paſſions traîne toujours les reſtes de ſa chaîne. Ceux-ci peuvent encore trouver de la conſolation dans les Lettres, mais ils n'y doivent plus chercher que de la conſolation.

Les ſeconds avoient également reçu de la nature les plus excellentes

diſpoſitions, mais la fortune aveugle ſembloit les avoir condamnés à l'obſcurité, en plaçant leur naiſſance dans le dernier ordre des Citoyens. Forcés d'apprendre un métier, pour ſubvenir aux beſoins de la vie, ils étoient triſtes, rêveurs, inquiets : leur ame ſembloit chercher une lumiere qu'elle ne pouvoit entrevoir ; quelque heureux haſard vient-il à la faire luire à ſes yeux, elle s'agite & s'élance à la pourſuite de ce bien unique au travers des précipices. Si le ciel lui envoie une main ſecourable, tous les obſtacles ſont bientôt applanis, ces génies deviennent l'ornement de leur ſiécle ; mais comme ils ont long-tems rampé dans l'humiliation, & qu'ils ont été plus à portée de réfléchir ſur les caprices du ſort & ſur l'injuſtice des hommes, ils ont ordinairement une pente à la raillerie & à la ſatyre. Tels ont été dans l'antiquité Socrate, Menippe & Lucien ; Ramus, Rabelais & Moliere parmi nous. Dans cette claſſe le nombre des heureux eſt bien petit, la plûpart périſſent victimes de l'infortune. D'autres ne commençant à percer que lorſque épuiſés de

fatigues, ils ne peuvent déja plus ſe ſoutenir, ils ont dépenſé, à lutter contre la fortune tout ce que la nature leur avoit donné d'activité & de forces : leur ame cicatriſée par de longues diſgraces a perdu ſa fierté : la puſillanimité, la défiance & la honteuſe avarice s'en emparent & n'y ſouffrent plus rien de grand & d'élevé.

Les troiſiémes ſont des caractéres doux & tranquilles, qui n'ont été entraînés dans les Lettres que par une ſorte d'inertie. Une premiere éducation les y avoit placés, ils y reſtent parce qu'il faudroit un effort pour s'en arracher, & qu'ils ſont incapables d'effort. Comme leur cabinet eſt, pour ainſi dire, de plein pied avec leur chambre à coucher, ils y paſſent volontiers les heures que leur laiſſent le ſommeil, les repas, les digeſtions, les ſpectacles, le jeu & les viſites. Ils aiment les livres, comme un amuſement aſſez doux, & parce qu'ils ne les occupent qu'autant qu'ils veulent être occupés. Telle eſt la trempe d'ame propre à former les Amateurs & les Mæcenes. Ceux qui jouiſſent d'une grande opulence amaſ-

ſent des vaſtes bibliothéques, ſont curieux des livres rares, & raſſemblent chez eux les gens de Lettres. Ceux au contraire dont la fortune eſt bornée, ont du goût pour les nouveautés, ambitionnent la connoiſſance des Auteurs renommés, épouſent leurs querelles & tâchent de mériter leur confiance. Les uns & les autres ſont dignes d'eſtime lorſqu'ils ont l'adreſſe de faire un bon choix, & ſur-tout le bon eſprit de ſe préſerver de toute eſpéce de tyrannie à l'égard d'un peuple libre & exceſſivement jaloux de ſa liberté. Si par eux-mêmes ils n'enrichiſſent pas le public de productions bien intéreſſantes, ils acquérent des droits à ſa reconnoiſſance par les ſoins qu'ils ſe donnent en faveur des Lettres & de ceux qui les cultivent avec plus de ſuccès.

Je mets dans la quatriéme claſſe tous ceux qui s'engagent dans les Lettres par des motifs étrangers aux Lettres, tels que l'eſpoir de la réputation, du crédit & de la fortune, &c. Une naiſſance obſcure, une fortune modique leur ayant fermé les avenues de la fortune; ils ont remarqué que la

carriere des Lettres ouverte à tout le monde, offroit encore une reſſource à leur ambition ; moins curieux de ſcience que jaloux de la réputation d'Hommes de Lettres, & des avantages encore plus réels, attachés à cette réputation, quand on ſait la faire valoir à propos ; ils regardent les Lettres comme on regarde ces monnoies fictives auxquelles on eſt quelquefois obligé d'avoir recours dans les beſoins preſſans de l'état : les gens aviſés les recherchent pour le moment ; mais craignent de s'en trop charger, de peur d'une banqueroute ſubite & générale.

Telles ſont du côté des diſpoſitions naturelles les principales cauſes de l'infériorité d'un grand nombre de gens de Lettres ; cherchons maintenant celles qui dérivent du défaut des organes ou inſtrumens propres à cultiver l'eſprit.

Le premier, c'eſt-à-dire un bon Maître, n'exiſte plus aujourd'hui : on ne voit plus parmi nous, comme chez les Grecs & les Romains, des Citoyens reſpectables, qui après avoir rempli avec éclat les charges

de l'Etat, cherchent dans un âge avancé à conſoler la République de leur abſence, en ouvrant leur maiſon à une jeuneſſe empreſſée de profiter de leur expérience & de ſe former ſur leur modéle. Le mot de Diſciple eſt un terme dont on ignore aujourd'hui la ſignification, & qu'on ne trouve plus que dans les livres. Lorſqu'Epicure ſe vanta de ne devoir qu'à lui-même ſon ſyſtême de Philoſophie & de n'avoir rien emprunté de ſes Maîtres; il paſſa pour un orgueilleux & un menteur. Deſcartes dans nos tems modernes s'eſt glorifié du même avantage, ſans qu'on ſe ſoit aviſé de lui faire les mêmes reproches; & ſans doute on a eu raiſon; car à quoi ſe réduiſent communément les ſecours que nous tirons de nos Maîtres, & quel homme de Lettres n'a pas droit, en un ſens, de ſe vanter de s'être formé lui-même. Delà le peu de progrès que nous avons fait dans les genres, qui comme la Philoſophie & la Politique, auroient beſoin de conſeils & d'expérience. Ceux qui les avoient cultivés avec quelque ſuccès parmi nous n'ont point ſongé à ſe donner

des héritiers légitimes. Leur ſucceſſion eſt tombée ſans que perſonne ſe ſoit cru en droit de la recueillir. Quant aux genres qui ont moins beſoin de préceptes que de diſpoſitions naturelles, nous y avons beaucoup mieux réuſſi.

Si les Anciens l'emportoient ſur nous eu égard au premier inſtrument de la culture des eſprits, nous avons en revanche un avantage bien ſenſible ſur eux par rapport au ſecond, c'eſt-à-dire aux Livres. Car outre que nous poſſédons ce qu'il y avoit de mieux dans l'antiquité, la Littérature s'eſt conſidérablement enrichie des travaux multipliés des Modernes. La Phyſique & toutes ſes parties ont fait des progrès conſidérables. Les Anciens ſentoient tout ce qui leur manquoit à cet égard, ils avoient compris que les recherches multipliées dont on avoit beſoin, ſurpaſſoient les forces d'un particulier, quelque laborieux qu'on le ſuppoſât & ne pouvoient acquérir un dégré de conſiſtance & de certitude néceſſaire qu'entre les mains d'une compagnie toujours ſubſiſtante & protégée par le

gouvernement. Mais dans ces petites Républiques où les fortunes étoient bornées, & où perſonne n'étoit diſpenſé des fonctions publiques, on étoit réduit aux regrets & aux vœux. D'un autre côté la navigation perfectionnée nous a fait découvrir de vaſtes regions, dont ils ſoupçonnoient à peine l'exiſtence : le commerce a lié tous les peuples de la terre, & leur a donné le moyen de ſe communiquer non-ſeulement leurs productions réciproques, mais encore leurs arts, leurs ſciences & leur police. L'hiſtoire naturelle, civile & politique, s'eſt enrichie par ce trafic ; & les tréſors Littéraires ſe ſont multipliés à l'infini : enfin s'il nous reſte encore quelque choſe à déſirer, c'eſt moins de nouvelles découvertes & de nouveaux livres, que l'art de faire un bon uſage de ceux que nous poſſédons déja. On pourroit appliquer à la République des Lettres la plainte que faiſoient les Romains des derniers tems, *nous périſſons par trop d'abondance.* La multitude énorme de livres, ou mauvais, ou médiocres, a preſque fait oublier les bons. Un livre né-

ceſſaire, & qu'il eſt ſurprenant qu'on n'ait point encore entrepris, ſeroit celui qui apprendroit à faire un choix éclairé des Auteurs, qui marqueroit les livres qu'on doit étudier à fond, ceux qu'il ſuffit de lire attentivement, ceux qu'il eſt bon de parcourir, & ceux enfin qu'on peut entierement négliger. Si les hardis Auteurs de l'Encyclopédie, rejettant la forme de Dictionnaire la moins propre de toutes à faire connoître la liaiſon qui unit tous les genres de Littérature, ne ſe fuſſent attachés qu'à bien définir & à diviſer exactement toutes les matieres qu'ils traitoient; s'ils euſſent enſuite choiſi les Auteurs qui avoient le mieux réuſſi ſur ces matieres, & qu'ils en euſſent préſenté la ſubſtance, en ſe contentant d'indiquer en peu de mots ceux qu'il ne leur eût pas été poſſible d'extraire, leur ouvrage moins applaudi peut-être, eût été infiniment plus utile. Il auroit mieux rempli ſon titre & ſeroit devenu l'Encyclopédie à l'uſage des gens de Lettres. Quelque matiere qu'on eût entrepris de traiter, à quelque genre de Littérature qu'on ſe fût appliqué

on auroit trouvé des guides sûrs & des sujets ébauchés, on eût vû d'un coup d'œil jusqu'à quel point l'esprit humain étoit déja parvenu dans chaque genre, & ce qui restoit encore à découvrir. En attendant qu'une plume savante & laborieuse ose s'exercer sur une si vaste entreprise, nous croyons pouvoir assurer qu'en fait de Littérature, les Auteurs les plus anciens sont ordinairement les meilleurs guides que l'on puisse choisir. Ils ont au moins un fort préjugé en leur faveur, puisque le tems, qui toujours a devoré les productions médiocres, a respecté leurs travaux. C'est encore en les étudiant que se sont formés ceux de nos Ecrivains qui ont fait le plus d'honneur à la nation. Enfin on ne peut pas dire que depuis que le goût de l'antiquité s'est refroidi parmi nous, la Littérature y ait beaucoup gagné. Les successeurs de Boileau, de Racine, de Bossuet, de Gassendi, n'ont probablement pas été plus heureux que ces grands hommes, dans le choix & dans la méthode de leurs études.

J'ai suffisamment montré en par-

lant de la méditation & de la compoſition, combien la diſſipation & l'eſprit de ſociété étoient contraires à la premiere, & combien il étoit rare que la compoſition fût éclairée par la lecture, & que la lecture fût digérée par la compoſition; enſorte que ces deux exercices ſe prêtaſſent un ſecours réciproque. Concluons qu'il n'eſt point ſurprenant que les gens de Lettres ne parviennent pas tous au point de perfection où ils pourroient atteindre, puiſque des quatre inſtrumens propres à cultiver l'eſprit, le premier nous manque preſqu'entierement, que le ſecond eſt le plus ſouvent dirigé par le caprice & le hazard, que le goût du troiſiéme commence à ſe perdre, & que le quatriéme enfin eſt rarement bien ménagé. Ajoutons à ces obſervations la réflexion que nous avons faite plus haut ſur le petit nombre de ceux qui ayant reçu de la nature des diſpoſitions favorables pour les Lettres, ont été aſſez heureux pour n'être point détournés de cette carriere par des obſtacles d'une trop longue durée, & nous aurons la ſolution du problême propoſé

ſur l'infériorité des gens de Lettres, non-ſeulement à l'égard de leurs pareils qui vivoient dans des tems plus heureux, mais encore à l'égard de quelques gens du monde plus favoriſés de la nature, ou plus exercés dans la partie où ils ſe diſtinguent. Il faut pourtant bien prendre garde ſi l'avantage qu'on accorde à ces derniers ſur certains Hommes de Lettres, eſt véritablement digne d'envie, & s'il n'eſt point incompatible avec d'autres avantages plus eſſentiels, & dont on doit être infiniment plus jaloux. Socrate nous apprend lui-même que voulant donner ſon ſuffrage dans l'aſſemblée du peuple, & exercer une petite magiſtrature dans ſa patrie, il fit rire ſes voiſins par ſon air gauche & embarraſſé. La grande ame de Socrate accoutumée aux plus ſublimes méditations, avoit peine à ſe plier à des détails minutieux plus convenables aux ames vulgaires : de même un petit Maître paroîtra peut-être plus amuſant dans un cercle de perſonnes déſœuvrées, qu'un homme du premier mérite, ſans que celui-ci doive s'en croire humilié. C'eſt le

privilége de petits eſprits d'exceller dans les petites choſes. Je me ſouviens d'avoir lû dans les Mémoires de Mr de Motteville, qu'un Savant du premier ordre, étant venu un jour rendre viſite à une grande Princeſſe, perdit en un moment toute l'eſtime qu'elle en avoit conçue ſur ſa réputation; car elle obſerva d'abord qu'il faiſoit mal la révérence, & enſuite qu'il étoit aſſis de mauvaiſe grace ſur ſa chaiſe. Ce qu'on nomme le bel air ne ſe prend guéres dans le commerce des Livres, tant pis pour les gens de Lettres qui ambitionnent ce petit mérite, en voulant réunir des talens trop diſparates, on court riſque de ſe rendre ridicule des deux côtés. Il vaut beaucoup mieux opter, & ſi l'on diſtingue la politeſſe de l'expreſſion naturelle d'une ame généreuſe & ſenſible, laiſſer à d'autres le ſoin de s'y diſtinguer.

CHAPITRE VI.

De l'utilité des Gens de Lettres.

LES perſonnes qui ne connoiſſent d'autres biens que ceux qui frappent les ſens, ou qu'on peut ſerrer dans un coffre-fort, ont de la peine à concevoir l'utilité des gens de Lettres dans un Etat : ils ne demandent point à quoi eſt bon un tailleur ou un maçon; car ils ſentent le beſoin d'un habit & d'une maiſon, mais on les entend quelquefois demander avec une ſtupide gravité : à quoi ſervent les gens de Lettres ?

Quoique cette queſtion ne ſoit pas plus ſenſée que celle d'un homme qui demanderoit à quoi ſervent les yeux dans le corps humain : cependant comme elle eſt plus ordinaire, & qu'elle ſemble en quelque ſorte autoriſée par les déclamations d'un Ecrivain qui a beaucoup plus cultivé le talent de la parole que l'art du raiſonnement, il faut eſſayer d'y répondre ici en peu de mots, en attendant que

nous

nous y ſatisfaſſions plus en détail dans la ſeconde partie de cet ouvrage, où nous nous propoſons d'examiner hiſtoriquement l'influence réciproque des Lettres ſur le gouvernement & du gouvernement ſur les Lettres.

Si les hommes étoient ou beaucoup plus bornés ou beaucoup plus éclairés qu'ils ne le ſont, ils n'en ſeroient peut-être que plus heureux, du moins ſeroient-ils plus dociles. Dans le premier cas, réduits à l'inſtinct, & contens de remplir les beſoins de la Nature, ils ne connoîtroient ni la cupidité ni l'ambition, ni tant d'autres paſſions qui les agitent & les tourmentent ſans relâche : Dans le ſecond, guidés par une raiſon toujours pure & ſoumis à ſes loix, il leur ſuffiroit de connoître le vrai pour s'y ſoumettre ſans réſiſtance. Mais de la façon dont ils ſont faits avec des paſſions fortes & une raiſon foible, des beſoins vaſtes, & peu de moyens pour les ſatisfaire, on les verroit néceſſairement s'entredétruire, s'ils n'étoient contenus par des chaînes qu'ils ont pris ſoin de ſe forger à eux-mêmes, les Loix & les Mœurs.

Les Loix doivent être regardées com-

me l'ouvrage des Lettres, puiſque les premiers Légiſlateurs ont tous été gens de Lettres. Mercure Triſmegiſte chez les Egyptiens, à qui l'on attribuoit un nombre prodigieux d'écrits ſur la Nature & ſur le Gouvernement; Moyſe chez les Hébreux élevé dans les ſciences des Egyptiens, & à qui Dieu même daigna ſervir de maître; Zoroaſtre chez les Perſes, Confucius à la Chine; à Lacedemone, Lycurgue qui le premier fit connoître aux Grecs le mérite des Poëmes d'Homere; Solon chez les Athéniens qui peut-être eût égalé ce divin Poëte, s'il n'eût employé plus de tems à la ſanction des loix qu'à la compoſition de ſes vers; Pythagore dans la grande Grece; Platon, l'Homere des Philoſophes, tous ces bienfaiteurs de l'humanité, dont les noms ſeront reſpectés tant qu'il y aura des hommes, non ſeulement étoient eux-mêmes des gens de Lettres, mais s'appliquerent à former des diſciples éclairés qui puſſent les remplacer, & conſerver le dépôt ſacré de leurs établiſſemens & de leurs découvertes.

Si des loix ſages une fois établies pouvoient ſe maintenir ſans altération,

un Etat auroit moins beſoin d'un Corps de gens de Lettres toujours ſubſiſtant; mais comme tous les établiſſements humains ſont ſujets aux mutations, comme les rapports ſur leſquels ſont fondées les loix, s'alterent & diſparoiſſent entiérement au bout d'un certain tems, & que les meilleures ont beſoin d'être réformées au moins une fois tous les ſiecles; que les unes doivent être modifiées, d'autres abrogées, & quelques autres remiſes en vigueur; un Etat doit moins deſirer un code de légiſlation, quelque parfait qu'on le ſuppoſe, qu'il ne doit ſouhaiter que l'eſprit du Légiſlateur ſoit toujours ſubſiſtant, c'eſt à-dire, qu'un Corps de gens de Lettres, ſes diſciples, ſoit capable d'entretenir & de tranſmettre ce feu ſacré. Qu'on ne s'imagine pas qu'il ſoit facile de ſuppléer à ce défaut, en empruntant des Etats voiſins, les loix dont on croit avoir beſoin. On peut comparer les loix dans le corps politique aux roues d'une montre. Quelque parfaite que ſoit une roue en elle-même, ſi vous l'inſérez dans une montre pour laquelle elle n'avoit point été faite, elle

manquera de proportion avec le reſte de la machine, & ne pourra qu'y cauſer du dérangement juſqu'à ce qu'un Horloger habile ſe charge d'en examiner ſoigneuſement les proportions, & de la rendre propre à la nouvelle place qu'on veut lui faire occuper : qui ſera cet habile Horloger par rapport aux Loix, ſinon celui qui aura long-tems étudié l'homme, ſes paſſions, les reſſorts qui le font mouvoir, qui ſaura diſtinguer ce qui appartient eſſentiellement à la nature humaine, d'avec les choſes qui lui ſont étrangeres, qui poſſédera parfaitement l'hiſtoire naturelle, civile, politique & religieuſe, de la nation qu'il prétend réformer. Or quel eſt celui qui poſſede toutes ces connoiſſances, ſinon le véritable Homme de Lettres. Je demande maintenant en quel ſiecle, & en quel lieu on peut eſpérer de trouver un ou pluſieurs hommes de cette eſpéce ? c'eſt comme ſi je demandois en quel tems & en quel lieu on peut trouver les plus habiles Horlogers ? Sera-ce lorſque l'horlogerie négligée ou avilie deviendra le partage de quelques ouvriers ſans cœur & ſans aveu;

ou bien, lorſqu'encouragée, & en quelque ſorte ennoblie, elle fixera une partie de l'attention publique, lorſqu'elle ſera exercée par un grand nombre d'artiſtes courageux & intelligens, pleins d'émulation & d'ardeur, & uniquement occupés des progrès de leur art : Pourſuivons :

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir découvert une loi, il faut pouvoir en montrer l'utilité. Comme ceux à qui on la propoſe, ou n'en voient pas les avantages, ou même en craignent les ſuites, il faut être en état de combattre les idées défavorables qu'ils ont pu s'en former: en un mot, il faut pouvoir les perſuader ; car ; ſuivant la remarque d'un Sage, « la violence eſt toujours odieuſe » & pleine de dangers, au lieu que la » voie de la perſuaſion eſt également » douce & ſûre. Ceux à qui l'on a fait » violence conſervent du reſſentiment, » dans l'opinion où ils ſont qu'on leur » a fait une injure, & n'attendent que » l'occaſion de montrer leur mauvaiſe » volonté, au lieu que ceux qu'on s'eſt » donné la peine de perſuader demeu» rent nos amis, & croient nous de» voir de la reconnoiſſance. » Or cet

art de perſuader eſt encore du reſſort de l'Homme de Lettres.

Je ſais que les procédés de cet art ſont différens, ſelon les différentes formes de gouvernemens, & que ce n'eſt gueres que dans les Républiques qu'il déploye toutes ſes forces; cependant il faut bien ſe garder de le croire inutile pour l'adminiſtration publique & particuliere dans les autres conſtitutions politiques: quelque abſolue que ſoit une Monarchie, on la voit en pluſieurs branches de ſon adminiſtration ſe gouverner en forme de république.

1°. A l'égard des Etats avec leſquels elle eſt obligée d'entretenir des liaiſons, & auxquels elle n'a aucun droit de commander: elle eſt réduite à procéder avec eux par la voie de l'inſinuation & de la repréſentation. Les gens qu'elle employe doivent donc reſſembler aux perſonnes qui ſe chargent du maniement des affaires dans les Républiques; c'eſt-à-dire, qu'ils doivent être prudens, ſavans & ſurtout éloquens.

2°. Aucun mortel, quelque degré d'intelligence & de force qu'on lui

ſuppoſe, ne peut porter ſeul tout le faix d'un grand Etat, s'il n'eſt ſoulagé par des Miniſtres habiles, & par pluſieurs Conſeils qui doivent être regardés comme autant de petits Sénats : l'homme le plus éloquent & le plus éclairé de ceux qui les compoſent, eſt ordinairement le plus écouté, & celui qui influe le plus ſur les affaires importantes.

3°. Il y a toujours, dans quelque eſpece de gouvernement que ce ſoit, un ou pluſieurs ordres de citoyens qui ſe gouvernent en forme de République, ſoit entr'eux, ſoit à l'égard des autres ordres de l'Etat : tel eſt dans la Chrétienté l'ordre du Clergé, qui regle dans des aſſemblées particulieres ſes intérêts civils, ſa diſcipline & ſes loix, & qui n'a point d'autre force que celle de la perſuaſion & des remontrances.

4°. Les Corps prépoſés à la garde & à l'interprétation des loix, ſont autant de petites républiques ſubordonnées à la Monarchie, dont elles temperent la roideur. Elles travaillent utilement au maintien de l'autorité ſouveraine, lors même qu'elles ſemble-

roient l'affoiblir. Tout s'y passe en délibération, comme dans les républiques, on écoute les avis, & on s'y décide à la pluralité des voix.

5°. Il n'est défendu à personne de faire des recherches sur quelque partie de l'administration que ce soit, de proposer ses doutes, avec la déférence que tout particulier doit aux Magistrats ou représentans de la Nation. Il n'est aucune branche de l'administration, sur laquelle on ne puisse écrire, & sur laquelle en effet on n'ait déjà utilement écrit. Ce ne sont point les personnes clairvoyantes & bien intentionnées que l'on redoute, mais bien ces esprits inquiets & turbulens, dominés par une imagination ardente, qui les rend enthousiastes & frondeurs. Ils se font un mérite de leur audace, & presque toujours incapables de rendre des services, ils peuvent beaucoup nuire par l'ascendant naturel qu'ils ont sur les ames foibles, c'est-à-dire, sur la multitude. On leur impose silence dans les Monarchies, au lieu qu'on est presque toujours forcé de les tolérer dans une République, & ce n'est pas là un des moindres

inconvéniens de cette forme de gouvernement: on peut même aſſurer que c'eſt ce qui accelere le plus la ruine d'un Etat populaire, comme il ſera aiſé de s'en convaincre, en liſant l'hiſtoire d'Athenes & de Rome.

Telle eſt en général l'utilité que tout Etat peut retirer des gens de Lettres par rapport aux Loix & à l'adminiſtration publique & particuliere. Examinons maintenant celle qu'il en retire par rapport aux Mœurs.

Les mœurs d'un homme ne ſont autre choſe que l'habitude conſtante d'une action morale, ou pour m'expliquer plus clairement, un certain genre de vie, une maniere d'être conſtamment ſuivis. Une nation eſt compoſée d'hommes, & par conſéquent les mœurs d'une nation ſont celles du plus grand nombre des hommes de cette nation, & principalement des hommes les plus conſidérables par leurs emplois, leur naiſſance & leur rang.

La Nature eſt le principe le plus efficace des Mœurs; on n'en peut douter, quand on fait attention à la différence des caracteres qui ſe remar-

quent dans les enfans ; l'un eſt gai ; vif, & toujours en mouvement ; l'autre eſt ſombre, rêveur & opiniâtre. La même différence ſe remarque entre les peuples : les Orientaux ſont livrés à la ſuperſtition & à la molleſſe ; les Afriquains ſont ruſés & cruels ; les Eſpagnols fiers & pareſſeux ; les François impétueux & légers ; les Allemands laborieux & ſinceres. Les révolutions ſans nombre que ces contrées ont ſubi, n'ont pu changer ces qualités primordiales : telles que les Hiſtoriens nous les ont peintes il y a deux mille ans ; telles nous les retrouvons encore, à quelques différences près, produites par les cauſes morales, qui, ſi elles ne peuvent changer entiérement le fond du caractere, peuvent le modifier, & le modifient en effet preſqu'à l'infini. Obſervons encore que la nature ne donne proprement ni vices ni vertus, mais ſeulement des diſpoſitions prochaines à tel vice ou à telle vertu en particulier, & qu'il eſt toujours en notre pouvoir de corriger ces diſpoſitions juſqu'à un certain point, en les ramenant, ſinon à la

vertu opposée, du moins à la vertu la plus voisine.

Virtus est medium vitiorum & utrinque reductum.

D'après ces observations, il sera facile de montrer combien les gens de Lettres sont utiles aux Mœurs : qui peut mieux qu'eux reconnoître ces qualités primordiales que les hommes tiennent de la Nature, sentir la pente qu'ils ont à tel vice en particulier, & employer les moyens propres à les ramener à la vertu voisine. Ces moyens sont les loix, l'éducation, les livres, & l'exemple.

Je ne m'arrêterai point à prouver l'influence des loix sur les mœurs, ni l'utilité des Lettres par rapport aux loix : la premiere partie se trouve merveilleusement développée dans l'Esprit des loix ; la seconde vient d'être indiquée dans les pages précédentes.

Il seroit également superflu de s'arrêter à faire sentir le pouvoir de l'éducation sur les mœurs, les exemples domestiques sont plus convaincans que tous les raisonnemens du monde. Personne n'ignore la maniere dont s'y prit Lycurgue, pour prouver

cette vérité, par l'exemple de deux chiens qu'il avoit élevés d'une maniere différente, afin de faire sentir aux Spartiates l'utilité de l'éducation qu'il leur proposoit. On sait encore la réponse que fit un Perse à un Spartiate qui lui reprochoit sa lâcheté. » Fais moi, lui dit-il, citoyen de» Sparte, & deviens Perse, & nous au» rons bientôt changé de rôle; tu seras » le lâche, & je deviendrai le héros.» Il ne faut donc pas s'étonner que les Anciens persuadés, comme ils l'étoient, de l'importance de l'éducation, la regardassent comme la partie la plus considérable de l'administration. Platon dans ses loix, regarde la charge de Chef de l'éducation, comme la premiere & la plus importante de la république. Il veut qu'on choisisse pour la remplir un homme âgé de cinquante ans au moins, qui ait donné des enfans à l'Etat, qui ait passé par toutes les charges de la république, & qui joigne à une vertu éprouvée les plus rares qualités de l'esprit; il exige encore que ceux qui doivent le seconder dans cette respectable fonction, soient après lui les

hommes les plus distingués de la nation. Ces réglemens ont de quoi nous surprendre ; mais dépouillons-nous de nos préjugés, & examinons l'état d'instituteur public en lui-même. Peut-être en trouverons-nous peu que nous devions lui préférer, soit que l'on considere le sujet sur lequel il s'éxerce, soit qu'on regarde les instrumens qu'il employe, & la fin qu'il se propose. Premierement quel est le sujet sur lequel il s'exerce ? C'est une jeunesse choisie, destinée à remplir les premieres places de la république, l'espérance de la nation, & le soutien des familles les plus distinguées. Quant aux instrumens qu'il employe, ce sont les livres, c'est-à-dire, les productions des plus rares génies que la nature ait produit, & le dépôt sacré de la raison & des lumieres : enfin l'objet qu'il se propose, c'est d'imprimer dans ces ames encore tendres, comme sur une cire molle, l'amour du vrai, de l'honnête & du beau. Si un pere sensé ne connoît point de plus grand bien que des enfans vertueux, lorsqu'il se repose sur un autre du soin de les rendre tels, ne lui donne-t'il

pas la preuve la plus ſincere & la plus éclatante du cas qu'il fait de ſes lumieres & de ſes talens ! Toutes ces conſidérations ne changeront pas l'opinion publique. Ce qui tient à l'Education eſt tombé parmi nous dans une ſorte d'aviliſſement, qui tout injuſte qu'il eſt, ne laiſſe pas d'alarmer. Les gens de Lettres ont craint de s'engager dans une carriere pénible, ſtérile & obſcure ; ceux que la pauvreté avoit contraint d'embraſſer cet état, n'ont cherché qu'un moyen propre à les en retirer promptement, ſans que le gouvernement ſe ſoit mis en peine de les y retenir ; l'éducation ne pouvoit qu'y perdre infiniment. Moins elle a été parfaite, plus on a tenté de l'abréger : les jeunes gens ſe ſont trouvés ſans guide & livrés à eux-mêmes dans un âge où ils auroient beſoin des plus puiſſans ſecours, lorſque des paſſions ignorées juſqu'alors s'éveillent au fond de leur ame, & portent des atteintes ſi furieuſes à la raiſon. C'étoit préciſément le tems où commençoit l'éducation chez les Grecs. Les Gymnaſes, les promenades publiques & tous les lieux où la jeuneſſe avoit coutume de

s'assembler, retentissoient de la voix des Grammairiens, des Rhéteurs & des Philosophes. On s'attachoit à eux, & l'on ne rougissoit point de prendre publiquement des leçons, dans un âge déjà avancé. Platon avoit vingt ans, lorsqu'il s'attacha à Socrate, & il continua de l'entendre pendant plus de vingt années. Ciceron s'étoit déjà distingué sur la tribune aux harangues, lorsqu'obligé de s'absenter de Rome, il devint le disciple des Rhéteurs & des Philosophes. On sent bien que des maîtres entourés de pareils disciples ne pouvoient être des hommes ordinaires, ni des gens de Lettres du commun. Ceci servira à expliquer les honneurs publics qu'on leur rendoit. Ils étoient ordinairement chargés des Ambassades les plus importantes ; & la Grece entiere leur érigea quelquefois des statues d'or. Cette considération pour les plus grands Professeurs, se soutint jusques dans le déclin de l'empire Romain : Libanius, Professeur d'Eloquence à qui l'on offroit la charge de Préfet du Pretoire, la premiere de l'empire, la refusa : je ne veux pas, dit-il, dégrader ma profession.

Les gens de Lettres parmi nous

ayant preſque abandonné l'état de Profeſſeur, ſe ſont bornés à compoſer des livres, & l'on peut aſſurer, que du moins à cet égard ils ſe ſont magnifiquement acquittés de leurs engagemens envers le Public. Si l'on peut encore leur reprocher quelque choſe à cet égard, ce n'eſt pas aſſurément la ſtérilité. Quoique je ſois fort éloigné de croire que cette maniere d'inſtruire ſoit auſſi efficace que la premiere, je n'ai garde de la regarder comme inutile. Quand la multitude des livres ne ſerviroit qu'à ſoulager l'ennui, dont une grande moitié du genre humain eſt accablée, ce ne ſeroit pas un foible ſervice rendu à l'humanité. On ne peut nier que de tous les plaiſirs, celui de la lecture ne ſoit le plus ſatisfaiſant & le plus honnête. La nouveauté & la variété des livres excitent la curioſité, & nourriſſent le goût de la lecture. La multitude des livres ſeroit donc déjà utile à cet égard. D'un autre côté, l'expérience nous apprend que ce ne ſont pas toujours les ouvrages les plus profonds & les mieux faits qu'on lit le plus, d'où l'on doit conclure que les

livres mêmes qui ne diſent rien de nouveau, & qu'un Auteur plus ancien n'ait déjà dit infiniment mieux, trouvent encore leur place, & ſeront peut-être utiles à cent perſonnes qui n'auroient jamais été à portée de conſulter les originaux. Si ces livres ſervent à répandre les connoiſſances humaines, peut-on dire que leurs auteurs ayent travaillé en pure perte pour la ſociété ? L'homme n'eſt point un animal vil, toujours courbé vers la terre, & triſtement occupé à ſatisfaire aux beſoins du corps : Ses vrais tréſors ne ſont point des métaux corruptibles, arrachés avec effort des entrailles de la terre. C'eſt un être intelligent qui meſure l'étendue des cieux ; ſa raiſon conſtitue eſſentiellement ſa nature, ſes lumieres ſont ſes richeſſes, il ne peut, ſans ſe dégrader, négliger le ſoin de ſon ame, & puiſque ſon ennemi le plus à craindre eſt l'ignorance, il doit regarder, comme ſes bienfaiteurs, tous ceux qui lui prêtent des armes pour en triompher. Comment craindroit-il de voir les ſecours qu'on lui prête ſe multiplier, & dans quel genre la profuſion peut-

elle être plus deſirable ? On ſent aſſez que je ne parle ici que des productions des véritables hommes de Lettres, dont le principal emploi eſt de perfectionner leur raiſon, pour ſe rendre utiles à la ſociété : quant à ces mortels mépriſables, qui n'employent la fécondité naturelle de leur eſprit, qu'à dépraver ceux qui liront leurs ouvrages, ce ne ſont point de véritables gens de Lettres, ſi la définition que j'en ai donnée eſt vraie, & on ne peut les regarder que comme des empoiſonneurs publics, qui corrompent les ſources de la vie.

L'Exemple eſt la ſource la plus féconde des Mœurs, & l'un des moyens dont les gens de Lettres peuvent tirer le plus grand avantage pour ſe rendre utiles à la ſociété. L'imitation eſt ſi naturelle à l'homme, qu'il lui eſt comme impoſſible de s'en défendre, & il s'y ſent d'autant plus enclin, qu'il eſtime davantage ſon modele ; c'eſt ce qui pourroit rendre les gens de Lettres infiniment utiles au reſte de la ſociété ; car, quoique l'envie ſe plaiſe quelquefois à les déprimer en public, & à leur chercher des défauts,

on leur rend intérieurement juſtice, & l'on eſt toujours flatté de leur reſſembler à bien des égards. Que les gens de Lettres prennent le parti d'être véritablement ce qu'ils doivent être, laborieux, appliqués, juſtes & modeſtes; qu'ils reſpectent leurs Rivaux, qu'ils ſe reſpectent eux-mêmes; & l'on s'empreſſera de leur accorder ce qui leur eſt dû de conſidération & d'eſtime. Parmi les idées qui me paſſent quelquefois par la tête, j'ai ſouvent recherché ſi les gens de Lettres avoient ou gagné ou perdu à la ſuppreſſion du *pallium* : c'eſt le nom d'une eſpèce d'habillement qu'ils portoient autrefois, & qui ſervoit à les diſtinguer : il eſt certain que cette ſingularité les expoſeroit davantage à l'envie; que parmi ceux qui oſeroient ſe parer du *pallium*, quelques-uns le traîneroient dans la boue; qu'on verroit ſe renouveller quelques-unes de ces ſcènes ſcandaleuſes, dont Lucien s'eſt plû à retracer la peinture, & dont l'infamie rejailliroit ſur le Corps entier des gens de Lettres; mais d'un autre côté, ce ſeroit une ſorte d'engagement envers le Public, dont on ſe verroit

forcé de remplir les devoirs. On auroit honte de s'en parer, ſans conſtater ſes titres, ou ſans travailler au moins à en acquérir. Il engageroit à faire des efforts & des ſacrifices qui tourneroient tous à l'avantage de la ſociété ; il purgeroit les Lettres de l'eſpèce amphibie des beaux eſprits, qui croient qu'être plaiſant, c'eſt être Homme de Lettres. Il arracheroit ceux qui en ſeroient revêtus au commerce du monde pour les ramener à la retraite & à la ſociété de leurs ſemblables ; il inſpireroit par ſa ſimplicité le goût de la modeſtie, de la tempérance & de la frugalité. Les gens de Lettres devenus plus riches par le retranchement de tant de faux beſoins, & plus indépendants par leur genre de vie, ſe ſentiroient plus de courage & plus d'élévation ; leurs ouvrages porteroient l'empreinte de la nobleſſe de leurs ſentimens, & produiroient un plus grand effet. On me dira que c'eſt là attribuer de grandes vertus à un petit morceau d'étoffe ; j'en conviendrai ſans peine ; mais on doit obſerver auſſi ſur quelles épaules nous l'attachons.

Après avoir montré l'utilité des gens de Lettres, par rapport aux loix & aux mœurs, diſons un mot des avantages extérieurs qu'un Etat en retire. Ils contribuent puiſſamment à lui procurer une ſupériorité glorieuſe ſur tous ſes voiſins. Cet avantage ſi envié entre les particuliers, ne l'eſt pas moins entre les nations. On ſe rappellera ſans peine les guerres ſanglantes que fit naître entre les Athéniens & les Spartiates, le deſir d'occuper le premier rang dans la Gréce, & combien il en a coûté à l'Eſpagne pour avoir ambitionné long-tems le premier rôle dans l'Europe. Mais autant que cette ſupériorité eſt enviée & dangereuſe, lorſqu'elle ne ſe fonde que ſur la force & la violence, autant elle eſt douce & permanente, lorſqu'elle a pour baſe les lumieres & les talens. Le peuple qui affecte la premiere doit compter autant d'ennemis que de voiſins; on le craint & on le hait intérieurement, on ne cherche que les occaſions de l'humilier, & ordinairement elles ne tardent pas à ſe préſenter. Un pareil Etat eſt toujours

ſé en guerre avec tous les peuples qui l'environnent, il eſt obligé de faire des efforts continuels qui le minent & l'épuiſent. Ses ſuccès ne ſervent qu'à éguiſer la haine de ſes voiſins ; ſes pertes ne font qu'augmenter leurs eſpérances & animer leur courage. Si quelque choſe pouvoit tempérer & maintenir cette premiere eſpéce de ſupériorité, ce ſeroit celle des talens & des lumieres ; elle attireroit à la nation qui en ſeroit douée une eſtime générale & un amour involontaire ; elle en feroit un modéle que toutes les autres s'empreſſeroient de copier ; elle planteroit ſes mœurs dans les cœurs de ſes ennemis. Les peuples les plus jaloux de ſa gloire ne pourroient s'empêcher d'envoyer chez elle leur plus brillante jeuneſſe pour y puiſer le goût du beau, & cette fleur des vertus ſociales que les Romains nommoient *urbanité*. La capitale de cette nation deviendroit un centre de réunion pour tous les peuples : l'affluence des riches étrangers y verſeroit des tréſors. L'admiration qu'ils remporteroient dans leur patrie ſe répandroit juſques ſur les arts

& les moindres bagatelles pour leur donner du prix ; enfin la langue de cette heureuſe nation deviendroit celle de tout ſon continent, & cet avantage que les Romains ne purent ſe procurer avec toute leur puiſſance, elle l'obtiendroit ſans paroître s'en occuper. Sa langue adoptée par ſes voiſins ſeroit le lien commun qui uniroit les peuples & qui les feroit ſe regarder mutuellement comme les branches d'une même famille. En adoptant ſa langue on adopteroit ſes écrits, puis ſa façon de penſer, & enfin quelque choſe de ſon caractére ; & comme on ne peut ſe défendre d'aimer ceux avec leſquels on a de la reſſemblance, elle trouveroit par-tout des partiſans & des amis ſincéres : on rechercheroit ſon alliance, & d'un conſentement unanime, on lui déféreroit le premier rang.

CHAPITRE VII.

Des Récompenſes Littéraires.

Non meus hic ſermo ſed quem præcepit Ophellus.

PUISQUE les Gens de Lettres ſont d'une ſi grande utilité dans l'Etat, il n'eſt pas poſſible, me dira-t-on, que l'Etat s'acquitte jamais dignement envers eux & qu'il leur diſtribue d'aſſez hautes récompenſes ? Voici ma réponſe : ſi par le mot de récompenſe on entend les diſtinctions, les charges, les emplois, les places, la conſidération & tout ce qui peut exciter l'émulation & flatter l'amour propre ; on a raiſon : l'Etat ne ſauroit trop favoriſer à cet égard les gens de Lettres, parce que de tous ces établiſſemens il n'en peut réſulter pour lui qu'un très-grand avantage. Mais ſi par récompenſes on entend les penſions, les gratifications, en un mot, de l'argent, je penſe tout autrement ; & je crois qu'on eſt beaucoup plus expoſé à pécher dans ce genre par excès

que

que par défaut : rendons raiſon de cette différence.

Les charges, les places emportent des devoirs, elles obligent à ſe montrer & à faire preuve de capacité : il n'y aura donc ordinairement que ceux qui ſe flattent de pouvoir les remplir, qui oſent les rechercher : en un mot, elles commandent le travail, & dès-lors elles ne conviennent qu'à des hommes laborieux. Je ſuppoſe qu'un ſujet incapable s'en trouve pourvû ; il faudra ou qu'il conſente à ſe voir déshonoré, ce qui eſt le comble du malheur, ou qu'il travaille pour ſe rendre capable de remplir ſes devoirs, & ce travail tournera au profit de la ſociété, ou bien enfin qu'il prenne le parti de s'en défaire, comme d'une chauſſure, belle à la vérité, mais qui ne convient pas à ſon pied. Il n'en eſt pas de même des gratifications & des penſions : comme elles ſuppoſent ordinairement des ſervices rendus, elles n'impoſent proprement aucune obligation pour l'avenir ; & plus elles ſont conſidérables plus elles peuvent devenir nuiſibles. Elles enlevent ceux qui les obtiennent à

des emplois pénibles, mais utiles, & les affranchiſſent de la néceſſité du travail en leur procurant une aiſance & un bien-être auquel ils n'étoient point accoutumés; ce changement ſubit dans la fortune en opére néceſſairement un autre dans le genre de vie. La molleſſe & la pareſſe ſa compagne ordinaire viennent aſſaillir le nouvel heureux, il les repouſſe d'abord & ſe ſent retenu dans la carriere de l'honneur par un reſte de honte; elles reviennent à la charge, elles s'inſinuent tacitement ſans ſe laiſſer appercevoir; peu à peu elles s'emparent de l'ame & commencent par en chaſſer ſucceſſivement la tempérance, l'amour du travail, puis la honte, pour loger à leur place des hôteſſes plus commodes, la volupté, la diſſipation, l'intempérance & l'inertie, & dès-lors adieu l'Homme de Lettres.

Je dis en ſecond lieu que ces penſions ſont rarement accordées à ceux qui en ſont le plus dignes. Car quelques précautions que prennent les diſpenſateurs des graces, il eſt preſque impoſſible qu'ils puiſſent ſe dé-

terminer dans leur choix, autrement que par un des trois motifs ſuivans : une forte protection, l'importunité du demandeur, ou une réputation brillante. Or le Charlatan a de grands avantages à tous ces égards ſur le véritable Homme de Lettres. Le premier eſt ſouple, adroit, attentif à ſaiſir l'occaſion & le moment ; vrai Protée, il ſait prendre toutes ſortes de formes : il ne doute de rien, rien ne l'embarraſſe, il a tout appris, il eſt propre à tout entreprendre : au lieu que le ſecond, ſimple, modeſte & timide, a preſque peur de ſe montrer, l'étude & l'expérience lui ont appris à être en garde contre les prévenrions de l'amour propre, & à ſe défier de ſes forces : il doute, il lui faut du tems pour délibérer, il ne ſe vante de rien & craint encore de trop promettre. Accoutumé à ne plier ſon ame qu'au joug de la raiſon, il ne connoît point l'art d'applaudir aux ſottiſes de quelque part qu'elles viennent : l'air de liberté qu'il reſpire dans le commerce des livres lui inſpire une averſion & un dégoût inſurmontables pour la contrainte qui

regne dans le commerce des Grands ; l'ombre ſeule de la ſervitude l'allarme ; qu'on juge ſi, avec de pareilles diſpoſitions, il eſt bien propre à ſe faire de puiſſans protecteurs. La retraite eſt ſon élement : il s'y plaît, & il y reſtera juſqu'à ce que des circonſtances fortuites viennent l'en arracher malgré lui. Il n'a point de part aux graces & s'en conſoleroit aiſément s'il n'avoit ſouvent la douleur de voir qu'on couronne l'impudence, & qu'on lui préfére publiquement des hommes auxquels il auroit honte de ſe comparer. C'eſt alors qu'il ſeroit tenté de ſe repentir de ſon choix & de dire avec Héſiode, *c'en eſt fait, je renonce à la vertu, j'en détournerai mon fils, puiſqu'il n'y a plus que l'impudent qui proſpere.*

Je veux encore qu'il ſache ſe mettre au-deſſus de ces petites mortifications, qu'il ne faſſe aucun retour ſur lui-même, & qu'il n'en ſoit point retardé dans ſa courſe : combien de jeunes gens qui ſe deſtinent aux Lettres, & qui n'ont point encore de principes certains de conduite prennent la route au bout de laquelle ils

apperçoivent la récompense. Lorsque le bel esprit & la frivolité font la réputation, & attirent la faveur, doit-on s'attendre à voir les gens de Lettres tourner le dos à la fortune & se donner beaucoup de peine pour n'arriver qu'à l'obscurité, & souvent même qu'à la misère. Ces sortes de pensions pourroient donc tout au plus produire des nuées de beaux esprits & de jolis écrivains, mais aux dépens de la science, proprement dite, & de la solide Littérature ; & plus on multiplieroit ces libéralités mal entendues, plus on travailleroit, sans le vouloir, à dénaturer le véritable esprit des Lettres.

Parmi le petit nombre d'Hommes distingués par une protection signalée pour les Lettres ; notre Histoire compte deux Rois & un premier Ministre, François I, Louis XIV, & Richelieu.

François I protegea les Lettres en Homme d'Etat : il vit les avantages que la France pouvoit en retirer ; il les accueillit en Roi, & mérita d'en être appellé le Pere. Ce titre n'a pas moins contribué que ses qualités ai-

mables & guerrieres, à le placer au rang des grands Rois. Les gens de Lettres attirés à ſa Cour y jouirent de ſa faveur & de ſes bienfaits; en vain les Courtiſans murmurerent de l'eſpéce de préférence qu'il ſembloit accorder à ces Hommes nouveaux & obſcurs; ils furent contraints de garder le ſilence & de ſe conformer, au moins en apparence, au goût du Monarque éclairé. En s'appliquant à rendre les Lettres utiles à l'Etat, il ne voulut point qu'elles lui devinſſent jamais à charge; car à la réſerve des Chaires du Collége Royal qu'il dota avec une magnificence royale *; il donna aux gens de Lettres des Abbayes, des Evêchés, des Charges dans la Robbe & dans les Négociations, & jamais de penſions.

Richelieu fut plutôt le protecteur d'une Portion de la Littérature que des Lettres. En général, comme il étoit d'un tempérament mélancholique, & accablé du poids du Gouvernement, il ne chercha dans les Let-

* Ces Chaires qui étoient de plus de quatre mille livres dans leur inſtitution, ont été réduites, par les différens changemens arrivés dans les monnoies, à ſix cens livres ou environ.

tres qu'un amuſement paſſager & une honnête récréation. Il compoſa ſa Cour de Poëtes, parmi leſquels il voulut qu'on le comptât ; mais trop ſenſible aux louanges & peu délicat ſur le choix ; il fit acheter ſa faveur par des hommages, qui ſouvent dégénérent en flatteries. Les hommes les plus vils eurent la meilleure part à ſes graces, tandis que le grand Corneille, le ſeul qui pût le rendre immortel, fut haï & perſécuté, que l'immortel Grotius eſſuya des mépris, que Saumaiſe & Bochard, tous deux François, chercherent des établiſſemens l'un en Hollande, l'autre en Suéde : le goût du Miniſtre pour la Poëſie & l'Eloquence oratoire, étoit excluſif ; la ſolide Littérature & la Philoſophie renaiſſante n'eurent aucune part à ſes bienfaits. Remarquons ici pour la juſtification de ce grand Homme, que la France, qui fumoit encore du ſang répandu dans les guerres de religion, avoit plus beſoin des arts agréables, & de tout ce qui peut adoucir l'eſprit, que des autres genres de Littératures plus ſolides & reſervés à des tems plus heureux ;

peut-être fit-il, en cherchant à ſatisfaire ſon propre goût, ce qu'il y avoit de mieux à faire pour ſes contemporains. Quant à ſa maniere de récompenſer les gens de Lettres, elle tint quelque choſe de celle de François I, car à l'exemple du Monarque, il leur conféra des Evêchés & des Abbayes; mais comme les genres qu'il protégeoit par préférence avoient quelque choſe de futile & de leger, & qu'on ne voyoit pas aſſez d'analogie entre la nature du mérite & celle de la récompenſe, il mit en uſage les Gratifications. C'étoit un moyen ſûr de tenir ſes Poëtes dans une plus grande dépendance, & d'en retirer plus de louanges; mais n'étoit-ce point auſſi un moyen preſque ſûr de leur abbatre le courage & de les avilir. Leurs ouvrages, oubliés depuis long-tems, ſont encore moins rebutans par la dureté des vers que par la baſſe adulation qui y regne.

Louis XIV ne protégea les Lettres ni par des vues d'utilité, comme François I, ni par intérêt perſonnel, comme Richelieu, mais par grandeur d'ame & par amour pour la gloire,

On lui perſuada que c'étoit là un nouveau moyen d'acquérir de la célébrité, auſſi tôt ſes bienfaits allerent chercher le mérite juſques ſous les glaces du Nord. Aucun genre de Littérature ne fut oublié, tous ſemblerent avoir un droit égal à ſes bienfaits. Les Lettres le payerent avec uſure, puiſqu'outre la célébrité momentanée qu'il recherchoit, elles ſcellerent toutes ſes actions du ſceau de l'immortalité. L'objet qu'il s'étoit propoſé, & l'eſprit qui l'animoit, décidérent du genre de récompenſe. Il ne donna ni Bénéfices, ni Magiſtratures, comme François I; cette marche lente n'eût pû produire l'éclat qu'il déſiroit; il ne ſe contenta pas non plus de Gratifications, il vouloit rendre ſes bienfaits ſolides & en quelque ſorte indépendants; il ſe fixa donc aux Penſions dont l'uſage étoit déja introduit dans le Militaire. Il eſt certain que cette ſorte de récompenſe paroît au premier coup d'œil être fort convenable aux gens de Lettres, puiſqu'en les débarraſſant de tous ſoins domeſtiques, elle les laiſſe concentrés dans l'exercice de leur art. Il eſt certain

encore que ſi l'on en juge par l'événement, on ſera porté à croire que Louis XIV ſemble avoir trouvé la meilleure maniere d'encourager les talens, & qu'on doit accorder la préférence à ſa maniere de récompenſer ſur celle de François I, ce qui ſeroit directement contraire à ce que nous avons établi plus haut ſur la nature des récompenſes Littéraires. Examinons donc encore la choſe de plus près, pour nous confirmer dans nos principes, ſi nous les trouvons ſolides, ou pour en changer ſi nous nous ſommes trompés.

Je dis d'abord qu'il ne ſuffit pas pour décider la queſtion, que nous examinons, de comparer les Ecrivains du ſiécle de François I, à ceux du ſiécle de Louis XIV, il faudroit, pour que la comparaiſon fût juſte, que les circonſtances euſſent été les mêmes de part & d'autre. Or François I avoit pour ainſi dire créé les Lettres, au lieu que Louis XIV les trouva déja floriſſantes. Il faudroit donc pour bien calculer ce que les Lettres doivent à l'un & à l'autre, examiner s'il y a plus loin du point où Louis XIV

les avoit trouvées, à celui où il les laiſſa, que du point où François I les avoit priſes, à celui où il les avoit amenées. Or je doute qu'à ce compte l'avantage reſtât à Louis XIV. puiſqu'il y a pluſieurs genres très-eſſentiels auxquels non-ſeulement le ſiécle de Louis XIV n'a rien ajouté, mais même dans leſquels il eſt reſté fort inférieur : j'en citerai pour exemple la juriſprudence. On conviendra ſans peine que le dernier ſiécle ne peut oppoſer perſonne aux Dumoulin, aux Cujas, aux Chopin, aux Briſſon, &c. Je doute que dans l'art des Négociations on puiſſe préférer perſonne au Cardinal d'Oſſat, dont les Lettres ſont le plus parfait modéle d'éloquence politique. La réputation de Dagueſſeau n'a point effacé celle du Chancelier l'Hopital ; la République de Bodin & ſon Traité ſur l'Hiſtoire, ne laiſſeroient peut-être d'autre avantage à l'Eſprit des Loix & aux Cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains, que celui du ſtyle. Montagne & Bacon ont-ils été obſcurcis par nos Philoſophes modernes ? Et quels Hiſtoriens du ſiécle dernier pourrions-

nous préférer à du Bellai & à de Thou. En fait d'Erudition & de Critique, il ſeroit difficile de citer des hommes ſupérieurs aux Scaligers, à Caſaubon, aux Sainte-Marthe, & quoique l'Académie des Belles-Lettres ait mis plus d'ordre & de goût dans les matieres d'érudition; il n'y a eu encore aucun de ſes membres qui n'eût été flatté de reſſembler aux hommes que je viens de citer; quant à la Littérature agréable, les Muret, les Paſſerat, les Buchanan, n'ont peut-être d'autre tort que d'avoir écrit dans une langue peu connue de nos beaux eſprits. Quoique les Ecrivains, que je viens de nommer, n'ayent pas tous vêcu ſous le regne de François I, ils n'y appartiennent pas moins dans la queſtion que nous examinons ici; puiſqu'il eſt évident que nous ne les devons qu'au branle, ſi je puis ainſi m'exprimer, que ce Monarque avoit donné aux eſprits; je crois même que c'eſt là ce qui prouve le mieux l'avantage de ſa maniere de récompenſer. Car s'il eût aſſigné des penſions, elles ſe ſeroient infailliblement éteintes à ſa mort & la France ſeroit retombée dans ſon antique bar-

barie. Croit-on que ſous les regnes orageux d'Henri II, de François II, de Charles IX, d'Henry III, & d'Henry IV, on ſe fût amuſé à payer des penſions aux gens de Lettres, tandis qu'on ne trouvoit point d'argent pour ſoudoyer des troupes. Au lieu que de la façon dont François I s'y étoit pris, les Lettres ſubſiſterent ſans que l'Etat s'en mît en peine. Les gens de Lettres en place favoriſoient leurs pareils, les employoient eux-mêmes, & trouvoient moyen de les avancer. Voilà le grand avantage des places ſur les penſions, ces dernieres iſolent celui qui les reçoit & le concentrent en lui-même, au lieu que les places donnant à celui qui en eſt pourvu, des relations néceſſaires, le mettent à portée, & ſouvent même dans l'obligation de rendre à d'autres les ſervices qu'il a lui-même reçus. Un Homme de Lettres en place, s'il n'eſt un envieux, a de grandes diſpoſitions à obliger ſes pareils, & il eſt rare qu'il n'en trouve pas l'occaſion. Par ce moyen les Lettres fleuriſſent & l'Etat en retire des ſervices importants ſans qu'elles lui ſoient à charge.

Un nouvel avantage des Places ſur les Penſions, c'eſt que les premieres flattent agréablement l'amour-propre, qu'elles élevent l'ame, au lieu que les dernieres la rapetiſſent & l'humilient. Comme il a fallu ordinairement employer de petits moyens pour les obtenir, on n'eſpere de pouvoir les conſerver que par des moyens ſemblables. On ſuit avec la plus grande attention tous les changemens qui s'operent dans les fortunes particulieres, pour s'accrocher de près ou de loin à la faveur; d'ailleurs ces ſortes de bienfaits ne donnant qu'une vie précaire, ils ne peuvent manquer d'introduire à la longue un ton & un eſprit de mendiant parmi les gens de Lettres, qui ſuffiroient ſeuls pour les avilir. Quelque faveur que l'or ait priſe de nos jours, ce ſeroit mal connoître ſa nature que de lui faire ſignifier honneur & gloire: le propre de la magnanimité a toujours été de le mépriſer. *La vraie gloire*, diſoit un Spartiate, *ne conſiſte pas à poſſéder beaucoup d'or, mais à commander à ceux qui en poſſedent.* Si ces idées venoient à diſparoître dans une nation, à qui

ſieroit-il mieux qu'aux gens de Lettres de les faire revivre dans toute leur force & leur pureté ; au contraire, quel exemple de baſſeſſe pour le reſte des hommes, ſi ceux qui par leur état ont le plus d'influence ſur les mœurs, qui doivent le mieux connoître le prix des vertus & de l'indépendance, montroient le plus d'avidité & d'oubli d'eux-mêmes, s'ils devenoient un fardeau pour l'Etat, & les ſang-ſues du corps politique.

Mais la pauvreté, criera-t-on, la pauvreté..... Je ſais combien ce malheureux mot inſpire d'horreur & d'effroi. J'ai lu tout ce que les Poëtes & les Déclamateurs ont écrit à ce ſujet : mais oſerai-je le dire, ils ne m'ont point effrayé, ils ne l'ont calomniée, que parce qu'ils l'ont mal connue : ils ont confondu la pauvreté avec l'indigence. Il y a pourtant bien de la différence. L'une gaie, libre, courageuſe & mere du bon eſprit, accoutume l'ame à ne rien eſpérer que d'elle-même ; elle lui montre ſes forces & ſes reſſources, & la remplit d'une noble fierté : l'autre, lâche & rampante, fille de la débauche ou de l'oiſi-

veté abbat le courage, étouffe tous les germes de l'honneur & de la vertu, & traîne à ſa ſuite le déſeſpoir. La premiere, lorſqu'elle ne nuit pas à l'éducation, eſt le plus beau préſent que le Ciel puiſſe nous faire; elle tient l'ame éveillée, elle l'aiguillonne & la pouſſe à de nobles entrepriſes; la ſeconde eſt un ſupplice toujours renaiſſant; c'eſt le vautour de Promethée: non-ſeulement il faut tout mettre en uſage pour s'en délivrer, mais il faut peut-être, ſuivant le conſeil de Theognis, *la précipiter du ſommet des rochers, & l'enſevelir dans les abîmes de la mer.* Qu'on n'aille pas s'imaginer, que pour avoir été confondues par tant d'Ecrivains, elles doivent avoir au moins une grande affinité. Ceux qui les ont examinées de plus près, & qui ſe ſont donné le loiſir de les reconnoître, n'ont point trouvé de moyen plus ſûr ni de chemin plus court, pour éviter l'une que d'embraſſer l'autre. » Voulez-vous parvenir au bon» heur, nous ont-ils dit, ſoyez pau» vre ou ſemblable à un pauvre, *aut pauper ſis, aut pauperi ſimilis.*

Vous donc à qui la nature a donné

des diſpoſitions pour les Lettres, mais que l'avenir épouvante : Ecoutez les paroles d'un diſciple de Zénon. N'avez-vous point de honte d'être moins courageux que l'artiſan le plus vil, qui trouve dans l'exercice de ſon métier des reſſources aſſurées pour tous ſes beſoins. Vous eſtimez-vous moins que lui, ou préférez-vous ſon art au vôtre ? Cherchez dans votre mémoire, conſultez vos livres, & nommez-moi un Homme de Lettres, laborieux & appliqué, à qui ſon travail n'ait pu procurer les néceſſités de la vie. Commencez par examiner le peu qu'exige la nature, & vous conviendrez que le travail le plus léger vous fournira abondamment de quoi la ſatisfaire. Ce ne ſont pas les vrais beſoins qui ſont difficiles à contenter, mais bien nos fantaiſies ; celles-ci ſont véritablement inſatiables ; & plus vous leur accorderez, plus vous ajouterez à votre miſere. Travaillez courageuſement à vous diſtinguer en vertus & en lumieres, & abandonnez le ſoin du reſte à la Providence. Quel homme trouvant dans ſon chemin un vaſe d'or, ne s'empreſſera pas à le relever ?

& l'eût-il découvert dans la fange ; le deſtinera-t'il à en faire un meuble d'anti-chambre, ou plutôt, après s'être aſſuré de ſon prix, ne le placera-t-il pas dans le lieu le plus apparent de ſa maiſon, ou n'en ornera-t'il pas ſa table les jours de fête ? Depuis quand les hommes ſont-ils inſenſibles à leurs intérêts, faites-leur connoître les avantages que vous pouvez leur procurer, & ne craignez pas qu'ils vous négligent. N'y a-t'il plus de peres qui aiment ſincerement leurs enfans, & qui connoiſſent les avantages d'une excellente éducation ? N'y a-t'il plus de gens en place qui ſentent l'importance & le poids de leurs devoirs, & qui deſirent d'être ſoulagés ? Enfin n'y a-t'il plus parmi les Grands perſonne qui connoiſſe le prix d'un ami ſage & éclairé, & qui refuſât d'en faire l'acquiſition aux dépens de ſon crédit, ou même d'une très-petite partie de ſa fortune. Si tous ceux-là exiſtent encore, comment appréhenderiez-vous la miſere ? Mais vous aimez, dites-vous, l'indépendance & la ſervitude vous épouvante. Je ne blâme point ces ſentimens ; mais avez-vous

bien étudié en quoi consiste la liberté, & sur quoi se fonde l'indépendance : Nos maîtres nous ont appris que la vertu est toujours libre, & que la science a des droits imprescriptibles au commandement. Examinez plutôt. Dans une maladie, qu'est-ce qui commande, n'est-ce pas le Medecin, c'est-à-dire l'homme le plus éclairé dans l'art de guérir ? S'il s'agit d'un procès, n'est-ce pas l'homme de loi ? Dans la construction d'une maison, n'est-ce pas l'Architecte ; quoique tous ces hommes soient ordinairement plus pauvres que ceux qui les appellent ? Choisissez le Monarque le plus absolu de la terre, le Roi des Rois, qu'il soit embarrassé dans une guerre dangereuse, d'où son salut dépend ; s'il n'est que foiblement instruit dans l'art de la guerre, & qu'on lui présente un simple soldat qui possede toutes les qualités d'un excellent Général, ne s'empressera-t-il pas de l'élever au commandement des armées, & ne se fera-t'il pas un devoir de l'écouter & de lui obéir ? Cet étranger, cet inconnu sera préféré au fils aîné du Roi des Rois dans les fonc-

tions les plus glorieuſes du gouvernement. Concluez de-là que dans toutes les affaires & dans la conduite de la vie, la ſcience a un empire naturel ſur l'ignorance, & que le moyen le plus ſûr de commander, & de ne point dépendre, c'eſt d'acquérir la ſupériorité des lumieres & des talens.

Tel eſt le diſcours d'un Philoſophe* qui avoit médité ſur la nature de l'homme & ſur ſes vrais beſoins, qui connoiſſoit la pauvreté, & qui l'avoit épouſée par goût. Mais eût-elle des épines, & fût-elle inſéparablement attachée à l'état d'Homme de Lettres; cet état offre d'ailleurs tant d'avantages, que ce ne ſeroit pas les acheter trop cher que de les acquérir à ce prix. Un homme qui aime le ſpectacle ſe plaint-il de n'y être pas auſſi commodément aſſis que dans ſon fauteuil, & de ne point recevoir d'argent pour y aſſiſter? Expoſons en peu de mots en quoi conſiſtent ces avantages.

* Epict. Arrian.

CHAPITRE VIII.

Des principaux avantages de l'état d'Homme de Lettres.

POUR juger des avantages d'un Etat, il faut calculer les maux dont il préserve & les biens qu'il procure.

Les sources des maux qui affligent l'humanité sont l'ignorance, les passions & l'ennui.

L'ignorance remplit l'ame de présomption, la berce de vains projets, la remplit de passions folles & déréglées.

Les passions l'agitent & la tourmentent tant qu'elles sont dans leur force, & ne finissent que pour l'abandonner au désœuvrement & à l'ennui.

L'ennui la flétrit, l'accable, l'anéantit.

Examinons comment les lettres préservent de ces maux. Le premier soin de celui qui les cultive, est de s'étudier, d'apprendre à se connoître, & de se mettre en garde contre la séduction & l'erreur. A mesure qu'il

avance dans cette carriere, il rencontre nombre de choſes qu'il ignoroit, & de nouveaux motifs de ſuſpendre ſon jugement ſur celles qu'il croit le mieux ſavoir. Si ſur bien des articles, il ne peut entiérement diſſiper ſon ignorance, il ſait au moins ſe préſerver de l'erreur, en ſe renfermant dans les limites du doute philoſophique. Quelque genre de Littérature qu'il ait embraſſé; il voit une eſpace immenſe à parcourir; livré tout entier à ce ſoin, il laiſſe peu de priſe aux paſſions, & s'il en eſt quelquefois atteint, c'eſt un égarement de peu de durée; l'amour de l'étude, ou les étouffe entiérement, ou fait une ſi puiſſante diverſion, qu'elle ne leur permet pas de prendre racine; bientôt la voix de la raiſon & du devoir ſe fait entendre, & éveille les remords. Il eſt rare qu'un véritable Homme de Lettres s'abandonne longtems au délire de l'amour: la douce amitié a pour lui plus de charmes, & ſuffit ordinairement pour occuper la ſenſibilité de ſon ame. On demande ſi un Homme de Lettres doit ſe marier. Cette queſtion propo-

le dans ſa généralité eſt embarraſſan-
e. Comme la Nature ſemble inviter
ous les êtres animés à la reproduc-
ion de leurs ſemblables, & que l'on
ſt homme, avant que d'être Homme
le Lettres, il y a tout lieu de douter
i aucun individu a le droit de ſe ſouſ-
raire de ſon autorité privée au vœu
de la Nature; mais, comme d'un autre
côté, les ſociétés ſont en poſſeſſion,
de tems immémorial, de modifier &
d'interpréter cette loi générale, il
uſera à cet égard de tout le bénéfice
que la ſociété, dans laquelle il vit,
voudra bien lui accorder, & il ne ſe
mariera point, à moins qu'il ne fût
aſſez heureux, pour rencontrer une
autre Hyppachia, c'eſt-à-dire, une
ame forte & vigoureuſe, que la na-
ture, par un de ſes caprices ordinai-
res, auroit cachée ſous le voile des
Graces. On reprochoit à Epaminodas
de ne point donner d'enfans à ſa pa-
trie, & de s'expoſer à mourir tout
entier : *je lui laiſſe deux filles*, répon-
dit le Général Thébain, *dont le nom
retentira dans toute la Grece ; les vic-
toires de Leuctres & de Mantinée.*
Chaque Homme de Lettres doit en

dire autant à proportion de ſes ouvrages. Ce ſont-là les productions, dont il doit rendre compte, & les ſeules qu'on puiſſe exiger de lui. Les embarras & les ſoins indiſpenſables du ménage s'accordent mal avec ce calme & cette indifférence ſi néceſſaires aux exercices de l'eſprit.

Si l'étude des Lettres laiſſe peu de place à l'amour, la plus univerſelle & la plus furieuſe des paſſions ; elle éloigne encore plus ſûrement l'avarice & la cupidité, vices honteux qui n'entrent que dans les ames baſſes. L'étude éleve l'eſprit, & le conduiſant à la ſource des vrais biens, elle lui fait néceſſairement mépriſer & haïr ceux qui n'ont qu'une apparence trompeuſe : elle apprend à dépouiller les objets du faſte extérieur qui les enveloppe, & à découvrir la plaie ſous la pourpre qui la cache : l'or n'eſt aux yeux du Philoſophe qu'une ſorte de limon arraché avec effort des entrailles de la terre, arroſé des pleurs des malheureux, dont la poſſeſſion toujours enviée, fait naître mille inquiétudes, & ne manque preſque jamais de corrompre l'eſprit & le cœur ; loin

loin de rechercher ce funeſte métal, il en ſouhaiteroit des tas à ſes plus grands ennemis, ſi la vengeance pouvoit entrer dans le cœur de l'Homme de Lettres. Le ſeul tréſor dont il ſoit avare, c'eſt celui dont les hommes s'inquiettent le moins, le tems qui nous eſt donné pour nous inſtruire, & que ceux qui ſavent en faire uſage, voyent ſi rapidement s'écouler. En comparant l'immenſité des choſes qui lui reſtent à ſavoir avec le court eſpace de la vie, il ſeroit tenté, comme Théophraſte, d'accuſer la Nature d'injuſtice & de malignité. Condamné à ne pouvoir ni le prolonger, ni le ſuſpendre, il tâche au moins de mettre tous ſes inſtans à profit. Il ſe plaît dans la ſolitude, & ne craint pas d'y trouver l'ennui, enfant de la pareſſe & du déſœuvrement. Jamais il n'eſt en meilleure compagnie, que lorſque ſeul il ſe livre à ſes propres méditations, ou qu'il eſt entouré de génies les plus rares qui reſpirent encore dans leurs ouvrages, & qui ſemblent ſe diſputer l'avantage de l'amuſer & de l'inſtruire. S'il a du goût pour la vérité,

il ſuit Platon à l'académie, il ſe promene délicieuſement dans les jardins d'Epicure, & ſe paſſionne pour la vertu dans le commerce du Portique. Il admire comment, par des routes différentes, ces grands hommes tendoient tous au même but, c'eſt-à-dire, à rendre l'homme heureux, en l'arrachant aux préjugés, pour le ſoumettre uniquement aux loix de la raiſon. Il ne néglige pas les précieuſes découvertes des Modernes, & ſoit que le compas à la main, il s'élance dans l'immenſité des cieux, qu'il ſonde les entrailles de la terre, ou qu'il en parcoure la ſurface, il reconnoît partout l'empreinte de la ſageſſe ſuprême. Si de ces méditations ſublimes, il deſcend ſur le théâtre de la fortune, & qu'il conſidere les viciſſitudes humaines, il retrouve une variété non moins intéreſſante; il cherche quels principes ont pu amener les hommes à l'état de ſociété, quels liens ont enchaîné ces animaux fiers & ſuperbes, quelles cauſes ont fait fleurir certains empires, & quelles autres les ont précipités dans l'oubli: il cherche dans les déſerts, & Babylone, & Thebes, &

Memphis, & Sparte, & toutes ces anciennes villes, dont l'éclat sembloit immortel : il observe parmi les peuples les plus policés, un contraste révoltant de lumieres & de ténébres, de sublimes découvertes & de préjugés ridicules, de vices & de vertus. Il en apperçoit d'autres réduits en quelque sorte à l'instinct, & pour qui le jour de la raison n'est point encore levé. Enfin s'il abaisse ses regards sur les individus, il n'y trouve pas un champ d'observations moins vaste. Il les voit s'agiter sans raison, poursuivre avec fureur ce qui n'est propre qu'à faire leur tourment, craindre ce qui pourroit opérer leur guérison, se réjouir ou s'affliger sans motif, former des projets extravagans, se repaître de chimeres, & mourir avant que d'avoir commencé de vivre. Il aime à comparer les portraits que nous ont tracé les anciens Poëtes avec les originaux encore existans, & à reconnoître la vérité de leurs peintures, & soit qu'il se rappelle des scènes comiques ou tragiques, qu'il rie ou qu'il pleure, il goûte un plaisir toujours nouveau, & ne peut se rassasier de ce spectacle.

Comment donc un Homme de Lettres connoîtroit-il l'ennui, ſi ce n'eſt peut-être, lorſqu'arraché de ſa retraite, il eſt obligé d'abandonner le rôle de ſpectateur, pour ſe mêler parmi la foule des acteurs; mais cet ennui paſſager ne ſert qu'à lui faire mieux ſentir les avantages de ſa vie ordinaire, & à le ramener avec plus de ſatisfaction à ſes occupations premieres. Après avoir montré de quels maux l'état d'Homme de Lettres nous préſerve, parlons des biens qu'il procure.

Le premier, eſt la ſatisfaction intérieure que l'on éprouve, en s'appercevant des progrès qu'on a faits dans la connoiſſance de la vérité & dans la pratique des vertus; ſi le Cultivateur goûte un plaiſir ſenſible, lorſqu'il voit fructifier l'arbre qu'il a planté de ſes propres mains, quelle joie ne doit pas inſpirer à l'Homme de Lettres le ſentiment de ſa propre amélioration, lorſqu'il commence à recueillir le fruit de ſes travaux, & qu'il conſidere, qu'il n'eſt au pouvoir de perſonne de l'en priver. Si à ce ſentiment intérieur ſe joint la voix publique, ſi la patrie ſemble faire cas de ſes lumie-

res, s'il ſe voit recherché & applaudi par des perſonnes dont il eſtime le ſuffrage, de quelle douce joie, ſon ame n'eſt-elle pas pénétrée, ſurtout lorſque ces témoignages particuliers & publics viennent, pour ainſi dire, le chercher, & qu'ils ne ſont ni ſurpris, ni mandiés. En vain la malignité s'attache-t-elle à déprimer les talens & à ternir la vertu, elle ne ſert ordinairement qu'à leur prêter un nouveau luſtre; c'eſt une ombre ajoutée au tableau.

Le ſecond avantage, eſt une entiere indépendance. Il faut montrer en quoi elle conſiſte, & comment elle s'acquiert par le commerce des livres. La vraie indépendance conſiſte à ne point reconnoître d'autorité ſupérieure à celle de la raiſon, à n'écouter que les loix qu'elle avoue, & à s'y conformer dans toutes les circonſtances. Le premier ſoin de celui qui cultive les Lettres, c'eſt d'apprendre à ſe connoître lui-même, & d'étudier les rapports que la nature a établis entre lui & les êtres qui l'environnent. Cette étude ne ſe borne pas à la ſpéculation. Elle influe néceſſairement ſur la conduite

de la vie, & dirige les opérations de la volonté. L'Homme de Lettres ne ſe décide qu'après avoir conſulté ſa raiſon ; il ſait que c'eſt là le flambeau qui doit le conduire, & qu'un homme qui s'obſtine à le repouſſer, eſt plus à plaindre que celui qui renonceroit volontairement à l'uſage de ſes yeux ; car dès lors il ne pourroit plus éviter ou de tomber dans des précipices, ou d'être la victime de ceux qui ſe chargeroient de le mener avec moins de lumieres, ou avec de mauvaiſes intentions. Au reſte, cette entiere indépendance n'a rien qui bleſſe les loix établies, à moins qu'elles ne ſoient iniques : l'Homme de Lettres, il eſt vrai, ne s'y ſoumet pas par la crainte des châtimens, comme un vil eſclave, mais par amour de l'ordre ; car il en connoît mieux que perſonne & les avantages & la néceſſité dans toute ſociété établie. Il en ſera donc le plus ferme défenſeur, mais il ne s'ingerera point volontairement dans le maniement des affaires publiques, parce que les embarras qu'elles entraînent ſont trop incompatibles avec le genre de vie qu'il a choiſi, & qu'il eſt peut-

être impoſſible de trouver aucune forme de gouvernement, où l'étroite équité puiſſe dans tous les cas être la regle de ceux qui gouvernent : il abandonnera donc ce ſoin à des gens moins occupés, moins ſcrupuleux & plus ſouples : cependant ſi la patrie l'appelle à ſon ſecours, & le charge de quelque fonction publique, il acceptera le poſte qu'elle daignera lui confier, & elle n'aura point à craindre qu'il manque à aucun des devoirs que lui impoſe ſa place ; il gouvernera comme Epaminondas & Ariſtide, & s'il le faut, il mourra comme Socrate & Caton.

Le troiſiéme, eſt la bienfaiſance univerſelle. Il s'eſt convaincu de bonne heure que l'ignorance eſt la ſource de la méchanceté, que les hommes ne ſont vicieux, que parce qu'ils ignorent leurs vrais intérêts, & qu'il ſeroit auſſi abſurde de ſuppoſer qu'un homme vicieux pût être heureux, qu'il le ſeroit de croire, qu'un homme couvert d'ulceres jouît d'une parfaite ſanté. Ainſi l'Homme de Lettres, loin d'envier le bonheur apparent de l'homme méchant, & de chercher à

ſe venger de lui, lors même qu'il eſt ſa victime, il ne peut s'empêcher de le plaindre au fond de ſon cœur. Il ſouhaitera qu'on l'éclaire; il tâchera lui-même de l'éclairer, parce qu'enfin le méchant eſt homme, mais il n'employera pour y réuſſir, que la douceur & la force de la vérité: il ne connoît ni le reproche ni la plainte, elles ſeroient déplacées dans ſa bouche, puiſqu'il eſt au-deſſus de l'outrage, & que perſonne ne peut lui faire de tort, s'il eſt en effet tel qu'il doit être. *Anytus & Melitus peuvent me faire mourir*, diſoit Socrate, *mais ils ne peuvent me faire de mal.*

Enfin le quatrieme conſiſte dans une paix & une tranquillité inaltérables. Attentif à conſidérer l'ordre de l'univers & la dépendance des cauſes ſecondes, l'Homme de Lettres jouit des faveurs que le ciel lui diſtribue, ſans murmurer des diſgraces attachées à la condition humaine. Il ſait que tous les biens qu'il poſſede ne ſont qu'un dépôt; il eſt prêt à le rendre, quand la nature viendra le redemander. Il voit la ſcène du monde ſe renouveller ſans ceſſe; inſtruit par des

exemples familiers de la loi générale de la nature, il s'y ſoumet ſans répugnance, & tel qu'un convive raſſaſié & plein de reconnoiſſance, il attend l'ordre du départ, & eſt prêt à céder la place à ceux qui doivent le ſuivre. Il dit avec Cleante : *ô Jupiter ! ô deſtin ! Conduiſez-moi par-tout où vous voudrez me conduire ; je vous ſuivrai ſans retardement.*

Ἄγε δή μ' ὦ ζεῦ καὶ σύ γ' ἡ πεπρωμένη
ὅποι ποθ' ὑμῖν εἰμι διατεταγμένος
ὡς ἕψομαί γ' ἄοκνος.

Fin de la premiere Partie.

L'HOMME
DE
LETTRES.

SECONDE PARTIE.

Dans laquelle on examine particulierement l'influence réciproque des Lettres ſur le Gouvernement, & du Gouvernement ſur les Lettres.

M. DCC. LIV.

L'HOMME DE LETTRES.

Recherches sur l'etat d'Homme de Lettres.

Quelques précautions que prenne un Ecrivain, en traitant des matieres qui le touchent, il eſt rare que l'Homme ne perce pas en quelque endroit. Le Maître de danſe de Moliere, qui prétend que les Hommes ne font des fautes que parce qu'ils ne cultivent pas aſſez la danſe, n'eſt guères plus fou que la plûpart de ceux qu'il fait rire, il n'eſt que plus naïf. Défions-nous des raiſonnemens les plus ſpécieux, lorſque nous avons intérêt à les trouver ſolides & vrais.

L'imagination, lorſqu'elle eſt échauffée, voit ou croit voir dans l'objet aimé des perfections que des gens ſans préjugés & ſans paſſion ne ſauroient y appercevoir, & comme l'a remarqué un grand Ecrivain, on ſe perſuade aiſément ce que l'on déſire. Le moyen le plus ſimple de s'aſſurer de la vérité, ou de la fauſſeté des aſſertions que nous avons établies dans la premiere partie de cet ouvrage, c'eſt de les rapprocher de l'hiſtoire. Car lorſque les faits ſont conſtamment d'accord avec les raiſonnemens, lorſque les peuples qui différent le plus les uns des autres par leurs Loix, leurs Mœurs & leurs Uſages, ſemblent s'accorder dans le jugement qu'ils portent ſur un même objet, il en réſulte un dégré de certitude auquel il eſt bien difficile de ſe refuſer. J'examinerai donc dans cet ouvrage quels ſervices les gens de Lettres ont rendus à la ſociété dans différens ſiécles & chez différens peuples, quelles récompenſes ils en ont reçues, de quel dégré de conſidération ils ont joui, quel uſage ils ont fait de leur ſupériorité, quels genres de Littéra-

ture ont été plus en honneur en différens tems, quelles cauſes les faiſoient fleurir, quelle influence les Lettres ont eue ſur le bonheur ou le malheur des peuples; je n'omettrai point les reproches qu'on peut faire aux gens de Lettres, lorſque je croirai qu'ils les ont mérités, parce que je ne me propoſe pas ici de faire l'apologie des Lettres, mais uniquement de découvrir leur influence ſur le Gouvernement.

ARTICLE PREMIER.

Des Prêtres de l'Egypte.

LES Egyptiens ſont le premier peuple que nous offre l'Hiſtoire. On leur attribue l'invention des Arts, des Lettres, de la Religion, des Loix, & de tout ce qui peut rendre les Hommes ſociables & heureux. Oſiris & Mercure Triſmegiſte étoient honorés parmi eux comme les Auteurs de cet ineſtimable bienfait. On attribuoit à ce dernier un nombre prodigieux de volu-

mes ſur la Religion, ſur la Morale & ſur le Gouvernement; mais ces ouvrages décideront bien moins du ſort de l'Egypte que l'établiſſement d'un corps de Prêtres, qu'on doit regarder comme les gens de Lettres de cette nation. Dépoſitaires des Loix, Miniſtres de la Religion, ils réuniſſoient dans leur Collége toutes les branches de l'adminiſtration politique & l'exercice de l'autorité ſouveraine. Les Rois étoient eux-mêmes d'une famille ſacerdotale ou obligés de s'y faire adopter en montant ſur le trône, & tous leurs exercices étoient reglés par les Prêtres qui, non-ſeulement leur ſervoient de conſeil & de Miniſtres, mais qui dictoient eux-mêmes leurs arrêts. On peut donc, ſans crainte de ſe tromper, regarder l'ancien gouvernement d'Egypte, comme un gouvernement ſacerdotal.

Ce gouvernement ſemble d'abord très-propre à faire honneur aux Lettres : la ſageſſe des Egyptiens a été vantée par tous les Ecrivains, elle avoit paſſé en proverbe dans l'antiquité. Tous ceux qui déſiroient ſe

perfectionner dans la ſageſſe & dans les Letttres ſe croyoient obligés de faire un voyage en Egypte. Une population immenſe, des travaux incroyables & des dépenſes prodigieuſes pour fertiliſer & pour enrichir les campagnes, des monumens, dont la grandeur nous étonne, & qui ſemblent défier la puiſſance du tems, les Arts cultivés, des Mœurs douces, tout ſemble préſenter le modéle du plus parfait gouvernement. Cependant ne nous preſſons pas de prononcer en faveur des Prêtres ou gens de Lettres de l'Egypte. Il y a deux manieres de gouverner les hommes & de les rendre dociles, la premiere en les éclairant ſur leurs vrais intérêts, la ſeconde en les aveuglant pour ainſi dire, & en étouffant en eux les lumieres de la raiſon. La premiere eſt la plus glorieuſe & la plus ſûre, la ſeconde eſt la plus courte & la plus facile. Le Légiſlateur de l'Egypte & ſes premiers Diſciples avoient ſans doute choiſi la premiere : car comment expliquer autrement toutes les grandes choſes que l'hiſtoire des tems reculés attribue aux Egyptiens ? la re-

ligion même de l'Egypte, devenue ſi ridicule & ſi abſurde dans les tems poſtérieurs, préſente aſſez naturellement dans ſon origine l'idée d'un ſyſtême Philoſophique qui ne peut qu'honorer infiniment ſon Auteur. Dans l'impoſſibilité de ſe former une idée nette & préciſe de la Divinité en elle-même ; il en ramaſſa, pour ainſi dire, les parties éparſes dans l'Univers. Tout ce qui porta le caractére de la bienfaiſance & de la bonté dans le ciel, ſur la terre, parmi les animaux & parmi les élémens, lui ſembla un emblême, ſous lequel la Divinité cachée paroiſſoit vouloir être adorée. On ne peut douter que le culte rendu à des animaux ne fût un culte ſymbolique & relatif, ſur-tout quand on fait attention que les figures de ces animaux ſymboliques ſont chargées d'attributs qui ne peuvent leur convenir que dans ce ſens, tels ſont les ſignes du Zodiaque, la peinture du ſoleil & de la lune ; d'ailleurs toutes les pratiques du culte Egyptien tendoient à une fin utile à la ſociété, ſoit en faiſant de la reconnoiſſance & de l'humanité des vertus politiques,

ſoit en inſpirant le goût de la ſobriété, du travail, de la propreté, de la fécondité, l'amour de la patrie, &c. Telles furent ſans doute les vues du Légiſlateur de l'Egypte & de ſes premiers Diſciples : mais leurs Succeſſeurs corrompirent ces ſages inſtitutions & mirent toute leur étude à dégrader la raiſon de ceux qui leur obéiſſoient. Au lieu de faire adorer la Divinité ſous les emblêmes dont elle ſemble ſe ſervir pour nous révéler ſa ſageſſe, ſa bonté & ſes autres attributs ; ils firent adorer les emblêmes eux-mêmes : le chien, le chat, le taureau eurent des temples & des Sacrificateurs. Les purifications & le choix des mets ne furent plus dictés par la connoiſſance de la nature, & par la politique, mais par une ſuperſtition timide & groſſiere. Les cérémonies furent multipliées, afin de rendre la recherche de la vérité abſolument impraticable. Les Lettres hiérogliphiques deſtinées à conſigner tout ce qui avoit rapport à la religion, devinrent le ſecret du Corps, les Prêtres s'en réſerverent la connoiſſance & ne ſouffrirent point qu'elle ſe répandît

dans le public. Toutes les meſures étoient bien priſes pour perpétuer leur tyrannie; en défendant aux Egyptiens de voyager, & en déclarant le commerce de tous les étrangers impur & abominable, ils ſembloient avoir fermé toute eſpéce d'accès à la lumiere. Mais comme l'a ſagement remarqué un Poëte : *un mauvais deſſein eſt toujours funeſte à ſon inventeur;* les Prêtres furent les premieres victimes de leur politique groſſiere & barbare. Quand il fallut défendre l'entrée de l'Egypte aux étrangers qui entreprirent d'y pénétrer à main armée, on n'eut plus à leur oppoſer que de vils eſclaves, des hommes ſans courage & ſans vigueur : les Prêtres qui étoient les plus élevés furent auſſi les plus expoſés aux coups de la foudre. Le reſte du peuple parut au vainqueur plus digne de pitié que de colere. Les infortunés Egyptiens dont le gouvernement avoit excité l'admiration de l'univers, deſtinés à plier ſous un joug étranger, incapables de ſe corriger & de prendre de nouvelles mœurs, devinrent un objet de mépris & de raillerie pour toutes les nations.

ARTICLE II.

Des Mages dans l'Orient.

LES Mages dans l'Orient avoient une grande reſſemblance avec les Prêtres d'Egypte. Comme eux ils formoient le conſeil des rois, ils étoient les organes & les Miniſtres de la religion, ils adminiſtroient la juſtice & cultivoient les ſciences. Celles auxquelles ils s'attacherent le plus, étoient la Politique ou la ſcience du gouvernement; l'Aſtronomie & plus particulierement encore l'Aſtrologie, cette chimere ſi juſtement mépriſée de nos jours. Ils étoient encore chargés du ſoin d'écrire l'hiſtoire & d'y conſigner tous les événemens mémorables, les vertus & les vices des rois. Cette fonction importante leur donnoit un moyen facile de dire aux rois, qui de même qu'en Egypte, liſoient l'hiſtoire, des vérités utiles qu'ils n'euſſent peut-être oſé leur adreſſer directement. Ils

poſſédoient ſeuls & excluſivement les livres de Zoroaſtre ou Zarduſth, leur Fondateur & le Légiſlateur de l'Orient. Mais puiſqu'il y avoit une ſi grande conformité entre les Mages & les Prêtres de l'Egypte, pourquoi n'a-t-on pas fait aux premiers les reproches dont on accable ces derniers? Je crois en appercevoir deux raiſons principales. La premiere ſe tire de la différence du culte qui étoit beaucoup plus ſimple & plus métaphyſique chez les Perſes, & par conſéquent moins propre à captiver les eſprits de la multitude. Les Perſes adoroient le premier Etre ou le principe du bien ſous l'emblême du feu qui anime & vivifie la nature entiere. Le ſoleil étoit ſon image & peut-être une émanation de ſa ſubſtance : ils ne lui érigerent ni temples, ni ſtatues, parce qu'ils auroient cru avilir la Majeſté de l'Etre ſuprême qui remplit l'univers. Ces idées étoient belles & ſublimes, mais comme elles ſemblent, à bien des égards, paſſer la portée d'un vulguaire ignorant & groſſier, qui veut être frappé par les ſens; elles n'avoient pas un rapport bien direct à

lminiſtration, & elles contribue-
ıt ſans doute à faire des Mages un
ollége de Savans & de Philoſophes,
ıtôt qu'un Corps de Politiques &
Magiſtrats. La ſeconde cauſe qui
ıpêcha que les Mages ne devinſſent
ſſi puiſſans que les Prêtres Egyp-
ns, ſe tire de la différence du lo-
ou de la ſituation. L'Egypte en-
mée de tous côtés, ſoit par les
ers, ſoit par des déſerts preſque
pénétrables, fut long-tems concen-
e en elle-même & ſéparée du reſte
l'univers. L'adminiſtration inté-
ıure paroiſſoit la ſeule importante,
elle étoit toute entiere entre les
ains des Prêtres. Le Corps des Guer-
ers preſque toujours ſans fonctions,
ıguiſſoit dans un vil repos & per-
ıit néceſſairement de ſa conſidéra-
ın. Il ne pouvoit donc faire un con-
e-poids à l'autorité des Prêtres. Au
e que dans l'Orient, c'eſt-à-dire,
ns la Bactriane, l'Aſſyrie, la Médie
la Perſe, le Corps Militaire tou-
urs en action, acquit la ſupériorité
maintint dans de juſtes bornes la
agiſtrature & le Sacerdoce. Com-
e ces riches Provinces étoient ou-

vertes & environnées de voiſins guerriers & avides, il falloit toujours avoir les armes à la main : or cet exercice inſpire une certaine fierté & un eſprit de domination qui plie difficilement ſous une autorité d'un autre genre. Voilà pourquoi les Mages ne parvinrent jamais à l'autorité des Prêtres Egyptiens ; mais ſi les Mages ne firent pas tout le bien qu'on eût pû en attendre ; on ne peut du moins leur reprocher d'avoir fait aucun mal, ni d'avoir abuſé à leur profit de l'aſcendant qu'ils avoient ſur les eſprits. Paſſons à des peuples qui nous ſoient mieux connus.

ARTICLE III.

Etat des Gens de Lettres dans les premiers ſiécles de la Grece.

C'EST des Grecs qu'il faut apprendre les obligations qu'ils croioient avoir aux Lettres ; ils nous repreſentent les premiers habitans de leur pays diſperſés dans les forêts, diſputant entr'eux

eux & contre les bêtes féroces, une pâture misérable & grossiere. Défians & cruels, ils redoutoient plus la rencontre d'un animal de leur espèce, que celle d'un tigre ou d'un ours : ils périssoient sans trouver de remede à leurs maux, lorsque des Divinités propices vinrent les arracher à cet état malheureux. Ces Divinités sont les Muses, c'est-à-dire, l'art de la Musique & de la Poësie, dont Prométhée se servit heureusement pour humaniser les habitans barbares d'une contrée qui devint ensuite si polie & si florissante. » C'est » moi, lui fait dire Eschyle, qui de l'état » de stupidité où languissoient les hu» mains les ai le premier amenés à la » raison. Ils regardoient, & ne voyoient » point ; ils écoutoient, sans rien en» tendre : leurs idées ressembloient à » ces vains fantômes qui sont l'ouvrage » des rêves. Ignorant l'art de se construi» re des habitations, ils alloient s'en» fouir sous la terre, comme de vils rep» tiles ». Aussi attribua-t-on dans la suite à Prométhée la gloire d'avoir dérobé le feu du ciel, & d'avoir formé l'homme. Personne n'ignore, sans doute, en quel sens on doit entendre la fable

d'Orphée qui apprivoiſoit par ſes chants les lions & les tigres, qui ſe faiſoit ſuivre des arbres & des rochers : ni celle d'Amphion qui bâtit les murs de Thèbes au ſon harmonieux de ſa lyre. J'expoſerai dans un autre Ouvrage * les raiſons qui engagerent les premiers Légiſlateurs à ſe ſervir des charmes de la Poëſie & de la Muſique, pour adoucir les mœurs féroces des premiers hommes, l'uſage qu'ils firent de ces deux arts, pour introduire dans des ames encore groſſieres & ſauvages, les principes de la morale & de l'humanité : je tâcherai de faire connoître ces premiers bienfaiteurs du genre humain, autant que le permettra l'obſcurité preſqu'impénétrable qui couvre leurs noms & leurs actions ; enfin j'expliquerai comment la Poëſie ſe perfectionna dans la Grece long-tems avant la Proſe ; pourquoi on la trouve arrivée au dernier dégré de perfection, quand tous les autres arts étoient encore dans l'enfance, & parmi des hommes qui ſortoient à peine de la barbarie. Tous les détails où il ſeroit néceſſaire d'en-

* Hiſtoire critique de la Poëſie, juſqu'au tems d'Héſiode & d'Homere.

trer à cet égard excéderoient les bornes que je me ſuis preſcrites dans cet Ouvrage, qu'il nous ſuffiſe d'obſerver ici que les premiers *Chantres* de la Gréce *, c'eſt ainſi qu'on appelloit ces Poëtes-Muſiciens, étoient tout à la fois Théologiens, Philoſophes, Légiſlateurs, Médecins, Inſtituteurs; qu'ils réſidoient ordinairement dans le palais des Rois; qu'ils ne ſe ſervoient de leur art; que pour porter les hommes à la vertu; que leur perſonne étoit ſacrée & leur nom en vénération; qu'ils étoient enfin les ſeuls gens de Lettres proprement dits; car l'art de l'écriture n'étant pas encore en uſage, il falloit, pour paſſer à la poſtérité, ſe graver, pour ainſi dire, dans la mémoire des hommes, ce qu'il n'étoit poſſible d'obtenir qu'à l'aide de la Poëſie; en effet, on apprend bien plus facilement, & on retient bien mieux des vers que de la proſe. Il n'eſt donc pas étonnant que le premier ouvrage écrit en proſe, ſoit poſtérieur de plus de trois cens ans aux poëmes d'Homere: il fallut attendre que le gouvernement républicain, & des beſoins civils

* ἀοιδοί.

& politiques euſſent rendu l'uſage de l'écriture plus commun. On remarque même que les premiers qui tenterent d'écrire en proſe, ne purent ſe garantir du ſtyle poëtique, que leur diction conſervoit le tour & la forme du vers *diſjecti membra Poetæ* : & que ce ne fut qu'après bien des eſſais & du tems, qu'on parvint à donner à la proſe un caractére propre & diſtingué de la Poëſie. Cependant nous trouvons dans Homere que dès le tems de la guerre de Troye, l'éloquence proprement dite, l'éloquence des affaires & des négociations étoit fort cultivée, & qu'elle étoit en grande recommandation dans toute la Grece : les éloges que prodigue ce Poëte aux Héros qui ſe diſtinguoient à cet égard, ont fait douter, ſi dès lors l'éloquence n'étoit pas plus eſtimée que la valeur : c'eſt à l'éloquence que Neſtor attribua l'avantage qu'il eut d'être recherché par des Héros, tels que Cenée & Exadius dans la guerre des Lapithes : c'eſt par elle que malgré ſon grand âge, il joue un ſi beau rôle dans la guerre de Troye. C'eſt par cette qualité, bien plus que par ſa royauté ou ſa valeur, qu'Home-

re le déſigne*. Enfin c'eſt par elle que Ulyſſe triompha du terrible Ajax dans la diſpute au ſujet des armes d'Achille. Quand Achille aux enfers demande à Ulyſſe des nouvelles de Pyrrhus ſon fils : *Neſtor & moi*, lui répond le Héros, *étions les ſeuls qui l'emportaſſions ſur lui* en éloquence, *mais du côté de la bravoure, perſonne ne pouvoit lui diſputer le premier rang.* Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on faiſoit tant de cas de l'éloquence dans les Héros : il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur la conſtitution politique de la Grece, dans ces tems reculés, pour ſentir combien l'éloquence étoit néceſſaire.

La Grece étoit diviſée en un nombre prodigieux de petites Monarchies, indépendantes les unes des autres. Les Princes ſe voyoient ſouvent dans la néceſſité de faire des ligues, & de réunir leurs forces, ſoit pour s'oppoſer aux entrepriſes d'un voiſin puiſſant, ſoit pour ſe venger d'une injure reçue. Ces aſſociations & ces ligues ne pouvoient guères ſe former, ni ſe maintenir ſans le ſecours de l'éloquence.

* λιγὺς πυλάων ἀγορητής. Iliad. libro. 1.

Faut-il être surpris qu'on recherchât avec empressement l'alliance d'un roi, qui pût à son gré calmer ou échauffer les esprits ? L'éloquence n'étoit pas moins nécessaire pour l'administration intérieure de chaque petit état. Il s'en falloit beaucoup que l'autorité des rois fût absolue sur leurs sujets: sans Gardes, sans Officiers, sans troupes reglées, ils n'avoient, pour ainsi dire, d'autres forces que celles qui leur venoient, de l'amour des peuples auxquels ils étoient obligés de rendre la justice. Rien n'étoit si propre que l'éloquenne pour calmer leurs différends, pour dissiper leurs haines, & gagner tous les cœurs: *heureux*, s'écrie Hesiode*, *le roi que les Muses ont favorisé de leurs regards, au moment de sa naissance! Elles versent sur sa langue des sons plus doux que le miel; tout le monde a les yeux attachés sur lui pour le mieux entendre : sa voix calme les esprits les plus aigris: dès qu'il se montre en public, on le revere comme un Dieu.* De-là le soin qu'on avoit de l'éducation des jeunes Princes: on leur donnoit pour Gouverneurs des

* Hesiod. Theogon.

Poetes-Musiciens ; car c'étoient, comme je l'ai dit plus haut, les seuls gens de Lettres qu'il y eût encore dans la Grece. On ne peut douter que ceux-ci ne les exerçassent dans l'art qu'ils professoient ; mais en doit-on conclure que les Héros dans leurs harangues s'énonçassent en vers, soit lorsqu'ils prononçoient des sentences sur les différends de leurs sujets ; soit lorsqu'ils délibéroient dans l'assemblée sur les affaires politiques ? Je ne saurois le croire. Cette supposition me paroît trop contraire à la nature & à l'usage de tous les siécles : mais je ne doute point qu'étant, pour ainsi dire, nourris de la substance des Poëtes ; leur style ne ressemblât beaucoup à la Poësie & à ces premieres productions en prose, dont j'ai parlé plus haut.

ARTICLE IV.

Depuis l'établiſſement de la liberté, juſqu'à la mort d'Alexandre.

QUELQUE paſſion qu'on eût pour l'Eloquence dans ces premiers ſiécles, il s'en falloit bien qu'elle égalât celle qui ſe fit remarquer, lorſque la royauté fut abolie dans la plûpart des villes grecques, & que l'autorité ſouveraine paſſa à l'aſſemblée du peuple, on eût dit que les Grecs n'avoient arraché le ſceptre de la main de leurs Rois que pour le remettre en celle de leurs Orateurs. Les Légiſlateurs qui donnerent au peuple l'exercice de l'autorité ſouveraine, n'avoient pu lui laiſſer la prudence & l'habilité néceſſaires pour s'en ſervir utilement par lui-même : il eut toujours beſoin d'être éclairé ſur ſes intérêts, & de confier une portion de cette autorité à ceux des citoyens qui lui paroiſſoient les plus capables d'en faire un bon uſage. Orces hommes furent ceux qui poſſéderent le mieux l'art de la perſuaſion, c'eſt-à-dire, les Orateurs. Dès lors on vit toutes les ames

ambitieuſes ſe livrer ſans réſerve à l'étude d'un art qui leur ouvroit la carriere des richeſſes & des honneurs, & qui ſeul pouvoit procurer une ſorte de Monarchie dans une ville libre. *Inſenſés que nous ſommes*, dit quelque part Euripide *, *pourquoi nous fatiguons-nous à la recherche des autres arts? Que ne nous livrons-nous tout entiers à l'étude de l'éloquence; que n'achetons-nous l'art de la perſuaſion aux dépens de tous nos biens? ſi nous ſommes aſſez heureux pour l'acquérir, que nous manquera-t-il?* Quelle autre réflexion pouvoit faire un jeune Athénien toutes les fois qu'il entendoit le héraut public, c'eſt-à-dire, la voix de la Patrie, demander dans l'aſſemblée des Citoyens: *qui veut parler?* c'eſt-à dire, qui veut ſe rendre illuſtre parmi ſes concitoyens? qui veut parvenir aux richeſſes & aux honneurs? qui veut s'élever aux premiers emplois de la république? Ne fut-ce pas en effet par l'éloquence que Piſiſtrate ſut faire aimer ſa domination à un peuple libre, que Thémiſtocle & Cimon parvinrent au commandement des armées, que Periclès triompha de tous les efforts

* Eurip. in Hecub.

de ſes ennemis, & qu'il ſe maintint dans le gouvernement pendant quarante années; que Cléon, malgré ſes vices, s'éleva de l'état le plus abject à une eſpéce de tyrannie; que Demade & Eſchine, l'un matelot, l'autre comédien devinrent ſi puiſſans, qu'ils traiterent d'égal à égal avec des rois; que Démoſthene enfin ſe rendit redoutable à Philippe, & ſouleva contre lui la Grece entiere? De quelle émulation de pareils exemples ne devoient-ils pas enflammer les cœurs? Auſſi jamais paſſion ne fut auſſi générale, auſſi véhémente que ne l'étoit celle des Athéniens pour l'éloquence: leurs Orateurs mêmes oſoient s'en plaindre & la leur reprocher. *Vous reſſemblez bien plus*, leur diſoit un d'entr'eux, *à une foule de gens déſœuvrés qui s'aſſemblent pour juger des talens d'un Sophiſte, qu'à des citoyens qui ont à délibérer ſur les intérêts de la Patrie.* Un autre les comparoit trop durement à des flûtes qu'on n'eſtime que par le ſon qu'elles rendent. Il eſt vrai, que de tous les talens, celui de l'éloquence étoit le plus eſtimé, & c'étoit-là ſans doute un grand abus. Eſchine, dans le portrait qu'il trace d'un citoyen accompli, ne

ſe contente pas d'exiger qu'il ſoit homme de bien, brave & ſolidement vertueux, il veut encore qu'il ſoit éloquent. Le même Orateur plaidant contre Démoſthene*, tâche d'affoiblir l'idée avantageuſe qu'on s'étoit formée de ſon éloquence, il nomme d'autres Orateurs qu'il prétend être ſupérieurs à ſon rival, & dans une Cauſe qui intéreſſoit eſſentiellement ſa propre fortune & celle de Démoſthene, il lui fait un crime dans l'aſſemblée du peuple, d'employer des métaphores trop dures, & des geſtes peu meſurés.

Mais ce qui fait ſentir encore mieux combien l'éloquence étoit eſtimée dans la Grece, c'eſt la conſidération ſinguliere dont jouiſſoient tous ceux qui faiſoient profeſſion de l'enſeigner. On les nommoit *Sophiſtes*, & ce nom aujourd'hui décrié, étoit alors le plus beau nom qu'un mortel pût ambitionner. C'étoit ſur les Sophiſtes, que les républiques jettoient les yeux dans toutes les affaires difficiles, & lorſqu'il s'agiſſoit des plus importantes négociations. Gorgias & Prodicus exerçoient les fonctions d'ambaſſadeurs à Athenes, dans le tems qu'ils y

* Orat. contra Cteſiph.

ouvrirent des écoles d'éloquence. Hippias, dans un dialogue qui porte son nom, se plaint que ses concitoyens ne lui laissent pas le tems de respirer; qu'a peine il est arrivé d'une ambassade, qu'il faut partir pour une autre. On peut voir dans le dialogue de Platon, intitulé *Protagoras*, quels mouvemens excitoit dans Athenes l'arrivée d'un célébre Sophiste, * avec quelle ardeur on couroit pour l'entendre, combien de gens s'empressoient de sacrifier la meilleure partie de leur fortune, pour se procurer l'avantage de devenir ses disciples. Ce n'étoit pas seulement dans Athenes, que l'éloquence étoit ainsi honorée : la Grece entiere dans les assemblées des jeux olympiques, & à Delphes, donna des preuves éclatantes de son estime & de son admiration pour les grands Orateurs. Lorsque Gorgias osa le premier faire montre, si je puis ainsi m'exprimer, de son art & de ses talens dans ces célébres assemblées, la Grece en corps lui décerna une statue d'or massif. Ceux qui dans la suite oserent imiter son exemple, reçurent des honneurs & des récompenses pro-

* Plato, in Protag.

portionnés à leur talent. Je n'ai garde d'entreprendre de juſtifier la paſſion que les Grecs montroient pour l'éloquence, non plus que la conſidération qu'ils accordoient aux Sophiſtes qui n'étoient pas tous, à bien des égards, des hommes eſtimables; mais comment exiger d'un peuple qu'il garde une ſage modération dans ſes goûts, & qu'il ne ſe laiſſe point emporter au-delà des juſtes bornes, ſurtout quand l'objet pour lequel il ſe paſſionne n'a rien que de grand, & que cet objet ſuppoſe une ſupériorité infiniment flatteuſe pour l'amour-propre? Que l'on conſidere d'ailleurs les avantages que ce goût dominant pour les Lettres procuroit à la ville d'Athenes: il la faiſoit regarder comme le centre des lumieres, & comme l'œil de la Grece: un grand nombre de villes, qui ne lui cédoient ni en forces ni en courage, s'empreſſoient d'entrer dans ſon alliance, & lui déféroient volontairement une ſupériorité qu'elles auroient pu lui diſputer; Sparte toute guerriere, & dont le terrein étoit beaucoup plus étendu, ſe contenta de balancer la puiſſance d'Athenes, elle n'atteignit jamais à ſa ſplen-

deur. Quand on fait réflexion à la maniere dont les Athéniens récompenſoient les ſervices de leurs Généraux, des Miltiades, des Thémiſtocles, des Ariſtides, &c. on eſt étonné qu'ils ayent trouvé des hommes qui ayent voulu les conduire: cependant on voit une ſucceſſion non interrompue de grands hommes, dont l'injuſtice de leurs Concitoyens n'affoiblit jamais ni le zèle ni le courage; fideles, au ſein même de la diſgrace, quand leur Patrie les oppreſſoit, ils n'ambitionnoient que la gloire de verſer leur ſang pour elle. D'où pouvoient naître cette émulation & cette ardeur, ſinon d'un deſir immenſe de louange & de gloire. * *O Athéniens*, diſoit Alexandre dans un danger preſſant, *qu'il en coûte pour mériter vos éloges!* Si ce motif agiſſoit avec autant de force ſur l'ame d'un Macédonien & d'un ennemi, quelle devoit être ſon énergie ſur des citoyens libres, élevés dans l'amour de leur patrie, qui toute leur vie avoient aſſiſté aux honneurs qu'on rendoit à la mémoire des grands hommes, qui ne devoient leur avancement qu'à leur

* Vincit amor patriæ laudumque immenſa cupido.

vertu, qui ſe voyoient à la tête de leurs amis & de leurs rivaux, & les dépoſitaires de la gloire d'Athenes? & dès lors comment blâmer un goût qui tendoit à former un peuple de Héros.

Le goût, ou plutôt la paſſion des Grecs, & en particulier des Athéniens pour l'éloquence proprement dite, n'avoit point éteint celui de la Poëſie; au contraire il ſembloit n'en être devenu que plus vif. Sept villes ſe diſputoient la gloire d'avoir donné la naiſſance à Homere, & lui avoient érigé des temples. Piſiſtrate, après avoir recueilli les ouvrages de ce divin Poëte, avoit gagé, aux dépens du public, des Rhapſodes pour les chanter dans les principales fêtes d'Athenes. Ces Rhapſodes étoient l'eſpéce de Comédiens la plus ancienne & la plus conſidérée; car ils ſembloient tenir davantage à la religion. Ils jouoient, ou plutôt ils chantoient avec une couronne d'or ſur la tête, une longue robe ou blanche ou de pourpre, les ouvrages d'Homere, d'Heſiode, de Solon, de Tyrtée & de Simonide; ils s'appliquoient à rendre ces Poëſies avec énergie & à en faire ſentir tou-

tes les beautés. Les Vieillards & les Sages donnoient conſtamment la préférence aux anciens Poëtes ſur les nouveaux, mais la force & la vivacité des couleurs avec leſquelles les paſſions étoient peintes dans les Tragédies d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide, & les traits de malignité répandus ou plutôt prodigués dans les Comédies d'Eupolis, de Cratinus & d'Ariſtophane, entraînoient la multitude & l'attachoient au Théâtre. Du reſte on conçoit aiſément comment les Athéniens prenoient un intérêt ſi vif au ſuccès & à la fortune de la Poëſie dramatique : c'étoit chez eux & ſous leurs yeux que ce nouveau genre s'étoit formé, & il leur appartenoit preſque excluſivement à tous les autres peuples de la Grece : tous les grands Auteurs dramatiques étoient Athéniens d'origine, ou s'étoient perfectionné dans cette ville. Athenes enfin étoit l'école du Théâtre. Le Gouvernement n'épargnoit rien pour la décoration & la pompe du ſpectacle : le peuple alla même juſqu'à ordonner par un Decret, que quiconque oſeroit ſeulement propoſer d'em-

ployer à des beſoins plus urgents l'argent deſtiné aux ſpectacles ſeroit puni de mort. Une autre Loi portoit qu'on dreſſeroit des ſtatues de bronze à Eſchyle, Sophocle & Euripide, & que leurs Tragédies, tranſcrites ſous les yeux des Magiſtrats, ſeroient déposées dans le tréſor public. Ptolemée Philadelphe ayant voulu enrichir de cet exemplaire ſa ſuperbe bibliothéque d'Alexandrie, ne put par ſes offres ni par ſes menaces l'obtenir des Athéniens. Ils aimerent mieux offenſer un Roi, leur bienfaiteur & leur allié, que de lui faire un pareil ſacrifice; la famine put ſeule les y déterminer : faut-il être ſurpris après cela que Plutarque nous diſe que les *Antigones* & les *Atrées* avoient plus coûté à la République d'Athenes que toutes les guerres qu'elle avoit eu à ſoutenir contre le grand Roi pour la liberté des Grecs. On devine aiſément que ce ſage Ecrivain eſt fort éloigné d'approuver cette conduite.

La Philoſophie, dans ſon origine, n'éprouva pas les mêmes encouragemens que les autres genres de Littérature, dont nous venons de parler. L'exil

d'Anaxagore, la mort de Socrate, la fuite d'Ariſtote, tout concourt à prouver qu'elle eſſuya d'abord des perſécutions chez les Athéniens comme par-tout ailleurs : tâchons d'en découvrir les raiſons. Solon ayant établi le Gouvernement populaire dans Athenes, comme nous l'avons dit, & l'éloquence devenant par-là le moyen le plus ſûr pour parvenir à commander dans la République, il ſe trouva des gens qui, peu ſoucieux de remplir les premieres places du Gouvernement, employerent leur loiſir à creuſer les fondemens de l'art de parler & qui firent des découvertes dangereuſes. Ils crurent s'appercevoir qu'il n'y a ni vérités, ni fauſſetés abſolues dans la nature, & par conſéquent ni juſtice, ni injuſtice réelle; que tout eſt relatif; que chaque objet préſentant un grand nombre de probabilités pour & contre *, toute la ſcience conſiſtoit à bien démêler ces probabilités & à leur donner un jour favorable à la cauſe qu'on défend. Ils enſeignerent le moyen de faire triom-

* Vide Plato. in Theæt. & Ariſtoph. in Nub.

pher la plus mauvaiſe cauſe ; ils en firent un art, mais ils n'oſerent d'abord le profeſſer publiquement. * Ils chercherent ſeulement à s'introduire dans les meilleures maiſons ſous prétexte d'enſeigner la Muſique ou la Gymnaſtique, & s'attacherent à ceux des jeunes gens en qui ils crurent ap-

* Un étranger qui va dans les plus grandes villes, & qui y perſuade les jeunes gens de la premiere qualité de quitter là leurs Citoyens, parens ou autres, jeunes & vieux, & de ne s'attacher qu'à lui pour devenir plus habiles gens par ſon commerce, ne ſauroit prendre trop de précautions : car c'eſt un métier fort délicat, très-expoſé aux traits de l'envie, & qui attire beaucoup de haines & d'embuches. Pour moi je ſoutiens que l'art de Sophiſte eſt très-ancien, mais ceux qui l'ont profeſſé dans les premiers tems, pour cacher ce qu'il a d'odieux & de ſuſpect, ont cherché à le couvrir, les uns ſous le voile de la Poëſie, les autres ſous le voile des purifications ; ceux-là l'ont déguiſé ſous les apparences de la Gymnaſtique, comme Iccus de Tarente & Herodicus de Selymbrie ; ceux-là l'ont caché ſous le ſpécieux prétexte de la Muſique, comme votre Agathocles, grand Sophiſte s'il en fut jamais, & comme Pythoclidès de Ceos & une infinité d'autres. Protag. de Platon, traduct. de Dacier.

percevoir les diſpoſitions les plus favorables. Quelques-uns furent découverts & ne ſauverent leur vie que par une prompte fuite, comme Damon, Pythoclide, Mneſiphile, &c. Enſuite ces hommes s'enhardirent & s'annoncerent publiquement ſous le nom de Sophiſtes, cette audace leur réuſſit; car ſi l'on en excepte Protagoras, dont les livres furent brûlés, & dont on mit la tête à prix, tous les autres Sophiſtes, quoiqu'ils euſſent les mêmes principes, furent non-ſeulement tolerés mais reſpectés & conſidérés. Cependant il ſe forma dans le public un préjugé défavorable à l'art du raiſonnement, & à ceux qui en faiſoient leur principale occupation: on crut que tous ces raiſonneurs de profeſſion travailloient ſourdement au renverſement des Loix. Envain les vrais Philoſophes attaquerent les Sophiſtes, on s'imagina que leur zele n'étoit qu'une jalouſie de métier, on s'obſtina à les regarder eux-mêmes comme des Citoyens dangereux. Un nouveau grief contre les Philoſophes fut la liberté qu'ils prirent d'examiner les opinions reçues

ſur la Divinité : ſi elles n'euſſent été qu'abſurdes, ils auroient pû ne pas s'en occuper, peut-être même l'euſſent-ils dû, mais elles étoient dangereuſes, & ce motif autoriſoit leur zéle : cependant le peuple étoit nourri de ces opinions, il les avoit reçues de ſes Ancêtres par le canal des Poëtes qu'on regardoit comme des hommes divins, les Loix même & la conſtitution de l'Etat ſembloient y être attachées à bien des égards, & voilà ce qui répandoit l'allarme & le reſſentiment ; non que ce peuple ne ſentît lui-même l'abſurdité de cette croyance, les Poëtes comiques avoient la liberté de la tourner en ridicule, & on prenoit plaiſir à en rire : mais par une contradiction ſurprenante, on ne ſouffroit point qu'on en raiſonnât ſérieuſement. On croyoit qu'attaquer Jupiter ou Mercure c'étoit donner atteinte à la religion du ſerment. Anaxagore ayant dit que le ſoleil étoit un globe enflammé, & la lune une terre ſemblable à la nôtre fut regardé comme un athée qui chaſſoit les Dieux du Ciel pour y ſubſtituer des *tourbillons* ; tous les Philoſo-

phes * participerent plus ou moins à cette accuſation. A cela près les Philoſophes furent honorés & reſpectés dans la Grece. Heraclite mécontent des Ephéſiens ſes compatriotes, reçut des Lettres d'invitation de la part du grand Roi & de la République d'Athenes. Démocrite, que les Abderitains avoient long-tems pris pour un fou, vit ſes Concitoyens lui decerner des magnifiques récompenſes, lorſqu'il leur eut fait part de ſes découvertes. Socrate, malgré le ſoin qu'il prenoit de déguiſer ſa doctrine, jouiſſoit dans ſa patrie d'une ſi grande conſidération, que les trente Tyrans, qui s'étant emparés de l'autorité ſouveraine, exerçoient impunément les plus grandes cruautés, n'oſerent le faire mourir, quoique ſa généreuſe liberté leur en fournit ſouvent l'occaſion. Archelaüs, Roi de Macédoine, n'oublia rien pour l'attirer dans ſes Etats. Si d'une part les traits dont il perçoit les Sophiſtes & les méchants en place lui firent des adverſaires redoutables; de l'autre il comptoit au

* Diogen. Laert. in Heraclit.

nombre de ſes amis tous les Citoyens vertueux, & il convient lui même qu'il eût aiſément triomphé de ſes ennemis * s'il eût regardé la mort comme un grand mal, ou s'il eût ſeulement voulu laiſſer agir le zéle de ſes amis. Conſidérons le peuple d'Athenes, lorſque revenu à lui-même, il examine le crime qu'il vient de commettre & la perte qu'il a faite en condamnant Socrate à la mort. La déſolation s'empare de tous les cœurs; toute une ville fond en larmes: on s'aſſemble, on décerne des honneurs à la mémoire de Socrate, & ſes ennemis, devenus l'objet de l'exécration publique, ſont mis en piéces ou prennent la fuite ſans trouver nulle part un azile. Antiſthene & Diogene ſon diſciple **, qui paſ-

* Penſez-vous que j'aurois été condamné ſi j'avois cru devoir tout faire & tout employer pour me tirer de vos mains ... ni en juſtice, ni à la guerre; un honnête homme ne doit pas ſauver ſa vie par toutes ſortes de moyens .... il n'eſt pas difficile d'éviter la mort, mais il l'eſt beaucoup plus d'éviter la honte, car elle vient plus rapidement que la mort. Plat. Apol. de Socr. trad. de Dacier.

** Diog. Laert. de vit. Philoſ.

ſerent leur vie à pourſuivre les vices ; & qui aboyoient publiquement & ſans relâche après les méchants, furent reſpectés pendant leur vie & honorés après leur mort. Platon influa ſur les plus grandes affaires de la Grece. C'eſt ſur-tout à lui que Syracuſe dut ſa liberté ; & pluſieurs Républiques le prierent de leur tracer un plan de légiſlation : quel monument pour les Lettres & pour la Philoſophie que la Lettre de Philippe, Roi de Macédoine à Ariſtote. La Philoſophie après avoir triomphé des préjugés s'étoit montrée à découvert & avoit confondu la calomnie : on s'apperçut enfin qu'elle n'étoit pas moins propre à former des hommes d'Etat que des gens de Lettres. On remarqua que les plus grands Capitaines du ſiécle dont nous parlons étoient ſortis de l'école des Philoſophes. Xenophon & Alcibiade furent formés par Socrate, Dion par Platon, Epaminondas par un Pythagoricien, Philippe par Epaminondas, Phocion par Diogene, Alexandre par Ariſtote. Ainſi la Philoſophie qui d'abord n'avoit été regardée que comme une ſcience iſo-

lée

lée & propre ſeulement à ceux qui vouloient mener une vie privée & renoncer aux emplois, devint le fondement de toutes les ſortes d'éducation. Faiſons connoître en peu de mots en quoi elle conſiſtoit chez les Grecs & les changemens qu'elle ſubit en différens tems.

J'ai déjà dit que dans les premiers ſiécles de la Grece, il n'y avoit d'autres gens de Lettres que les *Chantres* ou Poëtes-Muſiciens, leſquels étoient par conſéquent les ſeuls à qui l'on confiât l'éducation des Princes. Ainſi Linus fut précepteur d'Hercule, Chiron d'Achille, Pitthée de Théſée. Homere, ſi l'on peut ajouter foi aux Hiſtoriens de ſa vie, avoit tenu une école dans l'iſle de Chio; Ariſtée en avoit fait autant à Proconneſe. Le Poëte Tyrtée élevoit publiquement les enfans des Athéniens, lorſqu'il partit pour ſe mettre à la tête des Spartiates. L'éducation conſiſtoit alors dans l'étude des Poëtes qui ornoient des graces de leur art les principes de la Morale, & dans celle de la Muſique, bien propre à tempérer par ſa douceur, la rudeſſe & la férocité que l'on contrac-

toit naturellement dans les exercices du gymnaſe & de la guerre. Quand l'uſage de la Proſe & des livres commença à s'introduire, & que la profeſſion de Poëte, & celle de Muſicien furent diſtinguées, les Muſiciens ſeuls reſterent en poſſeſſion de l'éducation. Ils continuerent à exercer leurs éléves dans la Poëſie & la Muſique, ils s'attacherent particuliérement à former la prononciation, & à corriger les défauts de l'organe, exercice eſſentiel pour des hommes deſtinés à parler en public & à haranguer le peuple. On ſait à quel point les Athéniens pouſſoient la délicateſſe à ce ſujet. Ces Muſiciens enſeignerent encore les élémens de l'Hiſtoire & de la Grammaire * : ce qui ſert à expliquer pourquoi chez les Grecs, il étoit ſi honteux d'ignorer la

* Tranſeamus igitur quòd Grammatice quondam & Muſice junctæ fuerunt: ſi quidem Architas atque Ariſtoxenus etiam ſubjectam Grammaticen Muſicæ putaverunt & eoſdem utriuſque rei præceptores fuiſſe cùm Sophron oſtendit mimorum ſcriptor, tùm Eupolis apud quem Prodamus & Muſicen & Litteras docet & Myricas qui eſt Hyperbolus nihil ſe ex Muſice ſcire confitetur niſi Litteras. Quintil. inſt. orat.

muſique. Car n'y ayant point d'autres maîtres que les Muſiciens, ignorer la muſique, c'étoit manquer abſolument d'éducation. L'éloquence avoit toujours été tellement eſtimée; qu'on ne doit pas douter que, dès les tems les plus reculés, elle n'eût fait partie de l'éducation, mais elle ne conſiſtoit alors que dans l'exercice de la parole. Ce ne fut que vers les commencemens de la guerre du Peloponneſe, qu'on s'aviſa de la réduire en art, & d'en tracer les regles, ceux qui firent profeſſion de l'enſeigner, furent les Sophiſtes, dont j'ai parlé plus haut. Ces nouveaux maîtres ne ſe bornerent pas à l'éloquence proprement dite, ils étendirent leur juriſdiction ſur la Logique, la Morale, la Phyſique, les Mathématiques, l'Aſtronomie, la connoiſſance de l'antiquité & l'explication des Poëtes : ils embraſſerent même les arts les plus méchaniques, & oſerent ſe vanter d'avoir épuiſé le cercle entier des connoiſſances humaines. Ils ne craignirent point de ſe donner en ſpectacle dans les aſſemblées publiques, ils permirent à tout le monde de les interroger,

& s'engagerent à ſatisfaire ſur le champ à toutes les queſtions qu'on leur propoſeroit. Vouloit-on que leurs réponſes fuſſent courtes & préciſes, ils ſe vantoient que perſonne ne renfermeroit plus de choſes en moins de mots: leur permettoit-on de s'étendre & de lâcher les voiles à leur génie, ils oſoient aſſurer que ſans préparation, ils diroient plus de choſes, & les diroient mieux que ceux qui s'en ſeroient le plus long-tems & le plus profondément occupés. Il faut convenir que la plûpart de ces Sophiſtes n'étoient pas des hommes ordinaires, & que leur éloquence étoit capable d'éblouir ceux qui jugent ſur les apparences, & qui ne peuvent, ou ne ſavent rien approfondir. Mais comme toute cette ſcience ne conſiſtoit guere que dans une imagination brillante, une mémoire heureuſe & une facilité prodigieuſe à s'énoncer, comme elle s'étendoit beaucoup plus en ſurface qu'en profondeur, elle ne put ſoutenir l'épreuve de la dialectique de Socrate: Platon ſon diſciple acheva leur défaite, & cette profeſſion qui avoit en quelque ſorte englouti toutes les au-

tres, & qui d'abord avoit brillé d'un ſi grand éclat, fut anéantie, ou diſparut du moins pour un tems. Trois autres profeſſions s'établirent ſur ſes débris, & partagerent ſes dépouilles. La premiere fut celle des Rhéteurs qui continuerent d'enſeigner l'éloquence, mais qui renfermerent cet art dans des bornes fort étroites. Ils abandonnerent non-ſeulement les Mathématiques, l'Aſtronomie, la Grammaire, l'étude de l'antiquité, mais même la Logique & la Morale, ſans leſquelles, il eſt impoſſible de devenir jamais un grand Orateur. Ils ſe bornerent à dicter des régles ſur les différentes parties de l'oraiſon, & en particulier ſur l'élocution ou le ſtyle; & leur art ainſi réduit fut nommé *Rhétorique*. Les parties que les Rhéteurs avoient retranchées de leur profeſſion ne ceſſerent point d'être cultivées : d'autres profeſſions s'en emparerent. Les Philoſophes, qui pendant environ deux ſiécles, s'étoient preſque bornés à l'étude de la Phyſique ou de la nature, adopterent la Logique & la Morale, s'attacherent particuliérement à l'étu-

de de l'homme. On s'apperçut bientôt que c'étoit uniquement dans leurs écoles, qu'on puiſoit les connoiſſances ſolides & vraies, & ceux même qui ſe deſtinerent à l'éloquence, furent contraints d'y prendre des leçons : Démoſthene fut plus redevable de la nobleſſe & de l'élévation de ſon ſtyle au commerce de Platon, qu'aux préceptes du Rhéteur Iſée. Enfin il s'éleva une troiſieme profeſſion ſur les débris de celle des Sophiſtes ; celle des Grammairiens : ceux-ci s'approprierent les Mathématiques, l'Hiſtoire, la connoiſſance de l'Antiquité, l'explication des Poëtes, la Critique ou le jugement des ouvrages d'eſprit. Ce genre de Littérature le moins brillant en apparence, n'eſt pas le moins ſolide. La Critique eſt le flambeau de la Littérature ; & plus les productions ſe multiplient dans tous les genres, plus les travaux du Grammairien deviennent indiſpenſables. On ne tarda pas à s'en appercevoir ; les excellens Grammairiens furent recherchés & conſidérés, leur profeſſion ſembla même dans certains tems éclipſer toutes les autres. Tel étoit l'état des études & des gens de

Lettres, dans l'époque que nous venons de parcourir : si je n'ai point fait mention des Historiens, c'est qu'ils ne formoient point une classe à part. Car ou ils étoient Orateurs & Politiques, comme Thucydide & Theopompe, ou Philosophes, comme Xenophon & Dicéarque, ou Grammairiens, comme Denys d'Halicarnasse.

ARTICLE V.

Depuis la mort d'Alexandre, jusqu'à la conquête de la Grece par les Romains.

NOUS avons vu dans l'article précédent les gens de Lettres à la tête du gouvernement, sous le nom de *Démagogues* ou d'Orateurs : c'est-là le siécle le plus brillant de la Grece, & peut-être de l'Histoire, soit que l'on fasse attention à la multitude de grands hommes en tout genre qu'il produisit, soit que l'on considere le nombre, la grandeur & la variété des événemens qui s'y rencontrerent. Athenes, après avoir dompté l'orgueil

TAYLOR INST. OXFORD

des Perſes & triomphé des forces de l'Aſie entiere, fut, pour ainſi dire, accablée ſous le poids de ſa fortune : les richeſſes immenſes que ſes victoires lui avoient procurées, le nombre de ſes alliés & de ſes tributaires, enflerent le courage de ſes habitans : ils ſe crurent faits pour donner des loix au monde entier. Une préſomption aveugle s'empara des eſprits, on rejetta les conſeils de la prudence & de la juſtice. En vain le ſage Nicias & quelqu'autres Orateurs de ſon parti s'oppoſerent aux progrès de cette folle ambition : les jeunes gens & les Orateurs les plus impétueux furent ſeuls écoutés. Des entrepriſes mal concertées, l'abandon des alliés, & le ſoulevement de tous les tributaires furent les fruits d'une conduite ſi peu meſurée. Athenes ſuccomba enfin ſous les armes de Sparte qui ne jouit pas long-tems elle-même de ſon bonheur. Un Philoſophe arraché à ſon obſcurité par le péril de ſa patrie, Epaminondas, briſa l'orgueil de Sparte, & donna aux Thébains une ſupériorité dans laquelle ils ne purent ſe maintenir : la gloire de Thebes ſem-

bloit attachée à la perſonne d'Epaminondas, & les vertus de ce grand homme ne ſervirent peut-être qu'à précipiter la ruine des Grecs. A ſon école & dans ſa maiſon s'étoit formé le jeune Philippe, alors en ôtage chez les Thébains, lequel dans la ſuite parvenu au trône de Macédoine, forma le projet d'aſſervir la Grece, & l'exécuta en grande partie : les victoires d'Epaminondas lui en avoient frayé la route, mais bien plus encore le luxe & la corruption qui s'étoient introduits avec l'opulence dans toutes les villes. Déja Athenes s'étoit relevée par le courage & la bonne conduite de quelques-uns des ſes citoyens, tels que Conon, Iphicrate & Thimothée, elle avoit recouvré une partie de ſes anciennes forces & de ſa premiere ſplendeur ; mais elle n'avoit pu recouvrer ce courage actif & intrépide, cette fermeté & cette patience dans les travaux, qui lui avoient fait exécuter de ſi grandes choſes. Elle produiſoit encore des hommes, témoins Charideme, Phocion, Hyperide & Démoſtene : mais le peuple étoit devenu pareſſeux, raiſonneur

& indiſciplinable. L'intérêt particulier l'emportoit ſur celui de l'Etat. L'or avoit acquis un prix & une conſidération funeſtes à la liberté & à la vertu. Si quelque choſe eût pu guérir cette maladie, c'eut été ſans doute l'exemple des Philoſophes, dont le nombre s'étoit prodigieuſement accru. Car, quoique diviſés ſur les dogmes, ils prêchoient tous, & pratiquoient pour la plûpart, le mépris des richeſſes & l'amour de la pauvreté. * La ſecte même qui faiſoit conſiſter le bonheur dans la volupté, & dont les maximes ſembloient au premier aſpect favoriſer la corruption & le vice, donnoit des préceptes & des exemples de frugalité, de modération & d'un parfait déſintéreſſement : mais que peuvent ſur-tout un peuple, un petit nombre d'hommes éloignés du tumulte, des affaires & du bruit ? Philippe mit à profit les vi-

* Mea quidem iſta ſententia eſt, invitis hoc noſtris popularibus dicam, ſancta Epicurum & recta præcipere, & ſi propius accederis, triſtia : voluptas illi ad parvum & exile revocatur & quam nos virtuti legem dicimus, eam ille dicit voluptati. Jubet illam parere naturæ : parum autem luxuriæ quod naturæ ſatis eſt. Senec. de vita beat. n. 13.

cès de ſes ennemis, & triompha : Alexandre acheva par des moyens plus honnêtes, ce que ſon pere avoit commencé. Ce fut en ſubjuguant la Perſe, qu'il acheva de ſoumettre la Grece : l'or qu'il y fit reſſuer agit plus puiſſamment que n'euſſent pu faire ſes armes : & quand après ſa mort, les Athéniens armerent pour la liberté des Grecs, ce ne fut plus que le dernier effort de la liberté mourante. La fin malheureuſe de Démoſthene & des autres défenſeurs de la liberté, glaça tous les courages, & les Macédoniens reſterent preſque par-tout les maîtres, parce que les Grecs ne purent plus agir de concert. Examinons le ſort des Lettres, après cette révolution arrivée dans le gouvernement.

Dès lors l'éloquence perdit de ſa force & de ſa majeſté : quoique le gouvernement républicain ne fût pas entierement aboli, & que les Orateurs euſſent toujours beaucoup d'influence ſur les affaires qui ſe traitoient dans les aſſemblées du peuple, cependant comme on n'y traitoit plus des grands intérêts de l'Etat, & comme on devoit toujours craindre de déplaire à des maî-

tres défians & cruels, l'éloquence captive & tremblante perdit, pour ainſi dire, ſes aîles. Demetrius de Phalere, établi gouverneur d'Athenes par les rois de Macédoine, eſt le dernier Orateur de nom que la Grece ait produit : il ne ſe ſervit de ſon autorité que pour le bonheur de ſes concitoyens ; il gouverna beaucoup plus par la perſuaſion que par la violence. Cet homme, qui força ſes ennemis mêmes à l'eſtimer, porta, ſans le vouloir, les derniers coups à l'éloquence, s'il eſt vrai qu'il ſoit l'auteur de l'exercice * des Déclamations : non que je veuille condamner cette méthode en tout ſens, elle peut être utile à ceux qui poſſédant déjà l'éloquence, n'ont beſoin que de la conſerver par des exercices arbitraires. Mais la Déclamation fut regardée com-

* Nam fictas ad imitationem fori conſiliorumque materias apud Græcos dicere, circa Demetrium Phalerea inſtitutum fere conſtat. An ab ipſo id genus exercitationis ſit inventum, ut alio quoque libro ſum confeſſus, parum comperi : ſed ne ii quidem qui hoc fortiſſime affirmant, ullo ſatis idoneo authore nituntur. Quintil. inſtit. orat. lib. 2. cap. 4.

me une méthode abrégée pour parvenir à l'éloquence, & l'on y exerça ceux qui vouloient devenir Orateurs, ſans préparation & ſans aucune étude préliminaire, de ſorte qu'ils n'en remporterent qu'un verbiage extravagant & ridicule. En un mot, ils n'apprirent dans cette école, ſuivant l'expreſſion d'un ancien *, qu'à outrager le bon ſens. C'en étoit fait pour toujours de l'Eloquence, ſi la Philoſophie ne lui eût tendu la main.

Le goût dominant pour l'Eloquence, & la jalouſie qu'excita la réputation d'Iſocrate, qui ſeul attiroit un plus nombreux auditoire que tous les Philoſophes enſemble, avoient autrefois engagé Ariſtote à joindre des leçons d'éloquence à celles de Philo-

*.... Hæc ipſa tolerabilia eſſent ſi ad eloquentiam ituris viam facerent: nunc & rerum tumore & ſententiarum vaniſſimo ſtrepitu hoc tantum proficiunt ut cum in forum venerint, putent ſe in alium terrarum orbem delatos & ideo ego adoleſcentulos exiſtimo in ſcholis ſtultiſſimos fieri quia nihil eorum quæ in uſu habemus aut audiunt aut vident... ſed mellitos verborum globulos & omnia dicta factaque quaſi papavere & ſeſamo ſparſa. Qui inter hæc nutriuntur non magis ſapere poſſunt quam bene olere qui in culina habitant. Petron. Saty.

ſophie. L'exemple * d'Ariſtote fut ſuivi par ſes ſucceſſeurs, & le ſuccès de cette méthode, engagea d'autres Philoſophes à l'adopter. Ainſi à meſure que les Rhéteurs retrécirent les limites de leur art, les Philoſophes étendirent celles de leur profeſſion, & comme la conſidération & la gloire ſont néceſſairement attachées aux entrepriſes utiles & aux ſervices rendus à la patrie, il arriva inſenſiblement que les Philoſophes remplacerent les Orateurs dans l'opinion publique. Quand les Athéniens voulurent envoyer une célébre ambaſſade à Rome, ce ne fut plus ſur les Orateurs qu'ils jetterent les yeux, mais ſur trois célèbres Philoſophes de ſectes différentes, Carneade, Diogene & Critolaus. Nous parlerons, en traitant des Romains, de l'effet prodigieux que produiſit ſur eux cette ambaſſade. Zenon fondateur de la ſecte des Stoïciens, fut tellement honoré à Athenes, qu'on lui décerna de ſon vivant dans une aſſemblée

* Ariſtoteles itemque Theophraſtus excellentes viri cum ſubtilitate tum copiâ, cum Philoſophiâ dicendi etiam præcepta conjunxerunt. Cicer. de divinat.

publique une couronne d'or & deux ſtatues de bronze : on érigea même des colonnes dans les endroits les plus apparens de la ville pour y graver un décret ſi glorieux pour la Philoſophie *. La vertu de Cléanthe fut ſi généralement & ſi profondément reſpectée, que, malgré les libertés extrêmes que prenoient alors les Comédiens, un d'entr'eux fut chaſſé honteuſement du théâtre pour avoir lancé un trait ſatyrique contre le Philoſophe. Les Athéniens ne furent pas les ſeuls qui honoraſſent ainſi la Philoſophie : les ſucceſſeurs d'Alexandre appellerent dans leurs Etats les Philoſophes les plus célébres : ils rechercherent l'amitié de ceux qu'ils ne pouvoient attirer à eux, & s'étudierent à les combler de bienfaits. Démetrius Poliocrete prêt à ſaccager Mégare, par-

* Atque ego ex iſtis ſæpe audivi cum dicerent pergratum Athenienſes & ſibi feciſſe & multis principibus civitatis quod, cum ad Senatum legatos de ſuis maximis rebus mitterent, tres illius ætatis nobiliſſimos Philoſophos miſiſſent Carneadam & Critolaum & Diogenem. Cicer. de orat. lib. 2. n. 37.

* Diogen. Laert. in Zen.

donna à cette ville en considération du Philosophe Stilpon, qu'elle renfermoit dans ses murs.

Après les Philosophes ce furent les Grammairiens célébres qui eurent le plus de part à la considération publique & aux bienfaits des Souverains. Indépendamment des services qu'ils rendoient à leurs concitoyens, en préparant les jeunes gens à des études plus sérieuses, ils entretinrent le goût des bibliotheques qui s'introduisit alors dans la Grece.

Si l'on en excepte la bibliotheque d'Ozimandias *, ancien roi d'Egypte, qui ne contenoit probablement que le recueil des écrits d'Hermès ou Mercure le Législateur des Egyptiens, & quelques annales des premiers rois, la plus ancienne bibliotheque dont il soit fait mention dans l'Histoire, est celle de Pisistrate **, cet aimable ty-

* Sacram bibliothecam struxit (Osymandias) & in ejus fronte inscripsit *medicina animi*. Diodor. lib. 1.

** Libros Athenis disciplinarum liberalium publice ad legendum præbendos primus posuisse dicitur Pisistratus tyrannus, Aulugell. lib. 6.

ran d'Athenes, à qui l'on ne peut reprocher que ſon ambition : elle fut conſidérablement augmentée par ſon fils Ipparque ; la maniere diſtinguée dont il traita les gens de Lettres, parmi leſquels il doit être compté lui-même, ne permet pas d'en douter. Cette bibliotheque devenue celle du peuple d'Athenes, fut enlevée par Xercès dans ſa fameuſe expédition, & tranſportée en Perſe. Alexandre qui l'y trouva dans le cours de ſes conquêtes, n'eut garde de la regarder comme un objet peu digne de ſon attention, il en prit ſoin, & la rendit aux Athéniens. On trouve enſuite la bibliotheque d'Ariſtote, qu'un goût inſatiable pour toute ſorte de connoiſſances, & les bienfaits d'Alexandre ſon éleve avoient rendue conſidérable : Ce n'étoit-là cependant que la bibliotheque d'un particulier, & elle ne peut en aucune ſorte entrer en comparaiſon avec celles dont nous allons parler. Lorſque Antigone & Demetrius Poliorcete ſon fils, qui balançoient la puiſſance de tous les autres ſucceſſeurs d'Alexandre eurent formé le deſſein de rendre à la Grece ſon an-

cienne liberté, l'Orateur Demetrius, établi gouverneur d'Athenes par les rois Macédoniens, fut chassé de cette ville, & obligé quelque tems après d'abandonner entiérement la Grece. Il se refugia auprès de Ptolemée, qui regnoit en Egypte, & qui plein de goût pour les Lettres qu'il cultivoit lui-même, s'empressoit d'attirer à sa cour les Ecrivains les plus célebres. Demetrius qui ne tarda pas à jouir de la faveur du monarque, lui conseilla d'amasser des livres: ils vous apprendront, lui dit-il, des choses, que souvent vos plus fideles amis n'oseroient vous dire. Ptolomée goûta ce conseil au-delà même des espérances du sage qui le lui avoit donné. Le soin de former une bibliothéque devint sa passion dominante, & cette passion, il sembla l'avoir transmise sans interruption à tous ses successeurs. Comme l'Egypte étoit alors le centre du commerce, les livres y arrivoient de toutes les parties de la terre, * bientôt la bibliotheque

* Ingens numerus librorum in Ægypto à Ptolemæis regibus, vel conquisitus, vel confectus est ad millia fere voluminum septingenta. Aulugell. lib. 6. cap. ult.

ſe trouva, dit-on, compoſée de ſept cens mille volumes : collection immenſe, dont on ne conçoit la poſſibilité qu'en regardant les ouvrages des anciens comme beaucoup moins volumineux que les nôtres. Ce n'étoit pas aſſez d'amaſſer des livres, il falloit des gens de Lettres pour en prendre ſoin & pour en faire uſage ; cette fonction regardoit naturellement les Grammairiens qui avoient une ſorte de juriſdiction ſur les livres. Ce fut ſur-tout pour eux que l'on conſtruiſit dans l'enceinte de la bibliotheque le *Muſeum*, où un certain nombre de gens de Lettres étoient nourris & entretenus au dépens du roi qui ne dédaignoit pas d'aſſiſter à leurs aſſemblées. On établit même des jeux ou combats d'eſprit, où les Auteurs ſe rendoient de toutes les parties de la Grece pour diſputer le prix. C'eſt ainſi qu'Alexandrie devint en quelque ſorte une colonie de gens de Lettres, & ſur-tout de célebres Grammairiens. Parmi ceux qui préſiderent à cette bibliothéque, on remarque, outre Démétrius de Phalere, qui doit en être regardé comme le fondateur, le Grammairien

Zenodote, Callimaque qui, à l'érudition d'un Grammairien, joignoit le talent de la Poëſie : Eratoſthene qu'on regardoit comme le ſavant le plus univerſel de l'antiquité : Apollonius qui, comme Callimaque étoit tout à la fois Poëte & Grammairien, & à qui Virgile eſt redevable de ſon quatrieme livre de l'Enéide, & enfin Ariſtarque, dont le nom eſt devenu celui de tout Critique éclairé.

Les rois de Pergame, ſuivirent l'exemple des rois d'Egypte ; ils eurent du goût pour les livres, & s'appliquerent à former une vaſte bibliothéque. Le ſuccès de leurs recherches & de leurs ſoins fut tel que les Ptolémées en conçurent de la jalouſie, & que pour arrêter les progrès de leurs rivaux, ils défendirent, ſous les peines les plus rigoureuſes, l'exportation du papier, qui, comme on ſçait, étoit alors formé d'une plante qui ne croiſſoit qu'en Egypte. Mais ce moyen ne réuſſit pas, & nous a valu la découverte du parchemin, dont les rois de Pergame ſe ſervirent les premiers *. Nous ne liſons

* Plinius lib. 13, ch. 11. ſcribit, æmulatione circa bibliothecas regum Ptolemæi

nulle part, qu'à l'exemple de la bibliotheque d'Alexandrie, celle de Pergame eût un *Muſeum* dans ſon enceinte : cependant on ne peut guères douter que les rois de Pergame ne décernaſſent d'ailleurs des récompenſes magnifiques aux gens de Lettres, puiſqu'on trouve un Préfet de la bibliotheque d'Alexandrie, qui cherche le moyen de s'évader, pour paſſer à Pergame : nous ſavons d'ailleurs qu'un roi de Pergame avoit pour ambaſſadeur à Rome le Grammairien Cratès de Mallos.

La faveur dont jouiſſoient les Philoſophes & les Grammairiens ne prenoit rien ſur celle des Poëtes ; & quoique ceux-ci ne fuſſent plus en poſſeſſion de cette conſidération perſonnelle qui les faiſoit autrefois regarder comme des hommes divins, & qui rendoit leur perſonne en quelque ſorte ſacrée, ils ne manquoient pas d'objets capables d'exciter leur émulation. Tous les Souverains aimoient la louange, & n'épargnoient pas les récom-

& Eumenis, ſupprimente chartas Ptolemæo, membranas Pergami, ut Varro auctor eſt, repertas.

penſes. Cependant il s'étoit fait une révolution dans le goût, comme dans les mœurs. Les genres qui demandent de la force, de l'élévation & de la majeſté étoient ſenſiblement déchus, pendant que ceux qui n'exigent que de la fineſſe, de la délicateſſe & de l'aménité s'étoient perfectionnés. Ainſi la Tragédie n'eut plus de Sophocles ni d'Euripides: mais Menandre, Philemon & Diphile porterent la Comédie au plus haut dégré de perfection, dont elle ſoit ſuſceptible. On ne vit plus ni Pindares, ni Alcées, ni Simonides: mais l'Ode fut remplacée par la Paſtorale qui naquit & ſe perfectionna rapidement par les ſoins de Théocrite de Bion & de Moſchus.

Tel étoit l'état des Lettres, & de ceux qui les profeſſoient, lorſque les Romains ſe rendirent maîtres de la Grece; comme le ſort des Lettres ſera déſormais attaché à la fortune de ce peuple vainqueur, c'eſt en ſuivant le fil de ſon hiſtoire, que nous pouvons continuer nos recherches; remontons à l'origine.

ARTICLE VI.

De l'état des Gens de Lettres chez les Romains, juſqu'à la fin du regne d'Auguſte.

ROME ſituée ſur le bord de la mer, ignora long-tems les avantages de ſa poſition. Ses voiſins, qui d'abord la mépriſoient, ne tarderent pas à la haïr & à la craindre; cependant elle reſta long-tems concentrée en elle-même, ne ſe confiant qu'au courage & à la force de ſes habitans. Les troubles domeſtiques qui l'agiterent, ſemblables aux maladies qui travaillent un corps vigoureux, trouverent leur remède dans la conſtitution même de l'Etat; quand on s'apperçut enfin que les reſſorts commençoient à s'uſer & que la machine étoit prête à ſe diſſoudre, on élut des Décemvirs, on les envoya dans la Grece chercher les Loix les plus ſages & les plus propres à faire le bonheur de la ſociété. Les Décemvirs rapporterent

de leur voyage des Loix & rien autre choſe. Ces Loix n'étoient qu'un palliatif au mal qui attaquoit l'Etat; les troubles continuerent, & ſi la République avoit paſſé ſeulement trois années ſans guerre étrangere, jamais elle n'eût pû ſubſiſter. La dureté ou plutôt la férocité des mœurs, qui n'étoit tempérée par aucun des arts propres à adoucir le caractére, auroit infailliblement armé ce peuple contre lui-même, ſi les guerres du dehors n'euſſent fait une diverſion ſalutaire en ſervant d'aliment à ſon humeur inquiete & farouche. Les Sénateurs, à qui cette obſervation n'échappa pas, prirent ſoin de prolonger le remède, en faiſant naître à propos &, preſque à tout moment, de nouvelles expéditions: le peuple s'apperçut de l'artifice & s'en plaignit; mais comme l'occupation qu'on lui impoſoit étoit conforme à ſon goût, il finit toujours par obéir. La conquête de pluſieurs villes policées n'apporta aucun changement ſenſible dans les mœurs des premiers Romains, & quand Pyrrhus envoya Cineas à Rome, cet habile Orateur y fut écouté avec cette admiration ſtupide

ſtupide qui ne laiſſe dans le cœur aucun deſir de reſſembler à celui qu'on admire. La bravoure & la force étoient encore les ſeules vertus connues des Romains. Les fêtes champêtres que l'on célébroit après la vendange * furent le premier théâtre où le génie de ce peuple commença à ſe développer ; elles firent naître les vers Feſcennins, production groſſiere dont la licence & la malignité faiſoient tout le mérite. Cet abus ne put échapper à l'œil des Loix. Il en rejaillit ſur l'art même une ſorte d'opprobre qui ne pouvoit que nuire infiniment à ſes progrès. Les Poëtes que les Grecs avoient décorés des titres magnifiques de *divins*, *d'amis des Dieux*, furent déſignés à Rome par l'épithéte injurieuſe de *Graſſator* ou de *Libertin* : tant le premier uſage qu'on avoit fait de la Poëſie dans l'une & l'autre de ces deux contrées en avoit donné des idées différentes. Le préju-

* Feſcennina per hunc inventa licentia morem
Verſibus alternis opprobria ruſtica fudit
Liberrasque recurrentes accepta per annos
Euſit amabiliter ; donec jam ſævus apertum
In rabiem verti cœpit jocus & per honeſtas
Ire domos impune minax ; doluere cruento dente lacteſſiti.

gé dura long-tems à Rome & après les guerres de Carthage, on reprochoit encore en plein Sénat à Fulvius Nobilior de s'être fait accompagner par un Poëte dans ſon voyage d'Etolie, quoique ce Poëte fût le célébre Ennius, le plus beau génie que Rome eût encore produit, & qui mérita d'être appellé l'Homere des Romains. Enfin le commerce des Grecs & la politeſſe qui commençoit à s'introduire dans Rome, concilierent à la Poëſie des ſuffrages éclatans qui la firent triompher du préjugé & lui aſſurerent un rang diſtingué dans l'eſtime publique. Eſſayons d'en tracer l'hiſtoire en peu de mots pour mettre ſous les yeux de nos lecteurs les cauſes qui s'oppoſerent toujours au progrès & à la perfection de certains genres.

Rome dès ſon origine avoit eu des ſpectacles qui conſiſtoient en courſes de chariots & en combats de Gladiateurs. Il ne fut pas difficile d'y introduire la Poëſie dramatique, telle qu'elle exiſtoit chez les Grecs. Livius Andronicus en fit l'eſſai l'an de Rome 514; ſon exemple entraîna dans la

même carriere Nevius, Pacuvius, Cecilius, & enfin Plaute & Terence, les deux meilleurs Auteurs qu'ait eus la ſcéne Romaine.

Je n'ai garde de prétendre affoiblir la juſte admiration que l'on a communément pour ces deux Ecrivains, ce ſeroit bien mal reconnoître le plaiſir que m'a toujours fait la lecture de leurs ouvrages : mais comme il ne s'agit point ici du cas qu'on doit faire de leurs talens, mais bien des progrès que l'art avoit fait entre leurs mains; je ne peux me diſpenſer d'obſerver que tout leur travail ſe réduiſoit à mettre en vers latins les plus belles Comédies Grecques : que loin de rien ajouter à l'Auteur qu'ils imitoient, ils ſe voyoient ſouvent forcés par la diſette de leur imagination à fondre deux piéces enſemble & à les coudre le mieux qu'il leur étoit poſſible, pour n'en faire qu'une; & que dans les morceaux de détail où ils paroiſſoient avoir le mieux réuſſi; ils étoient encore bien loin de leurs modeles. C'eſt le jugement qu'en porte un célébre Critique Romain qui avoit en main les piéces de

comparaiſon. *At enim ſi conferas & componas Græca ipſa unde illa venerunt, ac ſingula conſiderate atque apte junctis & alternis lactionibus commixtas; oppidò quàm jacere atque ſordere incipiunt quæ latina ſunt, ita Græcarum quas emulari nequiverunt facetiis atque luminibus obſoleſcunt.* Les Auteurs comiques Romains ne ſe bornerent pas toujours à imiter : quelques-uns d'entr'eux oſerent abandonner les traces des Grecs & mettre ſur la ſcene des mœurs & des avantures domeſtiques. Horace * ſemble les louer de cette hardieſſe : cependant je ne trouve nulle part que leurs pieces l'aient emporté ſur celles qui nous reſtent de Plaute & de Terence, ni qu'on ait jamais oſé les comparer à Ménandre ou à Diphile. Quintilien au contraire, bien qu'il fût paſſionné pour la gloire des Lettres Romaines, dit poſitivement qu'à peine les Auteurs de ſa nation avoient pû ébaucher quelques Comédies, & que la langue latine ſe refuſoit à la perfec-

* Nec minimum meruere decus veſtigia Græca
Auſi deſerere & celebrare domeſtica facta.

tion de ce genre de Littérature. * Il en faut dire autant ſans doute de la Tragédie : Accius & Pacuvius avoient ébauché ce genre chez les Romains, en faiſant ſur les tragiques Grecs le même travail que Plaute & Terence faiſoient ſur les comiques, & ce ſera leur accorder beaucoup que de dire qu'ils le firent avec le même ſuccès: le Thieſte de Varus & la Médée d'Ovide furent applaudis, Pomponius Secundus acquit de la célébrité au tems des premiers Empereurs. Mais qu'ont de commun tous ces Auteurs avec les Sophocles & les Euripides? Quant au recueil qui nous eſt parvenu ſous le nom de Seneque, c'eſt peut-être lui faire grace que de le ranger dans la claſſe des ouvrages médiocres. Cherchons les cauſes de cette infériorité des Romains dans le genre dramatique.

La premiere eſt le peu de conſidération dont jouiſſoient les Auteurs & le défaut de récompenſe. Plaute,

* Vix levem conſequimur umbram adeo ut ſermo ipſe Romanus mihi recipere non videatur illam ſolis conceſſam Atticis venerem.

dit-on, ayant diſſipé ſon patrimoine en compoſant ſes piéces, fut obligé de tourner une meule de moulin pour gagner de quoi vivre : on prétend même que c'eſt dans les intervalles de repos que lui laiſſoit cette vile occupation qu'il a compoſé quelques-unes de ſes Comédies. Ce fait, s'il eſt vrai, prouveroit ſeul le peu de cas qu'on faiſoit alors à Rome des Auteurs dramatiques ; ce qui eſt de certain c'eſt qu'ils étoient aux gages des Comédiens, qui n'étoient pas eux-mêmes des perſonnes fort conſidérées dans les plus beaux jours de la République. Les Comédiens protegeoient les Auteurs & s'attribuoient aſſez viſiblement le ſuccès de leurs piéces. *C'eſt moi*, dit le Comédien, qui prononçoit le Prologue de l'Hecyre de Terence *, *qui ai ramené ſur la ſcene le Poëte dont vous allez entendre la piéce : ſi je lui euſſe marqué du*

*... Poetam reſtitui in locum
Prope jam remotum injuria adverſatiûm
Quod ſi ſcripturam ſpreviſſem in preſentia &
In deterrendo voluiſſem operam ſumere
Deterruiſſem facile ne alias ſcriberet
... Silentium date ut labeat ſcribere aliis mihique ut diſcere
Novas expediat poſthac pretio emptas meo.

dégoût je l'aurois détourné pour jamais d'écrire de nouvelles Comédies. Ecoutez-moi donc favorablement, ajoute l'Histrion, si vous voulez encourager les Poëtes à écrire, & me mettre à portée de vous donner de nouvelles piéces achetées de mon argent. Si du moins les motifs de la gloire & l'eſpérance des applaudiſſemens euſſent pû ſoutenir les Poëtes, c'eut été ſans doute une grande reſſource pour eux & l'art en auroit profité : mais quelque ſoin qu'ils donnaſſent à la compoſition de leurs piéces, ils n'étoient jamais ſûrs de pouvoir ſeulement être écoutés. Le peuple Romain qui accouroit en foule au Théâtre y apportoit toute ſa liberté : c'étoit un ſi grand tumulte qu'il n'étoit pas poſſible de rien entendre.

Garganum mugire putes nemus aut mare Tuſcum.

L'indifférence du peuple pour les productions du génie, étoit un nouvel obſtacle plus grand encore que ceux que nous venons d'expoſer. Tout ce qui ne parloit qu'à l'eſprit & au cœur ne pouvoit produire un grand effet ſur une multitude immenſe, dépourvue de délicateſſe & de goût.

il falloit l'éblouir par la magnificence des décorations ou par quelque chose d'extraordinaire. Le peuple demandoit des courses de chariots, des combats de Gladiateurs, des éléphants & des panthères. En un mot il vouloit faire usage de ses yeux & nullement de ses oreilles : souvent on chassoit de dessus la scene un malheureux Comédien, & cela dans l'endroit le plus intéressant de la piéce, pour faire venir à sa place un ours ou un danseur de corde.

Media inter carmina poscunt
Aut ursum aut pugiles : nam his plebecula gaudet
Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos & gaudia vana.

Horace, que je viens de citer, compare dans ce même endroit le sort du Poëte de Théâtre à celui d'un homme qui adresseroit un long discours au plus stupide des animaux.

Scriptores autem narrare putaret asello
fabellam surdo.

Et afin qu'on ne s'imagine pas qu'Horace grossit à dessein les inconvéniens du Théâtre pour s'excuser de ne s'être point engagé dans

cette carriere, on peut consulter le Prologue de Terence que nous avons déja cité : on y trouvera la justification & la preuve de tout ce qu'on vient de lire. Deux fois l'Hecyre avoit été commencée & deux fois les Comédiens avoient été chassés du Théâtre sans pouvoir l'achever. La premiere fois, y est-il dit, on attendoit un célébre danseur de corde, & la seconde un combat de Gladiateurs : le premier acte avoit réussi, cependant on ne voulut pas en entendre davantage, il fallut quitter la place. *.

Les autres genres de Poësie n'eurent point les mêmes inconvéniens à subir, aussi approcherent-ils davantage de la perfection ; & ceux d'entre les Romains qui les cultiverent,

* Hecyram ad vos refero quam mihi per silentium
Numquam agere licitum est, ita eam oppressit calamitas....
Cum primum eam agere cœpi, pugilum gloria
Funambuli eodem accessit expectatio
Comitum conventus, studium, clamor mulierum
Fecêre ut ante tempus exirem foras.
Vetere in nova cœpi uti consuetudine
In experiundo ut essem : refero denuo
Primo actu placeo : cum interea rumor venit
Datum iri Gladiatores : populus convolat :
Tumultuantur, clamant, pugnant de loco :
Interea ego meum non potui tutari locum.

laiſſerent preſque l'avantage incertain entre les Grecs & eux. Ainſi Virgile en marchant ſucceſſivement ſur les traces de Théocrite, d'Héſiode & d'Homere, paroît quelquefois marcher à l'égal de ſes modèles. Horace alla s'aſſeoir au Parnaſſe à côté de Pindare & d'Alcée : Catulle ſe fit encore lire après Anacréon. Nous n'avons plus les Iambes d'Archiloque & d'Hipponax pour pouvoir les comparer aux Satyres d'Horace, de Juvenal & de Perſe. Ce beau tems de la Poëſie latine ne dura guères qu'un ſiécle. Tous les grands Poëtes de Rome étoient preſque contemporains : au lieu que le génie poëtique faiſoit en quelque ſorte partie du génie des Grecs. En effet on y trouve une ſucceſſion de Poëtes non interrompue depuis l'origine de cette nation juſqu'à ſon entiere décadence, ſans qu'on puiſſe aſſigner certainement, & à tous égards, l'avantage à aucun ſiécle en particulier.

La forme qu'avoit le Gouvernement Romain, lorſque le peuple partageoit l'autorité avec le Sénat, étoit très-favorable à l'éloquence ; cepen-

dant ce ne fut pas encore ſans eſſuyer beaucoup de contradictions, que l'étude & l'exercice s'en introduiſirent chez ce peuple. Après les guerres de Macédoine quelques Rhéteurs Grecs étant allés à Rome pour y tirer parti de leurs talens, le Sénat les chaſſa ignominieuſement de la ville. Quand les Athéniens envoyerent au Sénat cette célébre Ambaſſade, dont j'ai déja parlé, les trois Philoſophes dont elle étoit compoſée, & ſur-tout Carneade, n'eurent garde de laiſſer échapper une ſi belle occaſion de faire admirer leur ſageſſe & leur éloquence. D'ailleurs c'étoit-là remplir les vues de leur République, qui ne les avoit choiſis que pour les mettre à portée de ſe montrer & de faire déſirer aux Romains les tréſors que poſſédoit Athenes. Ce projet eut le plus grand ſuccès, la jeuneſſe accourut en foule pour les entendre, & montra un enthouſiaſme & une émulation dont on n'avoit point encore vu d'exemple. Le vieux Caton * remarqua ce changement &

* Ut legati ad ſcholas reverſi apud Græcos pueros diſſerant : Romani vero adoleſcentes Magiſtratus, ut ante, & leges audiant.

en craignit les ſuites : il preſſa le Sénat de finir avec ces députés, & de les congédier au plutôt : *qu'ils s'en aillent*, dit-il, *amuſer les enfans des Grecs, & que la jeuneſſe Romaine n'écoute plus que les Magiſtrats & les Loix.*

Le projet de chaſſer entierement les Grecs de Rome étoit devenu impraticable : les intérêts politiques des deux nations ne le permettoient plus : la ſeule affaire des Achéens attira dans cette capitale plus de mille des plus illuſtres habitans de la Grece, parmi leſquels il y avoit beaucoup de gens de Lettres qui s'attacherent aux familles les plus diſtinguées : de ce nombre étoit Polybe qui devint l'hôte & l'ami de Scipion l'Affriquain. Toutes les petites Républiques de la baſſe Aſie, tous les Princes qui s'étoient élevés ſur les débris de l'Empire d'Alexandre, avoient à Rome des Députés, chargés de veiller à leurs intérêts, de leur concilier l'amitié des gens en place, & de les informer promptement de toutes les mutations qui arrivoient dans ce Gouvernement orageux. Les gens de Lettres, dont les mœurs ſont toujours

douces, qu'on recherchoit d'ailleurs dans les meilleures maisons de Rome, & qui jouissoient d'une considération personnelle, pouvoient seuls s'acquitter avec succès de cette commission délicate. Caton sentit le premier l'impossibilité de son projet, il le désavoua enfin, malgré l'opiniâtreté de son caractère, & à l'âge de soixante-dix ans, il s'appliqua à l'étude de la langue Grecque. On s'accoutuma donc à laisser parler les Grecs, & ceux des vieux Sénateurs qui ne purent vaincre leurs anciens préjugés, furent obligés de fermer les yeux. Cependant une nouveauté trop éclatante réveilla encore une fois l'attention des Magistrats. C. Plotius, qui étoit allé dans la Grece se former dans les écoles des Rhéteurs, étant revenu à Rome, ouvrit une école publique de Déclamation latine & y attira une foule innombrable de jeunes gens de distinction qui aspiroient à l'Eloquence : les Censeurs Domitius & Crassus se crurent obligés de prendre connoissance de cette nouveauté & de s'y opposer. *On* * *nous*

* Renuntiatum est nobis esse homines qui

a rapporté, disoient ces graves Magistrats, *qu'il y a dans la ville des hommes qui ont pris le nom de Rhéteurs latins & qui ont établi un nouveau genre d'exercices ; que la jeunesse s'assemble dans leurs maisons & y passe des journées entieres. Nos peres ont sagement établi ce qu'il étoit à propos que notre jeunesse apprît, & à quelles écoles on devoit l'envoyer : cette nouveauté contraire à nos usages paroît dangereuse. Nous faisons donc savoir, tant à ceux qui tiennent de pareilles écoles, qu'à ceux qui les fréquentent, que cela ne nous plaît pas.* Ciceron à qui ce décret porté contre la Rhétorique ne pouvoit manquer de déplaire, & qui cependant n'osoit censurer trop ouvertement la

novum genus disciplinæ instituerunt ad quos juventus in ludos conveniat: eos sibi nomen imposuisse latinos Rhetoras : ibi homines adolescentulos totos dies desidere. Majores nostri quæ liberos suos discere & quos in ludos itare vellent instituerunt : hæc nova quæ præter consuetudinem ac morem majorum fiunt neque placent neque recta videntur. Quapropter & iis qui eos ludos habent, & iis qui eò venire consueverunt visum est faciendum ut ostenderemus nostram sententiam nobis non placere.

conduite des Magiſtrats, cherche à y donner une interprétation favorable, en diſant que ce n'étoit point contre l'art que ce décret fut porté, mais bien contre la méthode vicieuſe des Déclamateurs qui, dépourvus du ſecours de la Philoſophie & de la vraie Littérature, faiſoient de l'étude de l'Eloquence une école d'effronterie. Ce que dit Ciceron pourroit paroître vrai, ſi les Cenſeurs eux-mêmes n'avoient pris ſoin de motiver leur décret : ils diſent bien poſitivement que la cauſe qui les détermine à bannir ces exercices, c'eſt la crainte que cette nouveauté ne fît perdre à la jeuneſſe Romaine le goût des exercices militaires. Or ce motif étoit aſſez puiſſant dans une République toute guerriere, telle que Rome, pour qu'on puiſſe en croire ces Magiſtrats ſur leur parole. Ils furent obéis, les Rhéteurs latins fermerent leurs écoles, mais l'étude de l'Eloquence n'y perdit rien. Rome étoit remplie de gens de Lettres qui venoient en foule de toutes les parties de la Grece * de

* Atque ego idem exiſtimavi pecudis eſſe non hominis cum tantas res Græci ſuſcipe-

Grammairiens, de Rhéteurs, de Philoſophes tout autrement capables de former de véritables Orateurs que ces prétendus Rhéteurs latins. Ceux des Romains qui ne ſe contenterent pas de ces ſecours faciles, & pour ainſi dire domeſtiques, paſſerent à Athenes ou dans les principales villes Grecques de l'Ionie, pour y entendre les Maîtres les plus célébres & puiſer l'Eloquence à ſa ſource. Ciceron, lors même qu'il étoit deja connu pour un des meilleurs Orateurs de Rome, obligé, pour ſe dérober à la célébrité, de diſparoître pendant quelque tems, viſita les écoles les plus renommées de la Grece & de l'Aſie, afin de ſe perfectionner dans un art dont il auroit pû lui-même donner des leçons. Son exemple fut ſuivi par Jules Céſar, Atticus & preſque tous

rent, profiterentur, agerent ſeſeque & vivendi res obſcuriſſimas & bene vivendi & copiosè dicendi rationem hominibus daturos polliterentur, non admovere aurem & ſi palam eos audire non auderes ne minueres apud cives tuos auctoritatem tuam ſubausultando tamen excipere voces eorum & procul quid narrarent attendere. Cicer. de orat. lib. 2. n. 36.

ceux qui chercherent à ſe diſtinguer dans la République. La paſſion pour l'Eloquence devint preſqu'auſſi générale à Rome qu'elle l'avoit été dans Athenes. Si elle ne produiſoit pas un auſſi grand nombre d'Orateurs, ni des Orateurs auſſi parfaits, il faut en chercher la cauſe dans la différence du Gouvernement des deux peuples & dans le changement qui ſe fit dans les études.

De quelqu'éclat que nous ſoyons frappés au ſeul nom des Romains, gardons-nous bien de croire que les récompenſes attachées à l'Eloquence fuſſent ni auſſi rapides, ni auſſi flatteuſes à Rome qu'elles l'avoient été dans Athenes. Rome avoit des Magiſtrats auxquels ſeuls il appartenoit de propoſer des Loix & de ſe mêler du Gouvernement. On n'entendoit point dans le *forum* comme dans le Prytanée, la voix de la patrie demander à tous les Citoyens aſſemblés *qui veut parler*. Il falloit commencer par exercer le métier d'Avocat, plaider long-tems les cauſes des particuliers, acquérir des cliens & des protecteurs, en un mot, former des brigues pour

entrer dans les Charges. Ajoutons à cela les circonſtances malheureuſes où ſe trouvoit cette capitale, lorſque l'Eloquence commença à s'y montrer. Ce n'étoient plus les Loix qui gouvernoient la République, mais la force & la violence : tout étoit devenu affaire de parti. Le mérite ne perçoit qu'autant qu'il étoit lié aux intérêts du plus fort, autrement il n'étoit qu'une poſſeſſion funeſte qui conduiſoit bientôt à une perte inévitable. Parmi ceux qui jouoient alors les premiers rôles dans la République, & dont la jalouſie & l'ambition donnerent lieu à tant de ſcenes horribles & ſanglantes ; les uns, tels que Marius, Sylla, Carbon, Clodius ne ſe piquoient nullement d'Eloquence ; les autres, tels que Céſar, Pompée, Craſſus, Antoine & Octave, cédoient ſans peine cet avantage à pluſieurs de leurs Contemporains. Ceux qui entreprirent de faire exiler Milon, ſe flattoient-ils de ſurpaſſer Ciceron en Eloquence, comptoient-ils ſur la juſtice de leur cauſe, ou ſur leurs talens oratoires plus que ſur la multitude de Gladiateurs & de ſéditieux

qui enveloppoient la place publique? Ceux qui exilerent enſuite Ciceron ſe croyoient-ils ſupérieurs à lui dans l'art de parler, étoient-ils regardés comme des Citoyens, mieux intentionnés & plus zélés pour les intérêts de la République. L'Eloquence qui avoit toujours dominé dans la République d'Athenes, ne fut admiſe qu'en ſous-ordre dans la République Romaine, elle ne put parvenir à la ſuprême autorité & reſta toujours ſubordonnée à la fortune militaire. Dans la premiere de ces deux Républiques, les Généraux dépendoient eſſentiellement des Orateurs, lorſque ces deux fonctions ſe trouverent ſéparées : dans la ſeconde au contraire les Orateurs dépendirent des Généraux qui les forçoient au ſilence, ou les proſcrivoient. L'éloquence parut trop tard à Rome & dans un tems où elle ne put ni donner aſſez de force aux Loix, ni en recevoir aſſez pour dominer. Lorſqu'elle commençoit à déployer ſa puiſſance, la liberté étoit déja expirante, & malheureuſement la ſublime, la véritable Eloquence ne marche qu'avec la liberté : ce n'eſt pas

que la profeſſion d'Orateur n'offrît encore des avantages conſidérables ſous les Empereurs : mais en même-tems elle préſentoit une foule de périls. A quoi pouvoient s'attendre les Orateurs ſous les regnes d'un Tyran ſoupçonneux & diſſimulé, tel que Tibere ; d'un Prince ſtupide & crédule, tel que Claude ; de monſtres furieux & ſanguinaires, tels que Neron, Caligula, Domitien ; *adempto*, dit Tacite, *per inquiſitiones & loquendi audiendique commercio, memoriam quoque ipſam cum voce perdidiſſemus, ſi tam in noſtrâ poteſtate eſſet oblivíſci quam tacere.* J'ai dit qu'une des cauſes qui nuiſirent aux progrès de l'Eloquence fut encore le changement qui ſe fit dans les études ; il faut expliquer en quoi conſiſta ce changement.

Quand l'Eloquence commença à s'introduire à Rome, il y avoit déja long-tems qu'elle étoit déchue de ſon ancienne ſplendeur dans la Grece. Ceux même qui faiſoient profeſſion de l'enſeigner, les Rhéteurs, lui avoient porté les plus funeſtes coups. Ils l'avoient dépouillée de ſa beauté naturelle pour la charger d'ornemens

empruntés : ils ne s'étoient pas apperçus qu'en la séparant de l'étude de la Philosophie, ils la privoient de sa substance. Les premiers Romains qui s'appliquerent à l'Eloquence furent assez heureux pour se préserver de la contagion de cette méthode, soit que leur goût naturel leur en eût fait sentir le vice, soit qu'ils eussent été entraînés par l'exemple de ce que la Grece avoit produit de plus distingué dans la Littérature : ils associerent l'étude de la Philosophie aux exercices de la Rhétorique ; ils donnerent même la préférence à la premiere, quoiqu'elle semblât moins propre à des hommes qui se destinoient au maniement des affaires publiques. Enfin on n'auroit rien à leur reprocher, si toujours en garde contre le mauvais goût, ils n'eussent jamais adopté un genre d'Eloquence, alors très-répandu & connu sous le nom d'*Eloquence Asiatique*. * Cette sorte d'Elo-

* Sed si quærimus cur adolescens magis floruerit dicendo quam senior Hortensius causas reperiemus verissimas duas : primum quod genus erat orationis Asiaticum adolescentiæ magis concessum quam senectuti.

quence, qui en effet avoit pris naiſſance dans l'Aſie mineure, ſe faiſoit diſtinguer par l'abondance des paroles, par une marche trop compaſſée, par l'audace des figures, par la pompe & l'harmonie des mots. Ciceron la reproche à ſon rival Hortenſius, & ſi l'on pouvoit reprocher quelque choſe à Ciceron lui-même, ce ne ſeroit certainement pas le défaut oppoſé *, du reſte peut-être étoit-il néceſſaire d'enfler & la voix & le ſtyle pour ſe faire entendre de la multitude innombrable qui rempliſſoit le *forum* : peut-être une Eloquence pure, chaſte & conciſe, eut-elle paru ſur la tribune aux harangues, triſte, maigre & décharnée. Voilà du moins ce que Ciceron voudroit nous perſuader **. Lorſqu'après

Genera autem Aſiaſticæ dictionis duo ſunt. Unum ſententioſum & argutum ſententiis non tam gravibus & ſeveris quam concinnis & venuſtis.... aliud autem genus eſt non tam ſententiis frequentatum quam verbis volucre atque incitatum : quali eſt nunc Aſia tota nec flumine ſolum orationis ſed etiam exornato & facto genere verborum. Cicer. declar. orat. n. 95.

* Satis conſtat nec Ciceroni ſe quidem

la perte de la liberté, l'Eloquence n'offrit plus d'auſſi grandes récompenſes; on voulut l'acquérir à meilleur marché, & l'on en revint aſſez généralement à la méthode des Déclamations; on fut charmé de la facilité qu'elle offroit, & comme l'ignorance aime à ſe flatter, on regarda cette méthode comme un des plus grands avantages de ce ſiécle ſur le ſiécle qui l'avoit précédé : on plaignit les anciens de n'avoir pas ſu en profiter. Leurs idées ſur la néceſſité d'unir la Philoſophie à l'Erudition, furent traitées de chimères & de vieux préjugés. On ſubſtitua à l'Eloquence ſimple, male & nerveuſe des Anciens, une affectation ridicule, des ornemens poſtiches & la vaine pompe des mots. On exigea dans la proſe des figures plus hardies que celles de la Poëſie même, des ſentences, des antithéſes, de l'*eſprit*. Comme on ne trouvoit rien de ſem-

obtrectatores defuiſſe quibus inflatus & tumens nec ſatis preſſus ſupra modum exſultans & ſuperfluens & parum atticus videretur. de orat. Dialog. n. 18.

** Videndus Cicer. de optim. gen. orat.

blable dans les Anciens on ceſſa de les lire, on crut leur faire grace, en diſant que leur maniere d'écrire pouvoit être bonne pour leur tems, mais que dans un ſiécle plus délicat, il falloit quelque choſe de plus piquant & de plus fin pour prévenir le dégoût & fixer l'attention. L'Auteur du Dialogue *des cauſes de la corruption de l'Eloquence* nous a conſervé ces raiſonnemens des beaux eſprits de ſon tems.... *Equidem fatebor vobis ſimpliciter me in quibuſdam antiquorum vix riſum in quibuſdam autem vix ſomnum tenere. Facile perferebat prior iſte populus ut imperitus & rudis imperitiſſimarum orationum ſpatia. Nunc novis & exquiſitis eloquentiæ itineribus opus eſt per quæ orator faſtidium aurium effugiat.* J'aurai dans la ſuite occaſion de parler encore de ce funeſte déclin de l'Eloquence, que j'attribue en grande partie à la ſéparation qu'on en fit d'avec l'étude de la Philoſophie.

La Philoſophie, cette ſcience univerſelle qui fait le prix de toutes nos connoiſſances, avoit un merveilleux rapport avec le génie & le caractére des

des Romains. Ils l'avoient cultivée par une ſorte d'inſtinct, long-tems avant que de la connoître ; & dès qu'ils l'eurent connue ils s'y livrerent avec paſſion. Non contens de lire les ouvrages des Philoſophes & d'aller les entendre ; ils voulurent jouir des Philoſophes mêmes, qu'ils s'empreſſerent d'attacher à leur perſonne. Scipion & Lélius acquirent Polype & Panétius ; Ciceron eut Diodotus & Philon ; Lucullus avoit fait de ſes magnifiques palais un hoſpice pour tous les gens de Lettres ; il s'étoit attaché d'une maniere plus particuliere Antiochus d'Aſcalon. Caton vivoit avec Athenodore ; Brutus avec Ariſton. Pompée, dans le tems de ſes expéditions, profitoit des momens que lui laiſſoient les affaires pour ſe rendre lui-même aux écoles des Philoſophes les plus célébres, & ce vainqueur de l'Orient, dans le cours d'une marche triomphante, fit abbaiſſer les faiſceaux devant la porte du Stoïcien Poſſidonius. Auguſte prêt à ſaccager la ville d'Alexandrie qu'il avoit priſe d'aſſaut, pardonna aux habitans en conſidération d'Alexandre

qui l'avoit fondée, & du Philoſophe Arius qu'il s'attacha pour toujours. Ce fut dans des circonſtances ſemblables & par les mêmes motifs que Céſar & Sylla qui avoient prodigué le ſang Romain, épargnerent l'un & l'autre la ville d'Athenes.

Malgré la protection qu'accorderent à la Philoſophie les plus grands hommes que Rome ait produits, elle ne put cependant s'établir dans cette capitale ſans rencontrer bien des obſtacles. Ciceron qui conſacra les dernieres années de ſa vie uniquement à cette étude, qu'il dit lui-même n'avoir jamais négligée, & qui croyoit obtenir de ſes travaux philoſophiques autant de célébrité qu'il en avoit acquis dans le barreau, nous apprend que ſa conduite ne fut pas approuvée de tout le monde*. Quelques-uns, nous dit-il, mépriſoient abſolument la Philoſophie.

* Non eram neſcius, Brute, cum quæ ſummis ingeniis ex quiſitâque doctrinâ Philoſophi Græco ſermone tractaverint ea Litteris latinis mandaremus, fore ut hic poſter labor, in varias reprehenſiones incurreret nam quibuſdam, &c. Cicer. de finib. lib. 1.

D'autres qui ne croyoient pas qu'il fût poſſible de jamais égaler les Grecs dans cette partie, ne ſouffroient qu'avec peine qu'on déprimât les productions de ce peuple célébre, en eſſayant de les faire paſſer dans une langue pauvre & ſtérile; ils penſoient qu'il valoit beaucoup mieux puiſer dans les originaux des connoiſſances ſolides que de s'amuſer à ramaſſer quelques lambeaux épars dans les compilations latines. D'autres encore perſuadés que l'étude de la Philoſophie demandoit un homme tout entier, & qu'elle étoit incompatible avec les devoirs de Citoyen & de Sénateur, ſe plaignoient qu'un homme qui tenoit un rang ſi diſtingué dans la République, & qui devoit tous ſes momens aux beſoins de la patrie, voulût ſe dérober aux affaires pour ſe livrer à un goût, qui ſans être répréhenſible dans un particulier, ceſſoit d'être innocent dans un homme public. Ciceron répond à toutes ces objections, mais ſa conduite, l'exemple de Caton, de Brutus, & d'un grand nombre d'autres illuſtres Romains, prouverent aſſez combien

fauſſe & ridicule étoit l'opinion de ceux qui regardoient la Philoſophie comme incompatible avec les affaires. Ce fut elle qui donna à Rome ſes derniers Citoyens, les Helvidius, les Thraſea, les Ruſticus, &c. ces hommes généreux qui oppoſerent toujours un cœur invincible au torrent des vices, qui apprirent à leurs Concitoyens, par leurs diſcours & par leur exemple à mettre des bornes à la ſervitude & à préférer la mort à l'aviliſſement. Ce fut encore à la Philoſophie que Rome dut les regnes heureux des Titus, des Trajan & des deux Antonins. Cependant quelque ardeur que les Romains ayent montré pour la Philoſophie, ils ſe contenterent d'en jouir ſans ſonger à en étendre la ſphère : ils profiterent des découvertes des Grecs ſans y rien ajouter. J'en chercherai les raiſons dans l'article ſuivant lorſque j'aurai examiné le ſort des Grammairiens.

Les Grammairiens eurent part, ainſi que les autres gens de Lettres, à la faveur des Grands; on peut dire même qu'ils furent plus recherchés : la connoiſſance de la langue Grecque

étant regardée avec raiſon comme la clef de toute la Littérature, on ne pouvoit ſe paſſer de ceux qui faiſoient profeſſion de l'enſeigner. Quelques-uns d'entre les Romains paſſerent, comme je l'ai déja dit, dans la Grece; mais le plus grand nombre n'aimoit pas à s'expatrier; d'ailleurs ce voyage étoit devenu preſque inutile : on trouvoit, en un ſens, Athenes dans Rome. La langue Grecque étoit regardée comme ſi néceſſaire qu'on la faiſoit apprendre aux enfans préférablement à leur langue naturelle, & les femmes ne s'y exerçoient guères moins que les hommes. Nous avons encore quelques Lettres qu'Auguſte écrivoit à Livie, elles ſont remplies de citations des meilleurs Poëtes de la Grece, & ſuppoſent une connoiſſance approfondie de cette branche d'érudition; on ne peut donc douter que Livie ne ſût parfaitement le Grec : il n'y avoit rien en cela qui la diſtinguât des autres Dames Romaines : c'étoit un goût général : un Auteur ſatyrique qui jamais ne contraignit ſa cauſtique humeur,

reproche vivement ce goût aux Dames.

Nam quid rancidius quam quod ſe non putat illa
Formoſam, niſi quæ de Tuſcâ Græcula facta eſt
De Sulmonenſi mæra Cecropis, omnia Græce.....
Hoc ſermone pavent hoc iram gaudia curas
Hoc cuncta effundunt animæ ſecreta: quid ultra...

La ſatyre peut bien effrayer le vice & corriger des ridicules. C'eſt ainſi que Moliere & Boileau, parmi nous, firent diſparoître les *Femmes ſavantes*. Comme les perſonnes qu'ils attaquerent n'avoient que le maſque de la ſcience, elles tomberent ſous les coups qui leur furent portés: mais ſi elles euſſent été véritablement ce qu'elles vouloient paroître, les ſatyriques ſe fuſſent tûs ou ſe feroient eux-mêmes couverts de honte. Les railleries de Juvenal, ſur la paſſion avec laquelle on cultivoit à Rome la langue Grecque, furent en pure perte; ce goût n'en devint ni moins vif, ni moins général: les Grammairiens Grecs ſe multiplierent, ils remplirent toutes les grandes maiſons de Rome & mériterent même, comme nous le dirons dans la ſuite, les graces du Gouvernement. Au reſte il ne faut

pas croire que les Grammairiens de ce tems-là se bornassent à enseigner des mots : ils exerçoient une juriſdiction & une police générale ſur tous les ouvrages de Littérature ; ils étoient les dépoſitaires & les arbitres du goût ; en un mot, ils étoient de véritables hommes de Lettres dans toute l'étendue de ce mot. Arrêtons-nous un moment à conſidérer le ſort de ceux d'entre eux qui s'attacherent aux grandes maiſons de Rome, ou comme le dit Lucien, qui entrerent au ſervice des Grands. La deſcription qu'il nous a laiſſée de leur condition n'en donne pas une idée bien avantageuſe ; mais il eſt bon de ſe ſouvenir que Lucien charge tous ſes portraits ; la peinture qu'il nous fait des Grammairiens, ne peut convenir tout au plus qu'à quelques malheureux, obligés de vendre leur liberté à des gens qui ne cherchoient un Homme de Lettres que pour ſe donner un air d'érudition. Il ne faut pas non plus, quand on parle des grandes maiſons de Rome, ſe former l'idée de la maiſon d'un grand Seigneur, ou d'un homme en place

dans nos Gouvernemens modernes. Rome ayant abſorbé les richeſſes du monde connu; les fortunes particulieres excédoient ſouvent le revenu de pluſieurs provinces. Un Sénateur Romain, dans les derniers tems de la République, comptoit parmi ſes Cliens des rois, des villes & des peuples entiers. Le crédit & le pouvoir des particuliers tomberent ſous les Empereurs : mais les richeſſes & le luxe ne firent qu'augmenter. Le nombre des eſclaves & des domeſtiques d'une maiſon opulente montoit quelquefois à deux ou trois mille perſonnes. * Dans ce nombre il ſe trouvoit d'honnêtes gens connus ſous le nom de *Comites*, d'où nos Comtes ont tiré leur origine. Ils étoient ce que nous appellerions des hommes de compagnie. C'étoit la claſſe où ſe trouvoient les gens de Lettres, que la pauvreté, l'ambition, ou d'autres motifs portoient à ſacrifier une partie de leur liberté. Ce ſacrifice eſt bien grand pour des hommes nourris dans l'indépendance, accoutumés à ſe regarder comme citoyens du monde,

* Conſulendus Joannes Meurſius de luxu Roman.

& à ne voir que le ciel au-deſſus de leur tête : auſſi s'en trouva-t-il pluſieurs qui aimerent mieux lutter contre la pauvreté que contre la ſervitude. Ceux-ci reſterent dans la Grece où un air pur, une douce liberté & un loiſir philoſophique leur tenoient lieu de tréſors.

La plûpart des petites Républiques dont la Grece étoit compoſée, avoient conſervé, en paſſant ſous la domination Romaine, leur *autonomie*, c'eſt-à-dire, le droit de ſe gouverner par leurs propres loix : les vainqueurs ne leur avoient guères ôté que le droit de faire la guerre, c'eſt-à-dire, celui de ſe nuire mutuellement. Ainſi jouiſſant d'une paix profonde & n'ayant pour ſe diſtinguer que la culture des Arts & des Lettres, elles avoient tourné toute leur attention de ce côté & ſembloient avoir été changées en autant d'Académies. Les hommes célébres qu'elles produiſoient ne ſervoient pas ſeulement à les illuſtrer, ils leur procuroient encore d'autres avantages très-conſidérables : car ou ils ſe fixoient dans leur patrie & y attiroient par leur répu-

tation un grand nombre de riches étrangers, ou ces maîtres célébres prenoient le parti d'aller à Rome & de s'attacher à une grande maiſon, & ils acquéroient ordinairement à leur patrie un puiſſant protecteur, capable de la défendre de l'oppreſſion de l'injuſtice. Un Préfet avoit les plus grands égards pour une ville qui renfermoit des Citoyens capables de faire écouter ſes plaintes & d'éclairer la conduite de ſes oppreſſeurs. Ces villes, quoique dénuées d'une infinité de moyens & de reſſources, ne laiſſoient pas d'être en état d'exciter l'émulation de leurs Citoyens & de récompenſer leurs talens. Les récompenſes les plus flatteuſes ne ſont pas les richeſſes, comme je crois l'avoir obſervé, mais les diſtinctions, les places, les honneurs & tout ce qui peut élever le courage. Ainſi une ſociété quelconque peut toujours récompenſer magnifiquement, ſans crainte de s'épuiſer; il ne faut pour cela que du diſcernement & de la prudence. Des Magiſtratures conférées à propos, une couronne ſagement diſtribuée, un décret conçu en des

termes honorifiques, une préſéance dans une cérémonie publique produiront toujours plus d'effet que des millions verſés au haſard. Il ne s'agit que de ne point avilir ces ſortes de récompenſes, en les diſtribuant à des ſujets indignes : tant qu'elles ſeront un gage certain du mérite & de la vertu, elles conſerveront leur prix & entretiendront l'émulation. C'eſt par là que la Grece nourrit, juſques dans ſon déclin, cette foule d'hommes célébres dans tous les genres, qui la firent regarder comme une pépiniere de gens de Lettres : c'eſt par là qu'Alexandrie, Pergame, Sardes, Ephéſe & ſur-tout Rhodes & Athenes, exciterent l'envie de la capitale du monde.

ARTICLE VII.

Depuis la mort d'Auguſte, juſqu'à la chute de l'Empire Romain en Occident.

AUGUSTE après avoir pacifié l'univers, ne s'occupa que des moyens de maintenir la tranquillité publique, & de faire oublier aux Romains les guerres civiles & les horreurs du Triumvirat. Les Lettres lui parurent un moyen propre à adoucir les mœurs: il les cultiva lui-même & ne ceſſa point de les protéger.

Tibere, ſon ſucceſſeur, avoit longtems affiché le goût de la Philoſophie & avoit feint de ſe conſacrer tout entier à l'étude & à la retraite: il compoſa pluſieurs ouvrages tant en proſe qu'en vers.

Le Céſar Germanicus, dont la mort funeſte fit verſer tant de lar-

* Sueton de vitis Cæſar.

mes aux Romains, avoit composé des Comédies Grecques.

Caligula ambitionnoit la gloire d'être l'Orateur de son siécle le plus accompli, & quoique peut-être cette prétention doive être mise dans la classe de ses autres folies; on convient généralement qu'il ne manquoit pas de talent pour le barreau.

Claude avoit composé un grand nombre de volumes qu'il fit placer dans toutes les bibliothéques, il institua même des fêtes pour y faire lire ses ouvrages, comme on lisoit ceux d'Homere.

Neron composa des Poëmes, & après la réputation de bon Musicien il ne rechercha rien tant que celle d'excellent Poëte.

Titus, l'amour & les délices du genre humain, cultiva les Muses avec ardeur & écrivoit avec facilité en prose & en vers.

Adrien fut un des plus habiles Littérateurs de son siécle; on ne peut lui reprocher que d'en avoir tiré vanité, & de n'avoir pas toujours assez respecté son rang.

Marc-Aurele remplit le vœu de Platon qui deſiroit, pour rendre les hommes heureux, que les Philoſophes fuſſent rois ou les rois Philoſophes.

Tous ces Princes amis des Lettres, ou plutôt gens de Lettres eux-mêmes, ne pouvoient manquer de les protéger : auſſi formerent-ils en peu de tems pluſieurs établiſſemens utiles : Auguſte établit une bibliothéque publique à Rome, ainſi que des combats Poëtiques. Claude augmenta du double le *muſeum* d'Alexandrie cette retraite ſi glorieuſe pour des gens de Lettres. Veſpaſien fonda des chaires qu'il dota magnifiquement. Malgré une faveur ſi décidée les Lettres déclinoient ſenſiblement &, ce qu'on a peine à comprendre, c'étoit à Rome le centre des graces & de la faveur que cette décadence ſe laiſſoit mieux appercevoir. Cherchons-en les cauſes en ſuivant la même méthode que nous avons obſervée dans les articles précédens.

Les gens de Lettres, durant l'époque dont il s'agit ici, qui jouirent

de la faveur la plus décidée, furent les Grammairiens ou les Littérateurs. En voici la raiſon. Tout le monde ſe piquoit d'érudition à l'imitation des Empereurs, ceux pour qui les Lettres avoient le moins d'attraits, n'avoient garde de le faire paroître, de peur de paſſer pour des hommes groſſiers & ſauvages. On n'oſa plus ſe montrer, ſoit à la promenade, ſoit en viſite, ſoit à table, ſans être accompagné d'un Homme de Lettres. Or les Grammairiens ſemblent avoir été les plus propres à remplir ces ſortes de places par l'univerſalité de leurs connoiſſances, & par l'eſpéce de juriſdiction qu'ils exerçoient ſur toutes les productions de l'eſprit : c'étoient autant de bibliothéques vivantes où l'on pouvoit toujours puiſer des connoiſſances nouvelles ; il n'y avoit qu'à les laiſſer parler. Remarquons encore que leur profeſſion & leurs leçons n'avoient rien qui pût bleſſer l'amour propre de ceux qui les écoutoient. Un homme en place, s'il n'eſt Philoſophe lui-même, trouve mauvais qu'on veuille lui apprendre

à penſer ou à parler. Mais il cédera volontiers à un homme du métier le leger avantage d'avoir la mémoire mieux fournie & plus heureuſe. D'ailleurs la Philoſophie & même la Rhétorique ne ſe bornent pas à la ſpéculation; elles demandent des actions conformes aux paroles & veulent être pratiquées par celui qui commence à les apprendre, ce qui les rend impérieuſes & gênantes : au lieu que les belles-Lettres n'obligent à rien : on en prend ce que l'on veut, & l'on n'eſt jamais forcé d'en faire uſage. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'elles fuſſent devenues l'étude principale & dominante dans un ſiécle où chacun ne paroiſſoit occupé qu'à ſe procurer du plaiſir ou à s'étourdir ſur le malheur de ſa ſituation préſente. Une autre cauſe vint ſe joindre à celles que nous venons de rapporter. La Rhétorique, comme nous le dirons plus bas, étoit devenue babillarde, & preſque impertinente : la Philoſophie étoit chagrine & ſuſpecte : la Littérature étoit encore ſaine & ſans danger. La profeſſion de Littérature appartenoit preſque excluſivement à

la nation Grecque, 1°. parce que les Lettres avoient pris naiſſance chez elle & n'avoient jamais ceſſé d'y être cultivées : 2°. parce que la langue Grecque étoit regardée comme celle de l'érudition & des Muſes : 3°. parce qu'il étoit impoſſible d'être ſavant ſans poſſéder parfaitement cette langue : 4°. parce que dans tous les genres elle offroit un plus grand nombre de modéles, & des modéles plus parfaits que la langue latine, qui n'avoit eu qu'un éclat paſſager. Les Romains eux-mêmes avoient une ſi mauvaiſe opinion de leur langue qu'ils écrivoient en Grec les ouvrages qu'ils vouloient faire paſſer à la poſtérité. Ciceron avoit écrit en cette langue l'hiſtoire de ſon Conſulat : l'Empereur Claude & le Céſar Germanicus s'en étoient ſervis, quoiqu'ils touchaſſent encore l'un & l'autre au plus beau ſiécle de la langue latine. L'Empereur Marc-Aurele confia à cette même langue ſes réflexions ſur lui-même. En un mot la langue Grecque étoit cenſée la langue des gens de Lettres, de quelque nation qu'ils fuſſent. De-là ce préjugé ſi avantageux pour les

Littérateurs Grecs : on étoit disposé à leur accorder toute sorte de mérite, par l'extrême facilité qu'ils avoient à s'instruire. D'ailleurs doués d'un esprit souple, d'une éloquence naturelle & remplis de la plus grande confiance, pouvoient-ils ne pas se rendre nécessaires dans une ville telle que Rome ? La considération qu'ils y acquirent excita la jalousie des gens de Lettres Romains, qui chercherent inutilement à les supplanter : nous trouvons ces dispositions bien exprimées dans une satyre de Juvenal.

. . . . Non possum ferre quirites
Græcam urbem . . . .
Hic Andro ille famo hic Trallibus aut Alabandis
Esquilias dictumque petunt à vimine collem
Viscera magnarum domuum Dominique futuri.
Ingenium velox, audacia perdita, sermo
Promptus & Iseo torrentior, edo quid illum
Esse putes quemvis hominem secum attulit ad nos
Grammaticus, Rhetor, Geometres, Pictor, Aliptes
Augur, schænobates, medicus, magus, omnia novit
Græculus esuriens, in cœlum, jusseris, ibit.

Le Palais des Empereurs se remplit de Littérateurs Grecs ; il en fut de même de toutes les maisons considérables de Rome, mais la faveur excessive à laquelle ils parvinrent,

produiſit & hâta la ruine de leur profeſſion. Premierement elle fut pour eux une ſource de diſtractions ou plutôt de diſſipations; ils perdirent en viſites un tems qu'ils auroient dû conſacrer à la réflexion & à la lecture : de toutes les études, celle qui demande le plus de loiſir & d'application eſt ſans contredit l'étude du Grammairien ou Philologue, à cauſe de l'immenſité des matieres qu'il embraſſe. Comme cette profeſſion ſuppoſe des connoiſſances dans tous les genres; il ne ſuffit pas d'avoir reçu de la nature les diſpoſitions les plus heureuſes ; il faut néceſſairement pâlir ſur les livres & ſuivant l'Oracle rendu à Zenon *, *acquérir la couleur dès morts.* Il eſt impoſſible d'être tout à la fois Homme de Lettres & Courtiſan.

Une autre cauſe, non moins funeſte aux progrès de l'érudition, fut le mauvais choix des matieres ſur leſquelles on s'exerça communément. Ce ne fut plus à l'utilité qu'on regarda, on n'écouta que les mouvemens d'une vaine curioſité. Les Em-

* Ut mortuis concolor fieret.

pereurs & les grands ſe plûrent à tourmenter les Grammairiens par des queſtions bizarres*, dont la ſolution étoit quelquefois impoſſible, & ne devoit jamais, quoiqu'il pût arriver, payer la peine qu'elle exigeoit. Il n'eſt pas ſurprenant que des Princes, qui connoiſſoient mal le prix du travail & du tems, craigniſſent ſi peu d'en abuſer; mais il eſt fâcheux que des hommes capables de rendre des ſervices eſſentiels, & de contribuer aux progrès de l'eſprit humain, fuſſent contraints d'exercer leurs talens ſur des ſables arides: il eſt peu d'hommes, peu de ſages mêmes que le torrent de la mode n'entraîne, ou que l'eſpoir des récompenſes ne ſub-

* Nam & Grammaticos, quod genus hominum præcipue, ut diximus, appetebat (Tiberius) ejuſmodi ferè quæſtionibus experiebatur: *qua mater Hecubæ: quod Achilli nomen inter virgines fuiſſet: quid Sirenes cantare ſint ſolitæ.* Sueton. in Tiber.

Omnes profeſſores & honoravit & divites fecit (Adrianus) licet eos quæſtionibus ſemper agitavit. Et cum ipſe autor eſſet ut multi ab eo triſtes recederent, dicebat ſe graviter ferre ſi quem triſtem videret. Spartian. in Adrian. p. 11.

jugue : le plus grand nombre des Grammairiens abandonna la ſaine critique pour s'occuper de bagatelles : dès lors ceux qui ne ſavent point diſtinguer les arts d'avec les abus qu'en font les Artiſtes, regarderent la Grammaire avec mépris & s'efforcerent d'en montrer le danger & le ridicule. Des hommes qui connoiſſoient le prix du tems voyoient avec indignation des Etres raiſonnables ſacrifier une partie de leur vie à des travaux qui ne les rendoient ni plus ſages, ni meilleurs. Seneque * eſt un des Auteurs qui s'eſt le plus fortement élevé contre la Grammaire, & ce qu'on nommoit alors l'étude des Arts libéraux : c'eſt que de ſon tems cette étude

* Plus ſcire velle quam ſit ſatis intemperantiæ genus eſt. Quid quod iſta liberalium Artium conſectatio moleſtos, verboſos intempeſtivos, ſibi placentes facit, & ideo non diſcentes neceſſaria quia ſupervacua didicerunt. Quatuor millia librorum Dydimus Grammaticus ſcripſit, miſer ſi tam multa ſupervacua legiſſet. In his libris de patria Homeri quæritur, in his de Æneæ matre verâ : in his libidinoſior Anacreon an ebrioſior vixerit, in his an Sappho publica fuerit & alia quæ erant dediſcenda ſi ſcires. Sen. Epiſt. 88.

commençoit à s'avilir & à ſe corrompre : mais Seneque enveloppe dans ſa cenſure la connoiſſance de l'antiquité, l'Hiſtoire & les Mathématiques, comme s'il eût formé le projet de fonder la Philoſophie ſur les ruines de toutes les autres profeſſions : peut-être devroit-on lui pardonner cet excès, ſi ce qu'il deſiroit étoit poſſible, c'eſt-à-dire, ſi l'on pouvoit devenir tout d'un coup Philoſophe ſans préparation & ſans études préliminaires : ſi la Philoſophie étoit une ſcience iſolée, dont le domaine fût ſéparé de celui des autres ſciences par des limites faciles à reconnoître : mais s'il eſt vrai qu'il y ait une liaiſon intime & néceſſaire entre toutes les ſciences *, de ſorte

* Mirum videbitur imperitis poſſe naturam tantum numerum doctrinarum perdiſcere : cum autem animadverterint omnes diſciplinas inter ſe conjonctionem rerum & communicationem habere, fieri poſſe facile credetur. Encyclios enim diſciplina ut corpus unum ex his membris eſt compoſita. Itaque quia teneris ætatibus eruditionibus variis inſtruuntur, omnibus Litteris agnoſcunt eaſdem notas communicationemque omnium diſciplinarum & ea re facilius omnia cognoſcunt. Vit. lib. 1.

que l'on ne puiſſe exceller en une ſans être au moins initié dans les autres : ſi la Philoſophie s'étend auſſi loin que la vérité, ſi elle embraſſe, pour ainſi dire, l'étendue des Etres : ne ſeroit-ce pas l'offenſer & la déprimer que de la faire ſervir à décréditer quelque genre de Littérature que ce ſoit par la ſeule raiſon que le plus grand nombre de ceux qui l'exerceroient, s'en acquitteroient mal & auroient perdu de vue le vrai but de leurs travaux. Mais tel étoit le défaut des Philoſophes de ce ſiécle ; ils ſe renfermoient dans un cercle étroit, & blâmoient indiſtinctement tout ce qui paroiſſoit s'en écarter ; & rien peut-être, ne nuiſit davantage à la Philoſophie elle-même.

La Philoſophie, dans ſa vraie ſignification, eſt l'art de connoître la vérité & de nous préſerver de l'erreur : elle eſt auſſi étendue que les facultés de notre ame, puiſqu'elle eſt occupée à en diriger les opérations. Toutes les matieres qui ſont ſoumiſes à l'eſprit humain ſont donc en un ſens du reſſort de la Philoſophie : cependant

on a donné ce beau nom excluſivement dans différens ſiécles, à des études, ou à des objets différens. Dans le premier âge de la Philoſophie, elle étoit bornée preſqu'entierement à l'étude de la Nature, & elle ſe confondoit avec la Phyſique. Le ſpectacle du ciel, l'ordre des ſaiſons & toutes les productions naturelles, ne pouvoient manquer d'attirer & de fixer l'attention des premiers Sages. Ils ſe livrerent à cette étude avec une ardeur proportionnée à la grandeur des objets; ils ſe flatterent long-tems de percer le voile qui dérobe la nature à nos regards, & ils enfanterent un grand nombre de ſyſtêmes ſur la formation du monde. Ramenés dans la ſociété civile par des motifs de bienfaiſance & d'humanité, ils examinerent la nature des liens qui uniſſent les hommes entr'eux, & s'appliquerent à leur donner des loix. La légiſlation vint donc ſe joindre à l'étude de la Phyſique, & fut auſſi compriſe ſous le nom de Philoſophie. Enſuite on ſentit qu'il étoit encore plus utile & beaucoup plus court de ſe former ſoi-même, que de travailler à former

former les autres, que chaque homme avoit au-dedans de lui-même des principes discordans qu'il devoit régler & maintenir en paix pour se rendre heureux ; de-là la Morale : enfin la nécessité d'attacher des idées nettes & précises aux mots dont on étoit obligé de se servir, donna naissance à la Logique ; ces quatre sciences, la Physique, la Législation, la Morale & la Logique furent comprises sous le nom de Philosophie, & en furent regardées, par le plus grand nombre, comme le fondement & les parties constitutives ; mais ceux qui connurent le mieux la Philosophie ne l'attacherent à aucun objet particulier & exclusif, ils n'eurent garde de lui prescrire des bornes ; ainsi Socrate philosophoit avec toute sorte de personnes & sur toutes sortes de sujets : son école n'étoit pas moins propre à former des hommes d'Etat, d'habiles guerriers, de bons peres de famille, de vrais amis, des Artistes éclairés, que des Philosophes, proprement dits. Ainsi la Philosophie de Platon roule sur toute sorte de sujets indifféremment & n'est, pour ainsi dire, qu'un inf-

trument propre à éclairer l'eſprit & à l'empêcher de ſe méprendre ſur quelque objet qu'il porte ſes regards ; ſes Dialogues, comme je l'ai établi ailleurs en me ſervant d'une comparaiſon familiere, ne ſont autre choſe que les lunettes de la raiſon. Ainſi Ariſtote n'eſt pas un Philoſophe moins profond dans ſes Traités ſur la Poëſie & ſur l'Eloquence que dans ce qu'il a écrit ſur le ciel & ſur l'ame. Les deux écoles qui reconnurent pour leurs fondateurs Platon & Ariſtote, l'Académie & le Lycée, ne mirent point de bornes à leurs recherches ; elles embraſſerent l'univerſalité des connoiſſances. Mais celles de Zenon & d'Epicure ſe reſtraignirent, la premiere à ce qu'on regardoit communément comme les quatre parties de la Philoſophie, la ſeconde à la morale & à la Phyſique. Les premiers Romains qui s'étoient appliqués à la Philoſophie les Ciceron, les Varron, les Brutus, s'attacherent à l'Académie ou au Lycée, parce que ces ſectes étoient plus convenables à des hommes d'Etat & plus favorables à l'Eloquence * dont

* Minus indulſerunt eloquentiæ ſtoici ve-

ils avoient ſur-tout beſoin. Le changement qui bientôt après arriva dans le Gouvernement, fit triompher les deux autres ſectes. La Cour d'Auguſte & toutes les ames énervées & diſſolues, embraſſerent la ſecte d'Epicure qui prêchoit la volupté. Les ames vraiment Romaines, les partiſans rigides de la liberté & de la vertu, marcherent à la ſuite de Caton * ſous les enſeignes du Portique : cette ſecte par ſon auſtére fierté avoit une grande analogie avec l'ancien eſprit Romain : les Curius, les Decius, les Fabricius

terres, ſed cum honeſta ſuaſerunt tum in colligendo probandoque plurimum valuerunt rebus tamen magis quam (id quod ſane non quæſiverunt) oratione magnifici. Quintil.

* . . . Hi mores hæc duri immota Catonis
Secta fuit ſervare modum finemque tenere
Naturamque ſequi patriæque impendere vitam
Nec ſibi ſed toti genitum ſe credere mundo
Huic epulæ vicisſe famem magnique penates.
Summoviſſe hiemem tecto pretioſaque veſtis
Hirtam membra ſuper Romani more Quiritis
Induxiſſe togam veneris huic maximus uſus
Progenies : urbi pater eſt urbique maritus
Juſtitiæ cultor rigidi ſervator honeſti
In commune bonus, nulloſque Catonis in actus
Surrepſit partemque tulit ſibi nata voluptas.
Lucan. Pharſ. lib. 2.

TAYLOR INST. OXFORD

avoient été de vrais Stoïciens, longtems avant qu'on eût entendu parler de Philoſophie à Rome. Il n'eſt donc pas ſurprenant que cette ſecte acquît preſque ſubitement à Rome un ſi grand nombre de partiſans zelés, & qu'elle obſcurcît tellement toutes les autres, que le mot de Philoſophe ne déſignât autre choſe qu'un Stoïcien. Plus cette ſecte avoit de partiſans & plus elle excitoit la perſécution. Des monſtres paitris de ſang & de boue, tels que Caligula, Neron, Domitien, Caracalla, ſe déchaînerent avec fureur contre une ſecte qui combattoit le vice & qui enſeignoit à braver la mort. * Tout Stoïcien étoit par état un homme libre, & un homme libre dans ce tems malheureux, étoit un rebelle. Les principaux Stoïciens furent forcés de ſe donner la mort, les autres furent à diverſes repriſes condamnés aux fers ou à l'exil. Ces perſécutions paſſageres, incapables d'é-

* Qui mori didicit ſervire dedidicit, ſupra omnem potentiam eſt, certe extra omnem : quid ad illum carcer & cuſtodia & clauſtra ? liberum oſtium habet. Senec. Epiſt. 20.

teindre la ſecte, lui devinrent pourtant funeſtes; elles effaroucherent, en quelque ſorte, les eſprits & les retirerent de la ſpéculation & du raiſonnement pour les tourner vers la pratique & les exhortations. Pour faire connoître en quoi conſiſta ce changement, il eſt néceſſaire de faire quelques obſervations. Il y a deux méthodes de traiter la morale*, la premiere ſtricte & rigoureuſe conſiſte à définir exactement tous les termes dont on ſe ſert, à diſcuter la nature de l'homme & celle de ſes devoirs; à montrer ce que c'eſt que la vertu, s'il n'y en a qu'une, ou s'il y en a pluſieurs, en quoi elles différent, & en quoi elles ſe reſſemblent; c'eſt-là la méthode ſcientifique, la même dont s'étoient ſervis les anciens Stoïciens. L'autre méthode ſuppoſe toutes ces queſtions réſolues, & regardant les définitions générales comme des principes ſacrés & inconteſtables, elle ne s'occupe qu'à preſcrire à chaque état & à chaque particulier ſes obligations & ſes devoirs, elle uſe moins d'ex-

* Videndus Seneca Epiſt. 94, 95.

plications & de raiſonnemens que de préceptes & d'exemples, elle ne parle pas à l'eſprit mais au cœur, en un mot, ſon but eſt moins d'éclairer & de convaincre que de toucher & d'enflammer ; telle fut la méthode des Stoïciens des derniers tems. Comme ils ſe voyoient ſans ceſſe ou entourés d'ennemis, de délateurs & de bourreaux, ou amorcés par des hommes vils & corrompus ; ils étoient forcés de veiller attentivement ſur leurs actions & ſur leurs paroles, pour ne pas tomber dans un des deux précipices, ſans ceſſe ouverts à leurs côtés : plus le ſentier étoit gliſſant & plus ils avoient beſoin de réflexion & de courage : l'image de la mort toujours préſente à leurs yeux, loin de les intimider leur inſpiroit de l'audace & les emportoit quelquefois au-delà des juſtes bornes. Tel un Courſier généreux s'anime à la vue de l'ennemi & s'élance fierement au plus fort de la mêlée.

. . . . Tum ſi qua ſonum procul arma dedere
Stare loco neſcit, micat auribus & tremit artus
Collectumque premens volvit ſub naribus ignem. *

* Dum aliud agit Virgilius noſter deſcrip-

Dans une ſemblable poſition, on ne s'arrêtoit pas à diſcuter des queſtions abſtraites & épineuſes, à ſuivre une longue chaîne de raiſonnemens ſpéculatifs, on couroit aux armes, on ſe diſpoſoit à ſoutenir l'orage dont on ſe voyoit menacé ; on cherchoit des exhortations & des encouragemens pour ſoi & pour tous ceux qu'on voyoit expoſés aux mêmes périls. La République y gagnoit peut-être, mais très-certainement la Philoſophie y perdoit beaucoup ; on n'eut plus ni le tems de rien approfondir, ni l'eſpérance de reculer les bornes de la raiſon humaine : & voilà ſans doute pourquoi les Romains, qui avoient montré tant de goût pour la Morale, n'y firent cependant aucune découverte conſidérable ; car ils ne furent les fondateurs d'aucune ſecte, & ils laiſſerent la Philoſophie

fit virum fortem. Ego vero non aliam imaginem magno viro dederim. Si mihi Cato exprimendus inter fragores bellorum civilium impavidus & primus inceſſens admotos jam exercitus Alpibus, civilique ſe bello ferens obvium, non alium illi aſſignaverim vultum non alium habitum. Senec. Epiſt. 95.

au même point où ils l'avoient trouvée chez les Grecs, ſi même elle ne dégénéra pas entre leurs mains. La Philoſophie réduite par la Politique aux conſeils & aux préceptes, devint triſte & ſtérile, & bientôt elle dégénéra en Déclamation : ce défaut ſe fait ſentir dans les ouvrages de Seneque & d'Epictete, ouvrages d'ailleurs remplis d'excellentes maximes. Quand on ceſſa de dire des choſes fortes & profondes, on voulut en dire de neuves & de ſurprenantes : on exalta ſon imagination, on ouvrit une grande bouche pour ne donner que du vent. Mais ſi les Romains n'ajouterent rien aux découvertes des Grecs en Philoſophie, on ne peut du moins leur refuſer la gloire d'en avoir fait un uſage bien louable en l'appliquant, comme ils firent, aux détails de la vie civile. Delà nâquit ce corps de loix, qui ſert encore parmi nous à maintenir l'ordre & l'union dans les familles.

Les Grecs ne connurent point la Juriſprudence, proprement dite, c'eſt aux Romains que nous en devons l'invention, & c'eſt dans les livres des Stoïciens que les Romains

puiſerent les principes ſur leſquels ils fonderent cet admirable édifice. Les deux premiers Juriſconſultes Romains Quintus Tubero & Quintus Mucius Sævola * étoient l'un & l'autre diſciples du Stoïcien Panétius, à qui Ciceron eſt redevable de ſon Traité *de officiis*. Leur exemple fut une regle pour ceux qui leur ſuccéderent dans cette profeſſion; ils allerent puiſer dans l'école & dans les ouvrages des Stoïciens, les principes du droit naturel & civil. Ils y trouverent des déciſions toutes formées ſur toutes les matieres, & n'eurent plus d'autre travail que d'en faire l'application aux cas & aux circonſtances qui ſe préſentoient. On ne tarda pas à s'appercevoir des avantages que l'Etat retiroit d'une ſecte qui travailloit ſi efficacement au bonheur des Citoyens, & voilà ſans doute pourquoi les bons Empereurs mirent à la faire fleurir autant d'ardeur que les méchants en montroient

* Antiſtes Juris civilis & Stoicæ doctrinæ ſectator. Aul. Gell. lib. 15.

** Eruditus vir ex ſtudio Stoico. Cicer. pro muren.

pour la détruire. Dion obligé de ſe déguiſer & de ſortir des limites de l'Empire ſous le regne de Domitien rentra triomphant à Rome, & monté ſur le char de Trajan, qui le chérit toujours comme le meilleur de ſes amis. Antonin Pie fonda une chaire de Philoſophie Stoïcienne à Rome, & Marc Aurele, déja Empereur, ne dédaigna pas d'y aller prendre des leçons.

Il ne faut donc pas être ſurpris que les ſectes d'Epicure & du Portique ayent triomphé à Rome de l'Académie & du Lycée. Dans un Gouvernement qui n'avoit rien de modéré, & qu'on pouvoit regarder comme le centre des voluptés & du déſordre ; il étoit difficile de garder un juſte milieu : ou l'on cédoit au torrent, & dans ce cas la ſecte d'Epicure * offroit de grandes commodités, puiſqu'elle ne prêchoit en apparence que la volupté, l'Athéiſme & le repos, ou bien il

* Epicuri diſſiplina multo celebrior ſemper fuit quam cœterorum : non quia veri aliquid adferat ſed quia multos populare nomen voluptatis invitat : nemo enim non in vitia pronus eſt. Lact. lib. 3. divin. cuſt.

falloit nager ſans relâche contre le cours de l'eau, fermer toutes les portes de ſon ame au plaiſir & à la crainte, en un mot, reſter inébranlable, quoique dans une ſituation violente; & l'on ne pouvoit guères alors s'empêcher de ſe jetter dans une ſecte qui faiſoit conſiſter le bonheur uniquement dans la vertu, qui rendoit l'homme indépendant de tout ce qui l'environne, qui regardoit la volupté comme un poiſon dangereux, & qui prêchoit hautement le mépris des richeſſes, des honneurs de la mort. Dans la Grece, au contraire, c'eſt-à-dire, dans la vraie patrie des Lettres où l'on jouiſſoit d'un calme profond & d'une douce tranquillité, où le goût de la ſimplicité, de la frugalité & de la modeſtie, ſe faiſoit encore remarquer, l'Académie & le Lycée furent toujours les écoles dominantes & fourniſſoient des hommes diſtingués, tels que Plutarque, Gallien & Alexandre d'Aphrodiſée. Cependant il s'en falloit bien qu'elles conſervaſſent leur premiere ſplendeur. Deux cauſes particulieres contribuerent à accélerer leur décadence. La premiere fut un

goût exceſſif pour l'érudition. Ce genre d'étude qui étoit devenu immenſe par la prodigieuſe multiplicité des bons ouvrages, l'emporta ſur le goût de la méditation. On travailla principalement à orner ſa mémoire, & l'on crut qu'on auroit plutôt fait de ſavoir ce que Platon & Ariſtote avoient penſé ſur une matiere que de l'examiner ſoi-même pour en porter ſon jugement. L'eſtime, juſtement méritée, mais exceſſive, qu'on eut pour les anciens Auteurs * nuiſit au développement des facultés naturelles : on traita la Philoſophie avec l'eſprit de la Grammaire ; les Traités firent place aux Commentaires & aux Diſſertations. On s'appliqua uniquement à mettre de l'ordre & de la convenance dans les différens ſyſtêmes des Anciens. On chercha le moyen

* Quare cum ſapere, id eſt, veritatem quærere omnibus ſit innatum, ſapientiam ſibi adimunt qui ſine ullo judicio inventa majorum probant & ab aliis pecudum more ducuntur. Sed hoc eos fallit quod majorum nomine poſito non putant fieri poſſe ut aut ipſi plus ſapiant quia minores vocantur, aut illi deſipuerint quia majores nominantur. Lactant. lib. 2. divin. inſt. lib. 8.

de les concilier & de ne faire de tous leurs ſyſtêmes diſparates, & directement oppoſés qu'un ſeul & même ſyſtême, qu'une ſecte unique à laquelle on donna le nom d'Eclectique. Comme la vérité eſt une, & que tous les Philoſophes, de quelque ſecte qu'ils aient été, ne ſont que les interprétes de la vérité, on voulut faire tomber les noms d'Académiciens, de Péripatéticiens & de Stoïciens; noms qui ſembloient perpétuer la diſcorde dans une famille qu'on regardoit comme la même. Ce projet qui, dans la ſpéculation, a quelque choſe de ſpécieux, mais qu'il eſt impoſſible de réaliſer, ne remplit pas encore les vues pacifiques des Eclectiques: leur eſprit conciliateur entreprit d'allier aux ſentimens des Philoſophes les folies des Poëtes, les extravagances des religions, les rêveries des enthouſiaſtes, & de compoſer de ce bizarre aſſemblage un monſtre de Philoſophie bien plus propre à égarer la raiſon qu'à l'éclairer.

L'autre cauſe qui contribua le plus au déclin de la Philoſophie, fut le

mêlange qu'on en fit avec la Rhétorique : reprenons les choſes de plus haut. Les anciens Philoſophes, comme nous l'avons dit, étoient fort éloignés de regarder l'étude de l'Eloquence comme étrangere à la Philoſophie ; on en vit quelques-uns, non-ſeulement publier des Traités ſur l'Eloquence, mais faire profeſſion de l'enſeigner, ſur-tout lorſque l'uſage de la Déclamation eut commencé à s'introduire, & que les Rhéteurs négligeant la ſolide érudition eurent fait dégénérer leur art en une école d'impudence. C'en étoit fait de l'Eloquence ſi les Philoſophes ne lui euſſent tendu les mains ; mais ce procédé devint funeſte à la Philoſophie dans les tems poſtérieurs, comme nous allons voir. Les premiers Philoſophes qui avoient joint l'étude de l'Eloquence à celle de la Philoſophie, connurent la nature de ces deux arts, & les ſervices mutuels qu'ils pouvoient ſe rendre ; mais ils connurent auſſi leurs limites & les juſtes bornes qui les ſéparoient ; ils n'eurent garde de métaphyſiquer dans un diſcours oratoire, ni de déclamer dans un Traité de Philoſophie. Leurs

ſucceſſeurs ne furent pas ſi réſervés, ils confondirent tout : voici, ſi je ne me trompe, la ſource de cet abſurde & bizarre mêlange. Les Philoſophes s'attacherent, comme les autres gens de Lettres, aux grandes maiſons de Rome ; mais ils n'eurent pas toujours le bonheur de bien rencontrer ; ils trouverent ſouvent des ſujets ineptes, qui ne recherchoient un Philoſophe que par air ; cependant il fallut parler, & qui plus eſt, parler Philoſophie devant des ignorans, & ne point les ennuyer. C'étoit le plus ſouvent à table & ſur la fin d'un grand repas que s'entamoient ces ſortes de diſcuſſions Philoſophiques, & l'on juge aiſément que ce moment n'étoit pas le plus favorable ; il s'agiſſoit beaucoup moins de convaincre que d'amuſer, la Rhétorique devoit par conſéquent être d'une infiniment plus grande reſſource que la Philoſophie : le plus éloquent, c'eſt-à-dire, celui qui parloit le mieux & le plus long-tems ſur toute ſorte de ſujets étoit regardé comme le plus grand Philoſophe : il étoit en conſéquence le plus recherché, parce qu'en effet c'étoit l'hom-

me qui répondoit le mieux aux vues qu'on ſe propoſoit alors. Comme la morale eſt proprement la ſcience de l'homme, comme tout le monde eſt à portée de ſentir la vérité de ſes maximes, & qu'elle ne fait que nous rappeller ou nous développer ce que nous avons mille fois éprouvé; c'eſt ſur la morale que rouloient ces ſortes d'entretiens; de-là le mêlange de la Rhétorique avec la Philoſophie : on vit bientôt reparoître l'eſpéce amphibie * des Sophiſtes, que Socrate & Platon avoient autrefois anéantie. Il eſt vrai que ces nouveaux Sophiſtes n'étoient ni auſſi adroits, ni auſſi dangereux que les anciens. Le plus grand reproche qu'on pût leur faire, c'étoit d'avilir la Philoſophie en la proſtituant à des hommes indignes d'approcher de ſon ſanctuaire & en la rendant la com-

* Sophiſtarum genus neſcio quo pacto mihi (Philoſophia loquitur) ſuppullulavit, neque mea abſoluce æmulans neque tamen penitus diſcrepans, ſed ut Hippocentaurorum genus compoſitum quiddam ac mixtum in medio Sophiſticæ & Philoſophiæ palabundum. Lucian. in fugit.

plaiſante & le jouet de l'opulence. Le ſuccès qu'eurent ces nouveaux Sophiſtes dans les aſſemblées particulieres les enhardit à ſe produire au grand jour, ils ſe firent dreſſer des théâtres dans les villes & ſe donnerent publiquement en ſpectacle. Les Grecs n'avoient rien perdu de leur ancien goût pour l'Eloquence : dès qu'un Sophiſte de nom avoit fait annoncer ſon entrée dans une ville * le peuple alloit à ſa rencontre, on l'entouroit, on le conduiſoit en cérémonie au théâtre * d'où il haranguoit l'aſſemblée. Il falloit payer cette complaiſance par des fréquens applaudiſſemens ; les Sophiſtes n'en étoient pas moins avides que les Comédiens. Ariſtide ayant été prié par Marc-Aurele de prendre jour pour haranguer en ſa préſence, ne conſentit à la de-

* Nam ſimul atque Sophiſticum pallium aſpexerint, ſtatim ex eo veluti ex magnete ferramenta pendent. Themiſt. orat. 4.

** Sophiſta Alexander profectus Athenas extemporalem declamationem cupidis eum audiendi eſt pollicitus : interim ad theatrum in Ceramico (quod quidem Agrippum nominatum eſt) congregati ſunt. Philoſt. in Alexand.

mande de l'Empereur qu'à condition qu'il lui ſeroit permis de placer dans l'auditoire ſes Diſciples & ſes amis, à qui l'on laiſſeroit la liberté de ſe répandre en applaudiſſemens & en acclamations. * Ce Rhéteur avoue qu'il n'étoit pas le maître de retenir ſon indignation contre ceux qui étoient lents à l'applaudir, & il ſe vante publiquement d'avoir été plus admiré qu'aucun Sophiſte de ſon tems. Themiſtius n'eſt pas plus modeſte **; il dit que ſes Auditeurs ne peuvent contenir leurs tranſports, & qu'à chaque période, il étoit interrompu par des acclamations & des cris de joie. *** Tout homme qui vouloit exciter ces applaudiſſemens continus, devoit ne rien dire comme les autres hommes : comme il avoit à parler devant un peuple ignorant & incapable de ſentir les vraies beautés, il

* Quantum poſſent ac vellent ſeſe in plauſus ac gratulationes effundere. Philoſt. de vit. Sophiſt.

** Nobis vero quis adhuc majores in concionibus plauſus concitavit. Ariſt. tom. 3.

*** Vociferantes & exclamantes ad ſingula quæ à me dicuntur verba. Themiſt. orat. 4.

ne devoit chercher qu'à ſurprendre, qu'à étonner par la ſingularité des penſées, par la nouveauté des expreſſions, par la hardieſſe des images & des figures, & ſur-tout par la molle & vaine harmonie des mots. Je laiſſe à juger combien ces procédés étoient contraires à la Philoſophie & même à l'Eloquence. Tous les Sophiſtes ne reſſemblerent pas aux deux que je viens de nommer, il y en eut qui, guidés par la droiture naturelle de leur eſprit; & par l'imitation des anciens, ſurent ſe préſerver du mauvais goût de leur ſiécle, & qui ramenerent, pour ainſi dire, les beaux jours d'Athenes au milieu de la décadence univerſelle des eſprits : tels furent Dion, Lucien & même Julien; & parmi les Peres de l'Égliſe S. Baſile, S. Grégoire de Naziance & S. Jean Chryſoſtome. La langue Grecque s'étoit conſervée dans ſa pureté, tandis que la latine qui s'étoit perfectionnée beaucoup plus tard, étoit déja entierement corrompue, c'eſt que la premiere avoit toujours été regardée comme la langue des gens de Lettres, de quelque patrie qu'ils fuſ-

ſent, & que la derniere n'avoit été cultivée avec ſuccès que pendant un eſpace de tems aſſez court & par un peuple plus livré aux exercices de la guerre qu'à la culture des arts. * La corruption des mœurs, beaucoup plus grande à Rome que dans tout le reſte de l'empire, avoit encore contribué à l'affoibliſſement des eſprits & du goût. C'eſt dans les provinces, & ſur-tout dans la Grece, que ſe formerent les derniers hommes qui firent honneur aux Lettres. Ils voyageoient enſuite à Rome pour s'y montrer ſur un plus grand théâtre : mais la plûpart ne faiſoient que s'y montrer & retournoient dans la Grece, où ils menoient un genre de vie plus convenable à leur état **; ils y trouvoient tout ce qui peut favoriſer l'étude, du repos, des récompenſes

* Excudent alii ſpirantia mollius æra
Credo equidem vivos ducent de marmore vultus
Orabunt cauſas melius cœlique meatus
Deſcribent radio & ſurgentia ſidera dicent;
Tu regere imperio populos Romane memento
Hæ tibi erunt artes pacique imponere morem
Parcere ſubjectis & debellare ſuperbos. Virg. Æneid. lib. 6.

** Conſulendus Lucianus in Peregrino. p. 29, 30, & 31, edit. Salmur. ubi Graphice depingit mores & ſtudia Græcorum.

& des honneurs. Les villes de la Grece ſoumiſes à l'empire Romain, avoient conſervé du moins, l'ombre de leur ancienne liberté, le droit de s'aſſembler, de ſe gouverner par leurs propres loix, & d'élire les Magiſtrats. Comme tout ſe traitoit dans les aſſemblées du peuple, le talent de parler en public fut toujours en honneur & les Maîtres en cet art ne ceſſerent d'être conſidérés & recherchés. Les Sophiſtes diſtingués ne pouvoient donc manquer d'être accueillis : non-ſeulement on leur donnoit le droit de Citoyens dans les villes où ils vouloient bien fixer leur ſéjour ; mais on leur déféroit les premieres Magiſtratures & les Emplois les plus honobles : les ſtatues & les couronnes n'étoient pas épargnées. La poſſeſſion d'un célébre Sophiſte étoit regardée comme un bonheur inſigne, parce qu'en effet leur profeſſion les mettoit à portée de rendre les plus grands ſervices. La plûpart d'entr'eux n'avoient point de patrie déterminée ; ils erroient de ville en ville pour répandre davantage leur réputation & recueillir

plus d'applaudiſſemens. Smyrne détruite de fond en comble par un tremblement de terre, dut en grande partie ſon rétabliſſement au bonheur qu'elle avoit de poſſéder le Sophiſte Ariſtide; elle le qualifia dans ſes monumens du titre de *Reſtaurateur de Smyrne* *. La ville d'Antioche menacée d'une juſte punition, députa le Sophiſte Libanius vers Theodoſe qui pardonna, car les Empereurs ne ſe montroient pas moins empreſſés que les Villes à favoriſer les Sophiſtes. Non contens de leur accorder des immunités & des titres honorifiques, tels que ceux de *Comtes* & de *Ducs*; ils fonderent dans la Grece des Chaires d'Eloquence Sophiſtique, & y attacherent des revenus conſidérables. La Chaire d'Athenes prit le nom de *Thrône*, & le Profeſſeur qui la rempliſſoit celui de *roi de l'Eloquence*. Ce ſont les expreſſions de Philoſtrate, l'Auteur qui nous fournit le plus de Mémoires pour l'hiſtoire Littéraire de ces tems. Quand il parle d'un Sophiſte célébre,

* Philoſt. in vit. Sophiſt.

il marque les années de ſon regne ſur le Trône Sophiſtique d'Athenes. Rome elle-même ſembla confirmer ces titres par un monument public. Le Sophiſte Proæreſius, qui profeſſoit l'Eloquence dans Athenes, ayant harangué avec ſuccès devant l'Empereur & le Sénat, fut honoré d'une ſtatue coloſſale avec cette inſcription : *la Reine des villes au Roi de l'Eloquence.* *

Tel étoit l'état de la Philoſophie & des Lettres, lorſque la doctrine Chrétienne, qui ne s'étoit d'abord annoncée que par des miracles & par la pratique des vertus, vint diſputer aux Philoſophes & aux Sophiſtes les avantages de leur profeſſion & les combattre par leurs propres armes : il faut expliquer en peu de mots, avant que de finir cet ouvrage, quels furent ſes principaux ennemis parmi les gens de Lettres, & comment elle en triompha.

Les Philoſophes avec leſquels les Docteurs Chrétiens eurent le plus à diſputer, furent ceux de la ſecte

* Eunap. de vit. Sophiſt.

Eclectique. Elle avoit pris naiſſance dans Alexandrie, & de-là s'étoit répandue dans la Syrie, la baſſe Aſie & une partie de la Grece : ces contrées furent le berceau du Chriſtianiſme ; nos premiers Docteurs avoient été élevés dans les écoles des Eclectiques & imbus des principes de cette ſecte avant que d'embraſſer l'Evangile. Il eſt certain que ſi le Chriſtianiſme n'eût été annoncé que comme une nouvelle ſecte de Philoſophie, les Eclectiques l'auroient reçu à bras ouverts ; ils auroient placé J. C. à côté d'Hermès, de Zoroaſtre & de Pythagore, en faiſant ſervir l'Evangile de complément à leur monſtrueux ſyſtême. Ils ne pouvoient agir autrement ſans renoncer à leurs principes fondamentaux : car à quel titre des Philoſophes qui faiſoient profeſſion d'honorer la vérité, de quelque part qu'elle leur vînt, qui mettoient les Bracmanes & les Mages à côté des Académiciens & des Stoïciens, qui aſſocioient à la Philoſophie tous les cultes & toutes les religions, qui non-ſeulement croyoient aux miracles, mais qui ſe vantoient d'en faire eux-

mêmes, & qui s'honoroient du titre de Magiciens; à quel titre, dis-je, euſſent-ils pû rejetter la doctrine Chrétienne, ſi ceux qui l'annonçoient ne l'euſſent préſentée que comme une ſecte nouvelle de Philoſophie? Mais les Peres ne pouvoient, ni ne devoient avoir cette condeſcendance. Ils commencerent par abbattre les fauſſes doctrines, afin de préparer les eſprits à la véritable doctrine; & voilà ce qui les compromit avec les Eclectiques, que les principes de leur ſecte obligeoient à défendre l'idolatrie. Remarquons ici combien l'eſprit de cette nouvelle Philoſophie étoit différent de celui de l'ancienne. Les premiers Philoſophes avoient été perſécutés, parce qu'ils étoient ſoupçonnés de ne pas croire aux Dieux, & ceux-ci étoient les plus zélés défenſeurs du Paganiſme. Il eſt vrai qu'ils n'adoptoient pas la religion populaire dans un ſens rigoureux & à la lettre. * Ils ne le pouvoient ſans

*Conjugia, cognationes deorum omniaque introducta ad ſimilitudinem imbecillitatis humanæ & creduntur ſtultiſſime & plena

renoncer non-seulement à la Philoso-phie, mais au sens commun. Ils eu-rent donc recours aux allégories & s'efforçoient de montrer comment, sous le voile des fables; les anciens Sages avoient caché des mystères dont la connoissance étoit réservée aux Philosophes, & qu'il étoit à propos de dérober aux foibles yeux du vul-gaire. * Les Eclectiques n'étoient pas les premiers qui eussent eu recours

sunt futilitatis & summæ levitatis. Balbus Stoicus apud. Cicer. de nat. deor.

* Marcus Terentius Varro Romanorum doctissimus triplex constituit Theologiæ ge-nus, alterum mythicum seu populare, alte-rum naturale postremum civile: quorum quidem illud scenæ & theatro istud hominibus sive viris potissimum rerum peritis, hoc de-nique civitatibus seu multitudini accommo-datum est. Mythicum deorum genus rem abjectam & vilem ducebat Varro (teste Au-gust. de civit. Dei, lib. 6. c. 5.) in eo sunt multa contra dignitatem & naturam immor-talium ficta; in hoc enim est ut Deus alius ex femore sit, alius ex guttis sanguinis natus: denique in hoc omnia diis attribuuntur quæ non modo in hominem sed etiam in con-temptissimum hominem cadere possunt. Al-terum genus seu naturalem Theologiam Varro unice quidem esse veram at nimis abstrusam & reconditam quam ut à multitu-

aux allégories ; depuis long-tems les Stoïciens leur avoient ouvert cette carriere. Dieu dans leur ſyſtême n'étoit que l'ame du monde répandue dans toutes les parties de l'univers, qui donnoit la vie & le mouvement à la matiere. Les premiers hommes diſoient-ils, incapables de ſe faire une idée nette de la divinité l'avoient ſéparée en pluſieurs portions & lui avoient aſſigné des noms différens, ſuivant ſes différentes fonctions. En tant qu'elle animoit la terre ils l'avoient appellée *Ceres*, en tant qu'elle étoit répandue dans la mer, ils la

dine capi poſſet cenſebat : itaque reipublicæ intereſſe arbitrabatur ut medium quoddam genus religionis inter Poeticum & naturale interjectum eſſet quod vulgi commodum & aptum eſſet ingenio atque hoc iſtud eſt quod civile nominabat. Multa enim eſſe vera quæ vulgo ſcrire non ſit utile & quadam quæ tametſi falſa ſint aliter tamen exiſtimare populum expediat. Expedire igitur exiſtimabat (Auguſt. lib. 4. c. 27.) falli in religione civitates, quod dicere etiam in libris rerum divinarum ipſe Varro non dubitat itaque quamquam religionem Romanam deffenderet non dubitabat confiteri, ſi eam civitatem novam conſtitueret, ex naturæ potius formulâ deos & deorum nomina ſe fuiſſe dedicaturum.

nommoient *Neptune*, & ainſi de toutes les autres divinités : les Poëtes, ajoutoient-ils, pour ſe mettre à la portée du vulgaire, avoient couvert la connoiſſance de la nature de l'enveloppe des fables : la Théologie ramenée à ſa premiere origine, n'étoit donc que la Phyſiologie ou la ſcience de la Nature. Les Eclectiques adopterent ces principes, mais au-deſſus de l'ame du monde, ils placerent la Divinité ſuprême, le Dieu ineffable, la ſource de la bonté, le τὸ ἀγαθὸν. L'ame du monde, dans leur ſyſtême, n'étoit que la ſeconde divinité, émanation ou production de la premiere, elle participoit ſeulement à la Divinité. Cette ame du monde ſe partageoit en pluſieurs ſubſtances, dont les principales étoient les Génies ou les démons que les Eclectiques regarderent comme les Médiateurs entre la Divinité & l'homme ; c'étoit à eux qu'il falloit adreſſer nos prieres & nos ſacrifices, afin de parvenir par leur Médiation à l'union intime avec la Divinité, en quoi conſiſtoit le ſouverain bonheur. La ſcience qui enſeignoit à nous rendre ces Génies fa-

vorables ſe nommoit *Theurgie* & fut regardée comme le comble de la ſageſſe & le ſecret de la Philoſophie. Obſervons encore une différence bien remarquable entre les anciens Philoſophes & ceux dont nous parlons. Les premiers avoient fait conſiſter le bonheur de l'homme à pratiquer la vertu, à remplir ſes devoirs, & à regler ſes paſſions : ils n'avoient point poſé les fondemens de la Morale ſur la Théologie ou la ſcience de la Divinité, parce que leur raiſon livrée à elle-même, ne leur fourniſſoit point aſſez de lumieres ſur la nature de l'Etre ſuprême, & qu'ils auroient craint d'affoiblir la certitude des principes de la morale en leur donnant pour baſe des vérités qu'ils n'euſſent pû démontrer. Ils vouloient qu'on pratiquât la vertu, ſoit qu'il y eût des Dieux & des récompenſes pour les Juſtes après la mort, ſoit qu'il n'y eût rien de ſemblable, & que tout finît avec la vie; parce que la vertu étant la ſanté de l'ame, pouvoit ſeule procurer un bonheur ſolide, & qu'il étoit auſſi abſurde de ſuppoſer qu'un méchant fût jamais heureux,

que de ſuppoſer qu'un homme couvert d'ulcères jouît d'une parfaite ſanté. Les Eclectiques plus inſtruits ſur notre dépendance de la Divinité, & ſur la néceſſité de nous réunir à cette ſource des êtres, autant que la foibleſſe humaine le permet, abuſerent étrangement de ces vérités, en ſubſtituant le délire de l'imagination & des pratiques ſuperſtitieuſes à l'art du raiſonnement & à la pratique des vertus. La Philoſophie dans leurs mains ne fut plus l'art d'épurer la raiſon, mais une école de preſtiges & de mauvaiſe foi. On fabriqua des miracles, on ſuppoſa des écrits, la Critique & le bon ſens ſembloient bannis de ces écoles ténébreuſes. Nos premiers Docteurs combattirent avec avantage ces impoſteurs; mais obligés pour s'inſtruire de leur doctrine de fréquenter leurs écoles; ils ne furent pas toujours aſſez en garde contre le mauvais air qu'on y reſpiroit. Ils y puiſerent la méthode des allégories qu'ils appliquerent indiſtinctement aux Livres ſaints, comme les Eclectiques les avoient appliquées aux écrits d'Homere & de Platon.

A l'exemple de leurs adverſaires, ils ne rougirent point de ſuppoſer un grand nombre d'oracles, de faux évangiles & d'autres écrits apocrifes dans tous les genres, comme ſi la bonté de leur intention eût ſuffi pour juſtifier l'impoſture : enfin pluſieurs ſe donnerent la liberté d'accommoder l'évangile à leurs idées Philoſophiques. De-là cette nuée d'hérétiques qui obſcurcit les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, les Gnoſtiques, les Carpocratiens, les Valentiniens, les Marcionites, les Héracleonites, les Ophites, les Encratites, les Manichéens, &c. Ce germe ſacré auroit été étouffé ou dénaturé dans ſa naiſſance par cette foule d'herbes contagieuſes qui pulluloient à ſes côtés, ſi la main céleſte qui l'avoit planté n'eût veillé à ſa défenſe & à ſa conſervation.

Les autres adverſaires de la religion Chrétienne furent les Sophiſtes, ce genre équivoque de Littérateurs, moitié Orateurs, moitié Philoſophes. Le reſpect qu'ils avoient pour Homere & pour les autres excellens Poëtes

de l'antiquité, leur inſpiroit un grand attachement pour les divinités qu'ils avoient chantées : ils tenoient plus aux beaux vers où la majeſté de Jupiter étoit peinte, où les charmes de Venus étoient exprimés qu'à ces divinités elles-mêmes ; pour les arracher à ce culte inſenſé, il n'auroit peut-être fallu que leur montrer dans leur langue des beautés comparables ſur de plus dignes ſujets ; mais c'eſt ce qu'on n'entreprit pas : ils reſterent donc attachés aux divinités poëtiques ſans faire beaucoup d'attention aux Chrétiens qu'ils traiterent d'hommes ignorans & groſſiers : ils les regarderent long-tems comme des adverſaires plus dignes de pitié que de colere & ne ſe ſervirent jamais de la faveur qu'ils avoient auprès des Empereurs pour les porter à la perſécution ; du moins je n'en trouve point d'exemple ; je trouve au contraire que Pline * le jeune, que je range ſans difficulté dans la claſſe des Sophiſtes, juſtifia l'innocence des Chrétiens auprès de Trajan : je trouve encore que le So-

* Plinii Epiſt. lib. 10. Epiſt. 97.

phiſte Themiſtius * voyant les perſécutions que Conſtance faiſoit ſouffrir aux Catholiques, oſa lui reprocher la conduite qu'il tenoit à l'égard de ſes freres & lui repreſenter combien il étoit injuſte de vouloir forcer les conſciences ſur des matieres où l'erreur eſt toujours involontaire. Ce n'eſt pas le ſeul Payen qui ait montré de la modération & de la candeur à l'égard des Chrétiens; Ammien Marcellin, Chalcidius, Procope parlent ſi avantageuſement de notre religion toutes les fois que l'occaſion s'en préſente, qu'on ſeroit tenté de les regarder comme Chrétiens eux-mêmes, ſi dans d'autres endroits ils ne fai-

* Cum vero Themiſtius Philoſophus librum ei dedicaret, hortabatur, docebatque non oportere mirari diſſenſionem quæ in Eccleſiaſticis opinionibus verſabatur, cum multo minor ſit quam quæ extaret apud Gentiles. Nam permultæ apud ipſos ſunt opiniones, & diſſenſionem ob multitudinem dogmatum ſuſceptam complures contentiones & diſceptationes excitare neceſſum eſt; ſi quidem Deo fortaſſe viſum ſit ut ipſe non facile noſceretur & variæ exiſterent de eo opiniones: quo ſinguli magis eum venerarentur cum exquiſitam ejus cognitionem comprehendere non poſſent ſecum reputantes quantus ſit & cujuſmodi ille quidem ad cujus cognitionem venire cogitant. Hac Themiſtii oratione permotus imperator & ad humanitatem perductus minus deinceps in exigendis ſuppliciis crudelem ſe præbuit. Sozom. hiſt. lib. 6.

ſoient connoître qu'ils pratiquoient toujours la religion Payenne. Je ſais que les Sophiſtes contribuerent à l'apoſtaſie de Julien & qu'ils triompherent avec trop d'inſolence du rétabliſſement de l'Idolatrie. Mais je ne vois point qu'ils ayent porté cet Empereur à la perſécution, & s'il ſortit quelquefois des bornes de la modération que l'équité & la Philoſophie lui preſcrivoient à l'égard d'une religion qu'il avoit abandonnée; j'aimerois mieux attribuer ces excès à la dureté de ſon caractére, ou aux inſtigations ſecrettes des Eclectiques auxquels il s'étoit livré, qu'aux ſollicitations des Sophiſtes qui n'étoient point enthouſiaſtes & qui n'avoient d'autre paſſion que celle des louanges. Il paroît même que nos premiers Peres qui s'étoient formés dans l'art de l'Eloquence ſous la diſcipline des Sophiſtes, conſervoient avec leurs maîtres des liaiſons aſſez étroites, & qu'ils les conſultoient quelquefois ſur leurs ouvrages: enfin j'obſerverai que nos premiers Docteurs ne dédaignerent pas de porter la marque diſtinctive des Sophiſtes, le *Pallium*;

qu'ils exerçoient dans l'Eglise les mêmes fonctions que les Sophistes exerçoient dans les assemblées du peuple ; qu'ils jouissoient, de la part du Gouvernement, des mêmes immunités & des mêmes prérogatives. J'ai déja dit que les Sophistes se divisoient en deux classes, les uns attachés à une ville y tenoient une école publique & y exerçoient ordinairement quelque Magistrature distinguée : les autres errants & sans domicile parcouroient les provinces & les villes, traînant même avec eux quelques-uns de leurs disciples, pour étendre leur célébrité. Cette conduite des Sophistes tolérée & même en quelque sorte autorisée par les Loix, fut un des moyens humains, dont la Providence se servit pour répandre plus promptement le Christianisme. Comme le *Pallium* étoit en possession d'attrouper le peuple, sans que le Gouvernement en prît ombrage ; nos premiers Evêques qui l'avoient arboré, s'en servirent utilement, non pour recueillir des stériles applaudissemens, dont ils se mettoient peu en peine, mais pour annoncer l'Evangile, pour

faire des Disciples & des Proſélites, ſans contrevenir aux Loix de l'Empire & ſans allarmer la vigilance des Magiſtrats. Quand enſuite les Chrétiens ſe furent multipliés, & que des Cités entieres eurent embraſſé l'Evangile; comme ces Cités conſervoient leur *Autonomie* & le droit d'élire leurs Magiſtrats; elles purent, ſans déroger aux Loix, conférer à leurs Evêques, non-ſeulement le droit d'enſeigner dans leur Cité, & de convoquer des aſſemblées, mais même telle Magiſtrature qu'elles jugerent à propos. On ne manqua pas de leur conférer les plus importantes; & voilà, ſi je ne me trompe, ce qui rendit les Evêques ſi puiſſans, même dans l'ordre civil & politique, dès les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, & avant que l'Egliſe eût été enrichie par les pieuſes libéralités des fidéles. Peut-être eût-il été avantageux à l'Egliſe & aux Lettres que la dignité épiſcopale, l'appanage de la ſcience & de la vertu, n'eût jamais eu de quoi tenter la pareſſe & la cupidité.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. *Définition de l'Homme de Lettres*, pag. 1:
CHAP. II. *De la culture générale de l'Esprit ou du principe qui unit toutes les Sciences.* 12
CHAP. III. *De l'Esprit, ou des dispositions naturelles requises pour devenir Homme de Lettres.* 63
CHAP. IV. *Des Instrumens ou Organes propres à cultiver l'Esprit.* 92.
CHAP. V. *Des causes de l'infériorité d'un grand nombre de Gens de Lettres.* 127
CHAP. VI. *De l'utilité des Gens de Lettres.* 144

TABLE
CHAP. VII. *Des Récompenſes Littéraires.* 168
CHAP. VIII. *Des principaux avantages de l'état d'Homme de Lettres.* 189

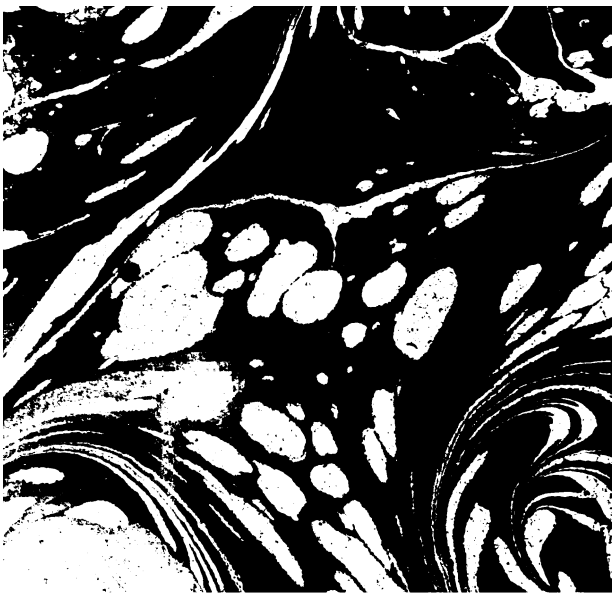
SECONDE PARTIE.

RECHERCHES ſur l'état d'Homme de Lettres dans les anciens Gouvernemens.

INTRODUCTION. 205
ARTICLE I. *Des Prêtres de l'ancienne Egypte.* 207
ART. II. *Des Mages dans l'Orient.* 213
ART. III. *Etat des Gens de Lettres dans les premiers ſiécles de la Grece.* 216
ART. IV. *Depuis l'établiſſement de la liberté juſqu'à la mort d'Alexandre.* 224
ART. V. *Depuis la mort d'Alexandre juſqu'à la conquête de la Grece par les Romains.* 247
ART. VI. *De l'état de Gens de Lettres chez les Romains, juſqu'à la fin du regne d'Auguſte.* 263

DES ARTICLES.
ART. VII. *Depuis la mort d'Auguſte, juſqu'à la chute de l'Empire Romain en Occident.* 300

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de P. A. Le Prieur, 1764.

Librairie M. Slatkine & Fils
2.5.1986
[ZAH.]